

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurés et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
								✓			

LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE



Vol. I

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES, MONTRÉAL, CANADA.
JUN, 1887

No 6

L'OMBRA

Par A. GENNEVRAÏE



L' O M B R A

I

A six ou sept lieues de Naples s'élève le château d'Alpino, demeure seigneuriale des princes de Sanseveronne, adossé à une des nombreuses collines qui s'étagent à travers la campagne, ce palais, bâti en 1400, a conservé la marque des artistes divers qui ont travaillé à ses constructions et à son embellissement. On voit encore de précieux détails de sculpture ; l'ensemble est à la fois élégant et grandiose, au nord, de grands bois où sont les sources de la petite rivière de Surno ; devant l'habitation, une vaste terrasse d'où l'on descend par deux larges escaliers dans un merveilleux jardin ; les cactus et autres plantes grasses y fleurissent ; leur vert terne contraste avec la nuance plus brillante des orangers et des citronniers.

L'origine des Sanseveronne se perd dans la nuit des temps : les princes de cette maison ont eu leur place dans l'histoire napolitaine, mais depuis un siècle ils ont délaissé la politique pour s'occuper des arts. Au moment où ce récit commence, le vieux prince Geronimo Sanseveronne et la fille de son fils, mort sur un champ de bataille de la Péninsule, composent toute la famille. L'héritière unique du nom et de la fortune est orpheline, car sa mère est morte en lui donnant le jour. Le beau-frère du vieux prince Geronimo, lord Stève, habite avec eux le château d'Alpino. Ils ne voient personne, le palais est leur univers ; mais, savants et artistes, ils ont le champ illimité de la science. L'amour passionné que leur inspire l'enfant, Erminia, ou Minia, comme ils l'appellent, suffit au charme de leur vie. Le prince a grand cœur et grand air ; on devine la bonté au seul timbre de sa voix, qui rend sa parole persuasive ; autrefois habile chanteur, il raconte à merveille ; son esprit est fin, délicat ; ses manières distinguées révèlent la haute aristocratie anglaise. Malgré son âge et les souffrances que lui causent de violents accès de goutte, il a conservé une gaieté communicative qui le fait adorer de Minia.

Le prince et lui sont les maîtres de la charmante enfant. Sachant l'instruire sans la fatiguer, ils lui ont donné le désir d'apprendre, et elle apprend sans effort, presque sans s'en douter. Le signor Giulio Barini, ancien ténor et professeur de chant, autrefois très renommé dans toute l'Italie, s'est chargé de lui transmettre les principes de son art. Une querelle avec un prélat allait conduire l'artiste au fort Saint-Ange, où il eût couru le risque d'être oublié pour des années, quand le prince de Sanseveronne l'enleva pour lui donner asile à Alpino, où son grand talent, sa simplicité, sa reconnaissance et surtout son adoration pour Minia l'ont fait entrer dans la famille. La jeune élève devait être une virtuose de premier ordre, joignant à la voix de son grand-père la science musicale du plus grand chanteur de l'époque. Le vieux Barini avait les membres frêles et le teint blafard, beaucoup de rides, des yeux intelligents, un douceur adorable et un incommensurable orgueil. Il se glorifiait volontiers, aimait à parler de ses anciens succès, de sa discussion avec le prélat et des dangers qu'elle lui avait fait courir. Sans le prince, s'écriait-il, Barini était chargé de chaînes et jeté dans quelque noir cachot. Il baisait alors la main de son protecteur, qu'il chérissait et respectait jusqu'à l'égal de l'art qu'il défiait. Il lui disait avec emphase.

— Vous verrez ce que je ferai de la petite princess avec ma méthode et sa voix !

Les deux vieillards souriaient en regardant Minia ; ils pensaient comme le chanteur, qu'elle était vraiment bénie du ciel. Blonde comme sa mère, elle tenait de son père les plus beaux yeux du monde, d'un bleu foncé couronné de sourcils aussi bruns que les cils qui les bordaient ; ils tranchaient sur le teint blanc d'une Anglaise. Elle était correctement belle et sa physionomie expressive la rendait jolie ; sa mobilité donnait à ses traits fins et réguliers un charme toujours nouveau ; à la voir courir sur la grande terrasse, ses cheveux d'or sur les épaules, vive, fraîche, élégante et souple dans ses mouvements, elle apparaissait comme la déesse de la jeunesse et de la grâce. Quoique vivant dans un milieu sérieux, sans compagnie de son âge, elle n'en avait pas moins une gaieté d'enfant : vigoureuse de corps et d'esprit, se sentant libre et aimée, elle s'épanouissait en plein soleil. Tout lui était enseignement et plaisir ; elle apprenait l'histoire naturelle en cueillant des fleurs, en soignant ses oiseaux. Elle montait à cheval, et nageait dans la rivière, s'instruisait encore en parcourant les grands appartements du palais tout remplis de statues et de tableaux de maîtres qui l'accoutumaient à la vue du beau ; elle prêtait la vie à ces personnages immobiles, vivait dans l'intimité des vierges saintes et des déesses de l'Olympe, des vaillants guerriers comme des moines contemplatifs et des nymphes folâtres. Avec le prince et lord Stève, elle étudiait plus sérieusement, mais avec autant de plaisir, l'histoire, la géographie, tout ce que doit savoir une femme de son rang ; mais elle préférait la musique à tout, passant des heures au piano ou chantant avec Barini.

— Minia fait de grands progrès, dit le prince au vieux artiste.

La goutte ayant immobilisé à la fois les deux mains de lord Stève, la partie d'échecs devint impossible ; la musique fut la seule ressource pour les soirées, longues à passer. Après les duos, Barini et son élève en vinrent à chanter des opéras entiers, le premier faisant tour à tour les ténors, les barytons et les basses, Minia les sopranos et les contraltos. Sa voix merveilleuse était aussi juste que flexible et d'une grande étendue.

— Mais l'enfant a déjà un talent extraordinaire, dirent les deux vieillards la première fois qu'ils furent à pareille fête.

— J'ai dit qu'elle serait une virtuose, répondit Barini en étouffant d'orgueil.

Bientôt nos artistes voulurent donner de véritables représentations ; non seulement ils chantèrent, mais jouèrent comme s'ils étaient sur un théâtre. Quoique Minia n'eût jamais vu ni entendu d'acteurs, elle donnait à des sentiments inconnus d'elle une étonnante expression ; elle déployait alors un talent qui surprenait les vieillards.

— Quelle artiste ! s'écriait Barini.

— Quelle cantatrice ! ajoutaient le prince et lord Stève.

Cette éducation, si complète pour une jeune fille, avait pourtant des inconvénients. Minia grandissait dans une entière ignorance du monde, ne sachant rien de ses idées, de ses règles, de ses exigences ; libre de toute contrainte, elle pensait tout haut, questionnait sur tout sans se douter qu'il existait des méchants ; aussi n'avait-elle aucune défiance, ni vanité, ni timidité, ni audace ; rien de convenu. Adorant le bien par nature, le beau par instinct, la liberté par habitude, elle ne se

— dou
peu
prie
nou
méri
Alp
bici
hou
due
suiv
brit
vill
ratt
étau
étai
garc
sur
que
gois
sait
un
face
l'avi
pass
U
ronc
lère,
pren
pas
—
de si
—
éteri
—
jeun
—
ma
oser
mon
nére
quoi
de m
—
Il
mair.
"]
avan
nier
nom
—
Stèv
—
a plu
Le
que
finir
soul
ce qu
et on
truit
ne ve
naiss
reuse
bertu
qu'ell
avec

doutait pas qu'il y eût d'autres humains que ceux qui pleuraient ce palais enchanté. Toutes les relations du prince se bornaient à échanger une lettre, à chaque renouvellement d'année, avec une nièce de Florence. De même, lord Stève, depuis longtemps, ne quittait plus Alpino ; un homme d'affaires administrait les grands biens qu'il possédait en Angleterre. Le vieux gentilhomme correspondait de temps à autre avec sa nièce, la duchesse de Whitefield, dont le fils devait après lui et suivant la loi anglaise, bonne gardienne du territoire britannique, hériter de la terre et du château de Stèveville. En dehors de ces deux parents, aucun lien ne le rattachait à son pays natal. En Italie, son seul ami était son beau-frère, le prince Sanseveronne. Minia était donc l'unique passion des deux vieillards, ils la regardaient grandir comme ces fleurs qui s'épanouissent sur le haut des monts, heureux de penser que nul regard que le leur ne pouvait l'admirer. Inconscients de l'égoïsme d'un amour qui fuisait leur bonheur et remplissait leur vie, jamais ils n'avaient songé qu'elle cesserait un jour d'être une enfant et qu'ils la laisseraient en face d'une destinée pour laquelle sa vie première ne l'avait pas préparée. Quoiqu'elle eût déjà quinze ans passés, elle était toujours leur petite Minia.

Un jour, le prince reçut de la marquise de Sanseveronne une lettre qui le fit pâlir. Agité d'une sourde colère, il passa cette lettre à son beau-frère. Pour la première fois, ils lisaient un mot terrible qu'ils n'osaient pas même prononcer, celui de la séparation.

—C'est impossible ! dit le prince après un moment de silence.

—Impossible, répéta lord Stève, ce serait la nuit éternelle.

—La mort, ajouta le premier.

—Oui, la mort, reprit l'autre : d'ailleurs elle est trop jeune... Attendons, cela nous laissera l'espérance.

—Est-ce que ce marquis de Sanseveronne est digne de ma petite-fille ! s'écria le prince. Demander Minia ! oser demander notre Minia sous le prétexte qu'il porte mon nom, qu'il est de ma race !... Ne peut-il avoir dégénéré ? Quels hauts faits lui ont mérité ce trésor ? Eh quoi ! il veut nous ravir la lumière de nos yeux, le soleil de nos derniers jours !

Ils reprirent la lettre. La marquise y demandait la main de Minia pour son fils :

—Ne seriez-vous pas heureux, disait-elle, de confier, avant de mourir, le bonheur de votre petite-fille au dernier des Sanseveronne et de voir ainsi reflorir votre nom et votre race !

—Vous ne consentirez pas, n'est-il pas vrai ? dit lord Stève aussi indigné que celui auquel il s'adressait.

—Non, non, répondit le prince, un inconnu ! car il y a plus de vingt ans que je n'ai vu sa mère.

Les deux vieillards se regardèrent abattus. En effet, que demandaient-ils au ciel, rien autre chose que de finir leur vie avec l'objet de leur unique amour, avec le seul bien qui les rattachât encore à la terre ? De tout ce qu'ils avaient aimé, il ne leur restait que cette enfant, et on voulait la leur prendre ! Ils l'avaient élevée, instruite, rendue parfaite, et c'était pour un étranger qui ne voyait en elle que la riche héritière, la fille de haute naissance. Qui sait si ce jeune homme la rendrait heureuse ? c'était peut-être un ignorant, un joueur, un libertin... La pauvre petite serait malheureuse, tandis qu'elle vivait dans la joie et la paix, dans un beau palais avec des amis tendres, dévoués. Quel usage avait-on

sur son front ? Quelle ombre triste dans ses beaux yeux ? Est-ce qu'elle songeait aux jeunes cavaliers, aux parures vaines, aux fêtes du monde ? Son cœur est tranquille, son sourire celui d'un ange... Non, non, nous ne la donnerons pas à qui n'est pas digne d'elle.

Les vieillards disaient vrai en parlant ainsi. Minia ne désirait rien, à son cœur innocent les tendresses présentes suffisaient, elle ne demandait pas même pourquoi elle n'avait jamais aperçu un de ces êtres jeunes et beaux, représentés dans les tableaux qu'elle admirait...

Le coup qui venait de frapper le prince et lord Stève laissa la blessure ouverte ; l'idée de la séparation plus ou moins éloignée les hanta nuit et jour, leur ôtant le sommeil, assombrissant leur esprit. Une même préoccupation les agitaient. —Quand nous sera-t-elle enlevée ? — Leurs yeux se fixaient tristement sur cet oiseau du paradis, dont les ailes dorées pouvaient s'ouvrir pour l'emporter au loin. Cette crainte donnait de l'amertume à toutes leurs joies. sur les leçons qui finiraient bientôt, sur les représentations du soir qu'ils ne verraient plus, sur le rire joyeux de Minia, qu'un autre entendrait, sur tous ces bonheurs de chaque jour qui, comme des rayons bienfaisants, réchauffaient leur vieux cœur.

—Mon ami, dit un jour lord Stève, cela ne peut durer ainsi.

—Non, répondit le prince, nous ne pouvons nous séparer du seul trésor qui nous reste.

—J'ai soixante-quinze ans et la goutte, reprit lord Stève, je n'ai plus que peu de temps à vivre, n'est-ce pas ?

—Nous sommes du même âge, il est certain que nous touchons au port, lui fut-il répondu.

—Cela m'a donné une idée... elle peut nous épargner le plus affreux chagrin.

—Parlez alors, s'écria le prince, et que Dieu vous bénisse si vous éloignez le malheur qui nous menace !

—Que diriez-vous si j'épousais Minia ?

Le prince tressaillit, il crut que son compagnon devenait fou, tant ce propos était étrange.

—Écoutez-moi avec attention, continua lord Stève... Vous admettez que la mort ne peut tarder à m'atteindre ; notre enfant deviendrait veuve avant d'avoir vingt ans, sans doute, c'est-à-dire libre en pleine jeunesse, avec un long et bel avenir. Ce mariage, pure formalité, ne changerait rien à sa vie ni à la nôtre ; mais nul ne pourrait nous la prendre. On dira peut-être que l'union d'un vieillard et d'une enfant est monstrueuse ; oui, si cette union était sérieuse... mais je resterai ce que je suis, son grand-oncle tout simplement, et réfléchissez que, lorsque je ne serai plus, elle pourra choisir parmi ce qu'il y a de plus noble un véritable époux. Une fois devenue lady Stève, excepté les biens substitués dont je ne puis disposer, elle héritera de tout ce que je possède. Votre grande fortune et la mienne feront de notre Minia un des plus grands partis de l'Europe.

Il se fit un silence.

—Cette idée est meilleure qu'elle ne le semble tout d'abord, dit le prince, c'est une lueur d'espérance... Nous mourrons bientôt évidemment... et d'ici là... Mais pouvons-nous abuser de l'innocence d'une enfant ? de sa tendresse ?

—Minia est heureuse avec nous, répliqua lord Stève ; son bonheur est-il certain avec un étranger ?... Que le ciel nous pardonne notre égoïsme ! Je pense pourtant que nous agissons ainsi pour son bien ; car, loin de nuire à son bonheur, nous lui préparons un avenir meilleur, Son sacrifice ne sera pas long.

—Je l'espère, dit le prince; mais consentira-t-elle?

Les deux vieillards examinèrent de nouveau la question sous toutes ses faces et finirent par conclure que ce singulier mariage ne présentait que des avantages, et pas d'inconvénients, grâce à leur grand âge et à la jeunesse de Minia.

Le prince la fit appeler avec un cœur plus ému qu'à son premier rendez-vous d'amour, il la vit entrer fraîche comme le printemps, légère comme l'oiseau, souriante comme un matin de mai.

—Venez vous asseoir près de moi, ma chérie.—Puis; il ajouta d'une voix altérée:—Pourriez-vous nous quitter?

—Jamais, s'écria l'enfant.

Alors le grand-père lui expliqua ses angoisses à la pensée d'une séparation possible; que lord Stève et lui étaient bien vieux; qu'ils redoutaient de la laisser seule en ce monde et qu'ils avaient pensé qu'il vaudrait mieux pour elle être libre alors de choisir son genre de vie, le lieu qu'elle voudrait habiter et l'époux qui la protégerait.

—Done, à l'heure de notre mort.

—Pourquoi parler de votre mort? s'écria Minia tout en larmes et embrassant le vieillard. . . Que deviendrai-je sans vous et mon oncle?

—Tu te trouves donc heureuse avec nous? reprit le prince en la serrant dans ses bras.

Et quand elle le lui eut répété avec effusion, il risqua en tremblant l'étrange proposition qu'il avait à lui faire. Minia, d'abord surprise, se mit à rire aux éclats, la prenant pour une plaisanterie. . . Elle se tourna vers lord Stève en riant plus fort:

—Ris, ma chère petite, lui dit paternellement ce dernier, car je n'ai guère l'air d'un mari, n'est-ce pas? Aussi ne le serai-je que de nom, afin seulement d'assurer pour plus tard ta liberté et te garder avec nous. . . sûrs, ton grand-père et moi, que tu seras là pour nous fermer les yeux.

Cette sombre image rappela les pleurs dans les beaux yeux qui regardaient si gaîment tout à l'heure les deux vieillards.

—Pourquoi me dire des choses si tristes? s'écria-t-elle. Si c'est un moyen de vous rendre heureux; je ferai ce que vous désirez. Je serai lady Stève ou Minia, cela importe peu si je vous vois me sourire et si cela vous rassure.

—Sois bénie! murmura le prince.

Et des larmes coulèrent sur son visage pâle, tandis que lord Stève disait:

—Que ta charité ait un jour sa récompense!

Ce singulier mariage fut donc décidé. Barini l'approuva; il assurait le bonheur présent, et le vieux chanteur n'avait jamais songé à l'avenir. Les serviteurs chuchotèrent en riant tout bas, mais comprirent que cette union était un avantage sous le rapport de la fortune et serait de courte durée.

Lord Stève fit part de son mariage à la duchesse de Whitefield et à son petit-neveu et fit venir de Paris une magnifique corbeille.

Minia essaya gaiement les belles toilettes, admira les bijoux comme de nouveaux jouets. La sérénité des chers visages de ses amis la rendait heureuse; elle trouvait tout naturel de leur donner sa vie, elle n'avait donc pas un regret: puis ces parures de bon goût lui plaisaient; elle faisait chatoyer au soleil les diamants et les rubis, ornait son col de perles fines et se couronnait d'un diamant étincelant. Nulle préoccupation ne la troublait, ce fut avec gaieté et l'esprit tranquille qu'elle revêtit sa

robe blanche, attacha son long voile de dentelle, posa sur ses beaux cheveux les fleurs d'oranger.

—Ah! Mariette, dit-elle à sa nourrice, en se regardant dans la glace, que je suis belle! il faudrait un Véronèse pour peindre ces gros plis de satin et les perles de mon collier, dont le reflet ressemble à un rayon de lune.

Quand son grand-père vint la chercher, elle s'appuya sur son bras sans que le cœur lui battit plus vite.

Pour la cérémonie, Barini retrouva sa voix, aussi claire, aussi pure qu'au temps de sa gloire; Minia l'écouta avec ravissement, oubliant que sa destinée s'accomplissait.

En sortant de la chapelle, lord Stève baisa sur le front sa jeune épouse, puis on le reporta chez lui. Le prince reconduisit la mariée dans sa chambre de jeune fille; là, il la serra dans ses bras, comme si Dieu la lui redonnait une seconde fois, et la laissa s'endormir comme une enfant.

—On ne viendra plus nous la prendre, se dit-il.

Le lendemain, à son réveil, Minia fut surprise quand Mariette l'appela *milady*. Ce nouveau nom la fit éclater de rire. . . Elle se rappela alors la façon merveilleuse dont avait chanté Barini et tâcha de l'imiter; ensuite elle se leva pour donner à manger à ses oiseaux, arroser ses fleurs. . . et, sa toilette faite, alla embrasser son grand-père et lord Stève, qui souffrait cruellement d'un accès de goutte.

Que s'était-il passé la veille? Rien qui pût troubler la quiétude des heureux habitants d'Alpino. L'événement fut vite oublié. Minia goûta les mêmes plaisirs, travailla avec la même assiduité. Le soir, elle charma les deux vieillards par la représentation des opéras anciens et nouveaux, les étonnant de plus en plus par la beauté de sa voix et la justesse de son jeu. Elle devait à Barini une méthode large, une prononciation parfaite, un goût sévère. Le prince comblait de joie le vieux chanteur en disant:

—Quelle cantatricee! . . . Sur la scène elle ferait fureur.

Quant au mariage, personne n'y songeait, ni Minia ni les autres: elle avait les mêmes éclats de rire, les mêmes élans de jeune fille, les mêmes grâces de nymphe, les mêmes caresses d'heureuse enfant, la même ignorance du chagrin et de l'ennui; elle vivait comme elle avait vécu dans une atmosphère de tendresse et de paix.

Mais rien n'est durable, pas même le bonheur innocent. Tout à coup, le prince, ainsi qu'un chêne frappé de la foudre, tomba pour ne plus se relever. Il expira les yeux fixés sur sa petite-fille comme pour emporter son image jusque dans la mort.

La première douleur semble une cruauté de Dieu, Minia, dans son désespoir, ne songeait plus à la longue vieillesse de celui qui n'était plus. Elle eût voulu au prix de ses jours retarder l'heure de la séparation.

Quant à lord Stève, il savait qu'il n'aurait pas le temps de se consoler et ne tarderait pas à rejoindre son ami. Quoique affligé par le coup qu'il eût souhaité pour lui, il trouvait le courage d'oublier sa douleur pour consoler celle de Minia en réclamant ses soins, en parlant de celui qu'ils avaient perdu; il la retenait auprès de son fauteuil, afin de distraire la chère affligée.

Barini n'était bon à rien; errant comme une âme en peine, il parcourait le grand palais, et, s'il rencontrait Minia, il fondait en larmes et la faisait éclater en sanglots.

Lord Stève, en épousant sa petite-nièce, savait qu'elle aurait de longues années de jeunesse et qu'il ne la ferait

pas r
gran
seule
ami,
soute

Ab
étér
Elle
elle s
pour
autan
s'asse
versei

A
moins
sept
de jet
ennen

Min
morts
amers
tristes
les lèv

vous
les fle
solées,
qu'un

familie
ramen
du pa:
n'appe
Barini

Puis
comme
remit à
qu'il n
qu'elle

Cepe
ses ail
avait e
le palai
sées, le
dans ur

à l'aise.
prit, de
ignora
ouverte

L'enr
Ce fut
lui proj
A l'âg
connu,

adopté,
du voye
La be
vaux; ;
Domeni

La sa
route.
chemin,
et mont
de fleur
voyage

pas attendre longtemps : trois mois après la perte de son grand-père, lady Stève devint veuve ; elle se trouva seule, sans appui, car il ne lui restait au monde qu'un ami, un vieillard dévoué, mais ignorant, incapable de la soutenir et de la guider.

II

Abîmée dans la douleur, dans un deuil qu'elle crut éternel, Minia espéra suivre ceux qu'elle avait tant aimés. Elle remplit sa solitude du souvenir des chers absents ; elle se figura qu'ils étaient encore autour d'elle et vécut pour ainsi dire sous leurs yeux. Les chagrins sont autant que les joies les occupations de la vie. Minia s'asseyait auprès des fauteuils vides, comme pour converser avec ceux qui n'étaient plus là.

A cette première période en succéda pourtant une moins désolée. Le chagrin va vite dans un cœur de dix-sept ans : il l'écrase d'abord, mais peu à peu un souffle de jeunesse lutte avec lui pour l'en chasser comme un ennemi.

Minia se résigna à parler avec Barini de ses chers morts ; les pleurs que l'on verse à deux sont moins amers. Au bout de six mois, les entretiens furent moins tristes ; quelques temps encore, et le sourire reparut sur les lèvres et dans les yeux que l'on croyait pour toujours voués aux larmes ; le visage reprit sa fraîcheur, comme les fleurs qui poussaient alors parmi l'herbe des mausolées. A la fin de l'année, ce ne fut que de loin en loin qu'un incident de la vie, un regard jeté sur un objet familier au prince, un mot que répétait lord Stève, ramenaient l'orpheline et la veuve sur la pente sombre du passé : — Mon oncle disait ceci, mon grand-père m'appelait à cette heure près de lui ; te souviens-tu, Barini !

Puis vint le jour où la gaieté reparut triomphante, comme une reine qui rentre dans ses états. Minia se remit à chanter, et bientôt ce retour à la vie lui fit croire qu'il ne lui manquait rien pour être heureuse, protégée qu'elle était par les prières de ceux qui l'avaient aimée.

Cependant, ainsi qu'un oiseau en cage étend vainement ses ailes, elle regarda l'horizon et se demanda ce qu'il y avait eu-delà. Ses douloureux regrets se réveillèrent ; le palais lui sembla vide sans les inspirateurs de ses pensées, les directeurs de son esprit, qui la faisaient vivre dans une atmosphère élevée, dans laquelle elle respirait à l'aise. Elle souffrait d'être privée des plaisirs de l'esprit, des conversations instructives. Elle se heurtait à l'ignorance du vieux chanteur, dont l'intelligence n'était ouverte qu'à la science musicale.

L'ennui l'envahit sans qu'elle cherchât à s'en délivrer. Ce fut Barini qui, voyant son abattement, son oisiveté, lui proposa d'aller passer quelques jours à Naples.

A l'âge de Minia, changer de place et courir vers l'inconnu, c'est marcher vers l'espérance. Le projet fut adopté, et lady Stève s'occupa gaiement des préparatifs du voyage.

La berline sortit de la remise, attelée de quatre chevaux ; elle emmena Minia, avec son ami, sa nourrice et Domenico.

La santé et la jeunesse sont de joyeux compagnons de route. Ils changent en poudre dorée la poussière du chemin, les arbres en amis qui vous saluent au passage et montrent au-delà de l'horizon un Eden inconnu plein de fleurs et de fruits enchantés. Il lui sembla que le voyage venait de commencer quand la voiture déposa

les voyageurs dans l'hôtel que Barini avait fait retenir pour lady Stève.

Le mouvement et le bruit des rues étourdirent notre campagnarde accoutumée au silence des grands salons, au calme des bois, à la fraîcheur des fontaines. Le lendemain, à son réveil, le soleil, ce vieil ami de Minia, entrant par la fenêtre, illumina sa chambre, les palais et la mer bleue, qui s'étendait au loin, comme le tapis du bon Dieu : elle tomba à genoux dans son admiration, elle crut que pour la première fois l'idée de l'infini lui apparaissait, que cette mer était un ciel mobile le disputant en grandeur à cette voûte bleue suspendue sur sa tête.

Il fallut que Mariette l'arrachât à ce spectacle. Minia donna l'ordre de faire avancer une barque et, sitôt habillée, descendit sur la plage, où elle s'arrêta pour écouter les chants des lazzaroni ; elle ne sentait ni la chaleur, ni la fatigue. Tout le jour elle vogua sur la belle plaine liquide, ne regardant que le frémissement des vagues et le reflet des petits nuages blancs dans l'eau limpide.

Puis Mariette lui fit visiter les églises. Là, dans leur demi-jour, elle pria de tout son cœur ; le souvenir de ses morts chéris s'était réveillé plus vif dans le silence imposant des hautes voûtes. Elle rentra grave et recueillie et tressaillit lorsque Barini lui adressa la parole et qu'elle vit son air animé.

— Ah ! *carissima*, j'ai une loge pour ce soir, on donne la *Flûte enchantée*, que tu sais par cœur . . . nous allons entendre la *Clemenza* si vantée !

Le vieux chanteur nomma les grandes artistes avec lesquelles il avait été applaudi, critiquant et louant tour à tour et professant en même temps sur les diverses méthodes.

C'était une représentation extraordinaire. La salle vivement éclairée ravit Minia ; l'orchestre la souleva de terre, pour ainsi dire ; elle n'avait pas idée d'une telle puissance d'harmonie, et se sentait comme enivrée par l'ensemble merveilleux des voix. Enfin la *Clemenza* chanta et fut très applaudie, à l'étonnement de lady Stève, qui reprochait à l'artiste de changer le caractère de la musique.

— Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça, disait Minia à son vieux maître.

Celui-ci répondait :

— J'en étais sûr, des fioritures, fausse expression, mode déplorable, mauvaise méthode.

Une fois à l'hôtel, lady Stève ouvrit le piano et se mit à chanter l'opéra qu'elle venait d'entendre avec un talent si admirable, un tel respect de l'œuvre du maître, que Barini s'écria :

— *Brava ! bravissima ! . . . O cara mia*, si tu n'étais pas une grande dame, tu ferais ta fortune et ma gloire ! Auprès de toi, la *Clemenza* n'est qu'une serinette !

A chaque représentation, Minia et Barini étaient dans leur loge. . . Quel rêve du paradis de sentir sa voix soutenue par un tel orchestre ! Elle sentait que la sienne était incomparablement plus belle que celle de la *Clemenza* et son talent supérieur à celui de la célèbre cantatrice. Son maître lui répétait sans cesse :

— Tu es la plus grande chanteuse de l'Italie, comme j'en ai été le plus grand ténor. Vois-tu, tu as la science et la voix, la science de Barini et la voix des Sanseverone.

Quand le mois qu'elle devait passer à Naples fut écoulé, lady Stève regagna Alpino, contente de retrouver l'air pur, les statues, les grands bois, ses chevaux, ses chiens et ses livres. Excepté le théâtre et la mer, rien à

la ville ne l'avait vivement intéressée; elle était moins isolée dans son palais entourée d'objets auxquels ses yeux étaient accoutumés, que dans cette foule d'inconnus qu'elle ne devait plus revoir.

Elle jouit pendant quelque temps du plaisir d'aller et de venir, selon sa fantaisie, dans ce royaume de fleurs et d'œuvres d'art, au milieu de serviteurs empressés dont elle était la souveraine.

Mais ce n'est pas impunément qu'à dix-huit ans on a jeté un regard au-delà de la solitude: celle-ci fût-elle la plus belle, elle paraît sévère, surtout quand elle n'est pas peuplée de doux rêves, de riants espoirs. Le goût du changement est facile à prendre: aussi Minia dit-elle un jour à son vieil ami:

—Si nous allions à Milan?

—Allons à Milan.

—Je voudrais voir la Scala.

—Eh bien! nous verrons la Scala.

On eût dit que lady Stève avait deviné que l'on y paraît une grande représentation au profit des orphelins de l'armée, dans laquelle la fameuse Prescilla chantait *i Puritani*. La Prescilla avait un talent incontestable; quel plaisir de l'entendre!

A Milan, il n'était question que de la grande chanteuse; toutes les loges étaient prises. Barini se désespérait, faisant inutilement mille démarches, quand, étant enfin parvenu jusqu'au directeur, il reconnut un de ses anciens camarades, le signor Stranoni. A force d'argent et de prières, il put rapporter triomphalement un coupon à lady Stève.

Tous les deux se mirent à repasser la partition d'*i Puritani*: ils savaient toutes les parties, musique et paroles, de sorte qu'ils jouissaient complètement du chant et du jeu des artistes.

Jamais Minia ne s'était promis un si vif plaisir; un opéra qu'elle adorait, chanté par une prima donna d'une telle réputation! Mais quelques jours avant la fête, Barini entra avec une mine consternée:

—Ah! *regina bella*! s'écria-t-il.

—Eh bien! qu'as-tu? dit Minia.

—Tu vas être désolée. Je viens de rencontrer mon neveu Micardo, coiffeur de la Scala: il m'a dit que la représentation n'aurait pas lieu.

—Pourquoi? comment?

—J'ai été chez Stranoni... Ah! quel malheur!

—Parle donc! reprit la jeune femme avec impatience.

—La Prescilla s'est cassé la jambe dans son escalier. Mon ami le directeur est désespéré: le roi, la cour, tout Milan devait être à la Scala. Que vont devenir les pauvres orphelins?

—Mais n'y a-t-il pas une chanteuse pour la remplacer?

—Une doublure! exclama Barini avec indignation. Dans cette circonstance, il faut une artiste hors ligne.

Il se promenait en s'arrachant les cheveux. Comme Minia se taisait, il reprit:

—Stranoni le sait comme moi: il faut une artiste hors ligne.

—N'en peut-on trouver, dût-on la faire venir de Rome de Paris?

—Tu crois qu'il y en a à Rome? Allons donc!... A Paris, est-ce que l'on a le temps! D'ailleurs le talent s'en va. On n'étudie plus; ils croient tous qu'il ne s'agit que d'ouvrir la bouche et que la voix va sortir belle et parée, comme une femme qui se rend au bal. La voix est comme l'or: fût-il le plus pur, il faut le travailler et le ciseler pour en faire un bijou précieux.

Il se fit un nouveau silence. Barini se murmura à lui-même, mais assez haut pour être entendu:

—Je connais une cantatrice, moi, je ne connais même que celle-là et je crois qu'il n'y en a pas d'autres... Les orphelins vont être exposés à mourir de faim.

—Mourir de faim! s'écria Minia.

—Oui, à mourir de faim quand leurs pères ont donné leur vie pour la patrie.

—Mais c'est affreux!

—Oui, c'est épouvantable! Aussi, *carissima*, j'étais si ému quand Stranoni m'a dit cela que j'en ai perdu la tête. J'ai avancé une sottise...

N'étant pas questionné, Barini se résigna à poursuivre:

—Une sottise... Tu ne sais pas, *mia cara*, que l'on peut se rendre méconnaissable!

—A quel propos? demanda la jeune femme.

—Des cheveux noirs, poursuivit l'autre, du bistre sur le visage, les épaules et les bras, ça vous change absolument; on devient une autre personne, au point que moi-même je ne te reconnaitrais pas. Je te verrais et me demanderais: —Quelle est cette femme? —Mais en t'entendant, je m'écrierais: —C'est la plus grande des cantatrices!

—Que signifient ces paroles? dit Minia, tout à fait surprise de l'agitation où elle voyait le vieux ténor et ne comprenant rien à ses discours.

—Ah! *carissima*, si tu voulais!..

—Si je voulais quoi?..

—Il s'agit, *regina mia*, de sauver des malheureux, de faire une bonne action, une charité angélique. Je ne me suis point engagé, non, en vérité: j'ai simplement dit que je connaissais une cantatrice bien supérieure à la Prescilla; alors Stranoni m'a serré dans ses bras, prié, supplié. Ah! si tu l'avais vu, toi si généreuse?... Réfléchis un peu, *carissima*: bien déguisée... sauver des enfants, de pauvres petits enfants! Tu sais *i Puritani*?

—Es-tu fou? s'écria lady Stève en riant.

Barini n'était pas fou, mais un vieil enfant. Sa science de la vie se bornait à aimer Dieu, à adorer l'art; il lui paraissait tout simple de faire remplacer la Prescilla par lady Stève. Si on avait voulu lui prouver à quel point cette idée était sangrenue, il eût répondu que Minia avait plus de talent que la Prescilla, que le succès était certain, que d'ailleurs nul ne saurait jamais le nom ni le rang de la chanteuse nouvelle: lui seul la connaissait et aurait l'immense bonheur d'entendre applaudir son élève. De plus, paraître sur la scène avait fait la gloire de Barini, l'élève à laquelle il avait donné son âme et sa merveilleuse méthode serait pour lui un dernier triomphe, le comte Borrozo, le prince Marcello, n'avaient-ils pas acquis leur renom en montant sur le théâtre? Cette représentation était une circonstance unique. Quel tort pouvait être causé à Minia? car il était sûr du succès.

Aussi ignorante que son vieil ami des idées reçues et des préjugés du monde, Minia fut plus surprise que choquée des paroles de Barini et de l'espoir qu'il avait donné à Stranoni. Elevée dans le culte des grands artistes, elle ne croyait pas déchoir en les imitant. Son grand-père et lord Stève l'avaient applaudie lorsqu'elle jouait devant eux; qu'importait le théâtre, lorsqu'elle l'on chantât bien? Puis on lui parlait de charité, serait-elle comme l'avare qui cache ses trésors et ne veut pas les répandre? Le vieux ténor comprit qu'il l'avait ébranlée. Il reprit avec véhémence:

—L'univers entier ignorera quelle est cette étoile. J'entends déjà les bravos. Ah! *carissima*, un tonnerre de bravos!

—Chanter accompagnée par un bon orchestre, quel vif plaisir cela doit causer! murmura la jeune femme. Mais j'aurais peur.

—Peur! s'écria le tentateur, peur! avec une voix comme la tienne. Tu sais assez l'opéra pour n'avoir besoin que d'une répétition.

Hésitante, répugnant à être le point de mire de tous les regards, Barini la rassura :

—Mais tu ne seras plus lady Stève, tu auras un autre aspect, un autre nom. Mon neveu va te métamorphoser, il compte hériter de ma petite fortune, je le ferai trembler de la perdre s'il dit un mot.

Le vieillard, sans plus attendre, courut chercher ce Figaro. Les cheveux blancs furent cachés sous des tresses et des boucles noires, une légère couche de bistre changea le teint de neige en satin doré, et Minia, s'étant regardée, éclata de rire, ne se reconnaissant pas :

—Est-ce moi? s'écria-t-elle, quel changement! le bleu de mes yeux est plus pâle, mes dents sont plus blanches. C'est vraiment une autre que Minia qui chantera. Mais, au fait, comment appellerons-nous celle-là? L'Ombra, puisqu'elle disparaîtra aussitôt!

Barini, voyant que ce déguisement l'amusait, et que leur étrange résolution lui semblait maintenant un jeu, la conduisit au théâtre. Tout était convenu avec le directeur, qui, malgré sa confiance dans l'ancien ténor, craignait qu'il n'eût exagéré le talent de cette chanteuse inconnue : il fallait la question de vie ou de mort pour tenter l'aventure.

L'Ombra était jeune, belle, c'était déjà quelque chose, mais non le principal. Stranoni la conduisit sur le théâtre; elle tremblait un peu; elle se remit lorsqu'il lui fallut apprendre les entrées et les sorties. Le directeur, consterné de ses étonnements, qui prouvaient qu'elle était tout à fait ignorante des planches, questionna Barini et lui demanda où L'Ombra avait débuté.

—Attendez, attendez.

Les artistes arrivèrent.

—Voilà celle qui vient remplacer la Prescilla, quel fiasco cela promet! se dirent-ils tout bas.

L'orchestre préluda. Minia tressaillit, mais comme le guerrier vaillant au son du clairon. Tout à coup elle se sentit sûre d'elle-même, prise d'un transport qui lui ôta la timidité et la crainte. Chacun attendait avec défiance ou moquerie l'épreuve de la cantatrice, mais dès les premières phrases, sa voix pure, étendue, d'un timbre incomparable, surprit; l'étonnement redoubla quand la façon dont elle était mise et conduite révéla une science profonde. Après le premier morceau, le succès n'était pas douteux, les artistes furent saisis d'admiration, l'orchestre applaudit, et Stranoni, pleurant de joie, s'écria :

—Je suis sauvé!

Chacun se demanda d'où venait cette éminente artiste; où s'était-elle fait entendre? car la sûreté de son chant et de son jeu faisait supposer l'habitude du théâtre.

—Elle est étrangère, répondit Barini étouffant d'orgueil; ce qui ne l'empêcha pas, quand ils furent seuls lui et son élève, de faire répéter à celle-ci deux passages dont il n'avait pas été content.

—Tu auras été distraite ou intimidée, lui dit-il.

—Non, répondit-elle, j'ai absolument oublié ma personnalité et le reste du monde. Tu n'as pas l'idée de la sensation enivrante causée par l'accompagnement de

cette masse d'instruments d'accord avec la voix; puis l'action, aidée par la musique, entraîne et semble commander. Et comme on respire largement en lançant le son dans ce grand vaisseau qui rend la voix plus sonore et plus pure! C'est une jouissance de s'entendre, de communiquer à ses auditeurs ses propres sensations doublées par l'excitation de la scène. . . . Je chanterais alors pendant des jours et des nuits sans fatigue.

—Oui, ajoutait le ténor, sans fatigue, parce que la science du chant est de savoir émettre la voix et respirer; mais après-demain tu trouveras la salle plus sourde parce qu'elle sera pleine. Surtout garde ton sang-froid; ne songe qu'à bien dire et ne t'occupe pas des regards du public.

—Je suis sûre qu'il ne me troublera pas, répondit Minia, je serai tout entière aux sentiments que j'exprime, au plaisir de trouver ma voix obéissante. . . . D'ailleurs mon masque me protège. Depuis que je me suis regardée dans la glace, je m'imagine que les autres ne me voient pas.

A la seconde et dernière répétition, le succès parut encore plus certain. Le bruit que la Prescilla était brillamment remplacée s'était répandu, mais les *dilettanti* hochaient la tête; les échos des coulisses répétaient en vain que la nouvelle artiste était une merveille. . . . — Une inconnue, disaient-ils, et toute jeune, est-ce qu'on a du talent à cet âge-là?

Le soir de la représentation, Barini avait la fièvre; il ne tenait pas en place, son agitation faisait mal à voir. Minia, au contraire, était calme. En entrant en scène, ayant jeté un regard sur la salle éclairée à giorno, elle se crut transportée dans un rêve de lumière et d'harmonie, de dieux et de déesses. Les femmes étaient couronnées de fleurs, chargées de bijoux étincelants; des milliers de bougies brillaient, pareilles à des étoiles; jusqu'à la rampe qui l'isolait comme un ruban de feu, tout lui parut un songe divin, une féerie qui l'éleva au-dessus d'elle-même. Elle répondit aux instruments qui lui parlaient la langue du ciel, sans entendre le grand silence de cette foule attentive. . . . cette foule qui, regrettant la Prescilla, n'avait point salué la nouvelle venue à son entrée, mais qui, dans sa surprise et son admiration, fit tout à coup éclater des applaudissements frénétiques.

Ce bruit réveilla Minia pour ainsi dire, il lui fit peur, son premier mouvement fut de s'enfuir et de se cacher; mais pensant à son déguisement, elle reprit son sang-froid. Après chaque morceau, les bravos se faisaient entendre; après chaque acte, l'Ombra fut rappelée à grands cris, au dernier accord, il y eut des trépignements d'enthousiasme. Elle reçut une pluie de fleurs, de couronnes.

Un énorme bouquet de camélias blancs entouré de violettes de Parme tomba juste à ses pieds. C'était le dernier venu, mais le plus beau et le plus parfumé, ce qui la fit regarder celui qui l'avait si adroitement lancé; elle aperçut à un fauteuil d'orchestre un grand jeune homme debout, les yeux fixés sur elle avec une expression d'admiration passionnée. On baissa la toile, mais la releva trois fois sans que le public se lassât de rappeler la diva, et sans que le jeune homme cessât de la regarder.

Le lendemain, on ne parlait que de l'Ombra, chacun voulait la voir, mais personne ne savait son adresse. . . . —D'où vient-elle? disait-on. Comment, aussi jeune, a-t-elle acquis un pareil talent? Quelle voix! quelle beauté! quelle grâce!

Tandis que l'on discourait de la sorte, Barini était encore sous l'excitation de la veille, faisant rire Minia par l'exagération de ses éloges et de sa joie.

—Tu es ma gloire ! s'écriait-il avec des gestes extravagants, je peux mourir maintenant, j'ai eu la récompense de mon travail. Tu as dépassé ton maître, le premier ténor de son temps, un ténor de génie, disait le grand Fiorene. . . . Quelle pureté ! quelle largeur ! quels accents ! quelle prononciation ! Un sourd n'aurait pas perdu une de tes paroles.

—Je devais être affreuse avec ce teint de Mauresque.

—Tu étais belle comme le jour.

—Ou plutôt comme la nuit, répondit Minia.

—Mais je sors, *cara mia*, je veux me griser des éloges prodigués à mon élève, car tu es mon œuvre.

Barini prenait son chapeau pour sortir, quand Minia lui dit :

—Nous partons demain, prends l'air pour moi, puisque je ne peux sortir ; mais fais en sorte qu'on ne te prenne pas pour un fou.

—Oui, je suis fou d'orgueil, répondit le vieillard en s'élançant hors de la chambre.

Il rentra si préoccupé que sa jeune amie, le remarquant, lui demanda s'il avait recueilli bien des critiques sur l'Ombra.

—Non, non, *regina mia*, on te porte aux nues. Ils seraient tous des ânes s'ils n'étaient pas à tes pieds.

—Pourquoi parais-tu si soucieux ?

—Je ne suis pas soucieux, mais attristé. Figure-toi que la recette d'hier est énorme.

—Quel bonheur ! s'écria lady Stève.

—Mais le pauvre Stranoni n'en touche pas un denier. Tout est pour les orphelins.

—Cela doit être, puisque la représentation était à leur bénéfice, répondit Minia.

—Certainement, *mia cara*, mais le malheureux directeur a sept enfants ; la saison théâtrale ayant été mauvaise, il est ruiné.

—Pauvre homme ! que va-t-il devenir ? demanda la bonne Minia.

—Il n'a qu'à se jeter à l'eau ; c'est ce qu'il me disait tout à l'heure.

—Porte-lui ce que j'ai d'argent, Barini.

—Tu veux donc qu'on apprenne que l'Ombra est une grande dame ? Une chanteuse n'a pas de ces générosités ; elle donne avec son talent et non avec sa bourse.

—Que faire ? s'écria lady Stève.

—Il y aurait un moyen de le tirer d'affaire : il m'assurait que deux représentations données par la grande artiste le sauveraient de la misère.

—C'est impossible ! fut le premier cri de la jeune femme.

Mais on ne goûte pas impunément aux fruits enivrants du succès, on n'éprouve pas en vain des émotions si nouvelles et si vives sans perdre un peu de sa raison. Minia refusa d'abord, puis hésita et finit par céder aux instances du vieux chanteur.

—Tu es un ange ! s'écria-t-il en s'enfuyant, dans la crainte que la réflexion ne fit revenir lady Stève sur sa résolution.

Les deux représentations étant annoncées, toutes les places furent bientôt louées, et la vaste salle était comble quand le rideau se leva.

Ce fut une glorieuse soirée pour la cantatrice et pour son maître. C'était du délire. . . . Les vieux dilettanti retrouvèrent dans l'Ombra la belle méthode qu'ils

croyaient perdue ; les jeunes étaient conquis par la puissance d'un talent qui leur semblait nouveau, et tous par le charme de l'artiste. Celle-ci fut obligée de s'échapper pour éviter d'être portée en triomphe. En fuyant, elle emportait un seul bouquet, laissant tous ceux qui couvraient la scène, bouquet de camélias blancs jeté par le même spectateur.

A la dernière représentation, on put craindre que la salle ne s'ébranlât au bruit des cris et des rappels ; les femmes arrachaient leur guirlande pour la lancer à l'ombra, les hommes, debout, l'appelaient *la celeste diva* ; parmi ceux-ci, Minia revit l'admirateur immobile et pâle qu'elle avait remarqué déjà ; il la salua comme on salue une reine.

Quand, après son triomphe, lady Stève se retrouva chez elle, un peu enivrée et comme étourdie de son succès, elle renvoya Mariette aussitôt que celle-ci l'eut débarrassée de sa toilette et fit dire à Barini qu'elle ne le reverrait que le lendemain. Non qu'elle eût besoin de repos, mais elle éprouvait le désir d'être seule. Elle était étonnée de se sentir presque triste. . . .

Le beau bouquet qu'elle avait rapporté était sous ses yeux.

—A quoi bon le conserver ? dit-elle en regardant les fleurs, je ne reverrai plus celui qui me l'a offert !

Cependant, arrachant quelques-unes des feuilles blanches et veloutées, elles les renferma avec ses bijoux.

Le lendemain, personne n'aurait pu reconnaître dans cette blanche et blonde voyageuse, roulant sur la route d'Alpino, la brune et déjà célèbre cantatrice dont la personnalité restait un mystère ; car toutes les informations furent sans résultat, toutes les recherches vaines. L'Ombra avait disparu.

III

Dans son beau palais, Minia voulut oublier ce songe de lumière, ces fêtes dont elle avait été l'héroïne, ce conte de fée, mis en action par l'enchantement Barini ; mais ce dernier lui rappelait et ses succès et sa charité envers Stranoni. Alors elle se souvenait de ce qu'elle ressentait lorsque sa voix luttait avec les instruments de sonorité et de puissance, alors qu'à son gré elle pouvait exprimer et faire comprendre à ceux qui l'écoutaient des sentiments que la mélodie rendait plus beaux encore ; mais elle ne parlait pas de ce qui revenait le plus souvent à sa mémoire avec un charme particulier ; ce n'étaient pas les bravos enthousiastes, cette masse de fleurs jetées sous ses pieds, c'était le bouquet du seul spectateur dont elle revoyait les yeux humides et fixés sur elle. Elle s'avouait que son admiration attendrie avait rendu alors sa voix plus touchante et que c'était pour lui qu'elle avait chanté.

—Quel était-il ? se demandait-elle souvent ; un artiste peut-être. . .

Puis, soupirant : —Qu'importe ! puisque je ne le reverrai plus, disait-elle.

Les jours s'écoulaient sans qu'elle se plaignît, sans qu'elle désirât rien. Une autre qu'elle eût trouvé cette existence sévère, car Minia n'avait pour compagnon qu'un vieillard, pour distraction que les nuages voyageurs. Cela lui suffisait ; ils emportaient avec eux ses pensées vers le pays inconnu où vivait celui qui avait fait battre son cœur. Cet amour que, pour ainsi dire, elle ignorait, était la pure lumière qui éclairait sa jeune vie, brillant dans ses nuits innocentes, pareille à l'étoile

my.
bre
fail
E
sait
oy
l'ne
E
mot
—
trav
tion
il de
—
—
moi
mor
et v
grar
Bi
mag
méc
le so
—
ma
forc
secot
bien
accoi
Le
tude
de B
—
de so
cela
Mc
L'e
insist
—
tout
—
dont
maest
—
mais
faudr
conso
—
—
a fort
mais
sais,
cher,
les dé
capab
blime
V***
—A
—O
ballad
Il croi
leuse,
—Il
cette a
—C
—L
l'Ombra

mystérieuse qui guide le voyageur dans une route sombre et qui fait lever les yeux vers celui qui soutient les faibles et les isolés.

Parfois, en s'arrêtant sur elle-même, sa pensée l'oppressait ; elle eût voulu la chasser ; mais le moyen ? Elle ne voyait rien de nouveau et n'avait aucune pâture pour l'activité de son esprit.

Heureusement que Barini la salua un matin par ces mots :

—Réjouis-toi, *bambina*, apprête ton gosier, voici du travail, et quel travail ! Je viens de recevoir une partition du maestro V***, mon ami, il me consultait souvent : il demande encore mon avis avant de la livrer au public.

—Voilà une véritable distraction, dit Minia.

—C'est son dernier opéra, car il est vieux comme moi ; le dernier fleuron de sa couronne, son titre à l'immortalité... Nous allons le juger. *Presto ! carissima*, et voyons si V*** mérite toujours d'être appelé le plus grand compositeur de l'Italie.

Barini et Minia lurent à première vue cette musique magnifique, où, à force d'art, la science se cachait sous la mélodie ; les motifs bien développés, suivis, prouvaient le souffle puissant du maestro.

—On dirait vraiment que cet opéra est écrit pour toi, ma reine, tant il fait valoir l'étendue, la souplesse et la force de ta voix ! s'écriait le vieux ténor plein de fièvre, secouant ses cheveux blancs, chantant sans fatigue, si bien que nos deux virtuoses arrivèrent jusqu'au dernier accord.

Les heures s'écoulèrent plus rapidement, grâce à l'étude journalière de la partition, qui était, suivant l'avis de Barini, la meilleure des œuvres de V***.

—Nous pouvons lui écrire que nous sommes contents de son ouvrage, n'est-ce pas, *cara mia* ? Il n'attend que cela pour le faire exécuter, m'a-t-il fait savoir.

Montre-moi sa lettre, dit lady Stève.

L'embaras du vieux musicien fit que la jeune femme insista.

—Cette lettre est confidentielle, murmura l'autre, tout à fait confidentielle.

—Eh quoi ! tu as des secrets pour moi ? reprit Minia, dont la curiosité s'éveilla... Je veux lire la lettre du maestro ; que dit-elle ?

—Eh bien ! il me consulte et me demande si je connais une cantatrice capable de chanter son opéra ; il faudrait une voix d'une rare étendue, une musicienne consommée...

—Il y a la Prescilla.

—La Prescilla ! un timbre usé, répondit Barini ; elle a fort bien chanté autrefois ; moi aussi, j'ai bien chanté ; mais fais moi donc dire le rôle du ténor, à présent : je sais, mais je ne puis. Vois-tu, *cara mia*, j'ai beau chercher, lire les gazettes musicales, connaître les qualités et les défauts de toutes les cantatrices, il n'y en a qu'une capable de faire ressortir les beautés d'une œuvre sublime ; celle-là, par exemple, y serait incomparable. V*** l'a entendue à Milan.

—A Milan ? interrompit lady Stève.

—Oui, *carissima*... C'est pour elle qu'il a écrit la ballade du premier acte et le grand air du quatrième... Il croit que sa gloire dépend de cette artiste merveilleuse, qu'il ne connaît pas...

—Il n'a besoin que de son génie, répartit Minia. Et cette artiste ? ajouta-t-elle.

—C'est l'Ombra.

—L'Ombra ! s'écria la jeune femme. Cher maître, l'Ombra a disparu. V*** sera forcé de s'en passer.

—Mais si le chef-d'œuvre est mal chanté, reprit le vieux musicien, ce sera un crime. Les beaux airs d'église te crispent les nerfs chantés par Peppo le sacristain.

—Grâce à un peu d'eau claire, mon vieil ami, il n'y a plus d'Ombra... il n'y a que la blonde châtelaine d'Alpino...

—Tu ne connais pas Vienne, *cara*, où se donnera l'opéra ?

—Si c'était encore à Milan, murmura Minia, dans le vague espoir que le jeune inconnu y serait encore.

—Ah ! mon enfant, s'écria le vieillard les mains jointes et se mettant presque à genoux, refuserais-tu d'aider à la gloire du plus grand compositeur de ton pays... toi qui, comme Orphée, attendrais les enfers... O ma chère élève !

—Relève-toi, dit Mina en riant de l'emphase et de l'air grotesque du vieux ténor, mais touchée de son émotion... Voyons, parle simplement ; qu'as-tu écrit au maestro ? Dis la vérité.

—Je lui ai fait espérer que l'Ombra chanterait. Pardonne-moi, *carissima*, j'ai fait plus encore, je le lui ai promis.

—Eh quoi ! est-ce possible ? m'engager ?..

—Seulement pour les six premières représentations, rien que six. Que veux-tu ? il m'a fallu l'encourager ; sans l'Ombra, il renonçait à donner son opéra.

—Tu es certain qu'il ignore qui je suis ?

—Sur mon salut éternel, il croit que j'ai connu ta famille à Rome... A Milan, je lui ai inventé une histoire ; car c'est là que je me suis fait fort de...

—De donner ta parole sans me prévenir ; ce n'est pas bien, mon ami.

Barini se mit à pleurer.

—N'oublie pas que je suis fier de toi, dit-il en s'esuyant les yeux, que tu me dois la science sans laquelle ta voix ne serait qu'un don inutile pour ainsi dire... Que veux-tu ? l'art est mon Dieu... Le pauvre vieux chanteur revit en ton talent. Tu ne sais pas ce qu'il éprouve quand il t'entend, quand tu rends sa pensée, quand tu donnes à la musique son juste caractère ; quand il voit toute une salle suspendue à tes lèvres qui font triompher sa grande méthode, il se dit : —C'est moi qui ai fait cette artiste, elle est ma gloire... Jetez-lui couronnes et bouquets...

Barini ignorait l'éloquence de ce dernier mot. Minia vit l'inconnu qui l'écoutait. S'il était à Vienne !.. Alors, levant les yeux sur le vieillard qui pleurait toujours :

—Ah ! cher maître, s'écria-t-elle, il ne sera pas dit que ta Minia te causera un tel chagrin. Ecris à V*** que l'Ombra chantera.

L'expression de la joie de Barini fut aussi comique que celle de sa douleur avait été touchante ; il dit cent sottises, une entre autres qui fit bondir lady Stève.

—Si tu savais, *bambina*, les offres qui nous sont faites !

—Comment des offres ? quelles offres ? Il ne s'agit pas d'argent, j'imagine.

—Si fait, *ragazza*, et il faut les accepter.

—Jamais ! s'écria Minia avec indignation.

—Réfléchis que pour ces gens-là tu es une artiste ; un refus ferait deviner la grande dame. Tu auras le droit de donner le prix de ton talent... mais après ton départ, alors que tu seras disparue afin que ta générosité soit sans inconvénient.

—Tu appelles cela de la générosité !

—Je sais que ce n'est rien pour toi qui es riche : mais n'éveillons pas les soupçons.

Barini se mit à écrire au maestro.

—Dis-moi...

Minia s'arrêta.

—Qu'est-ce ? demanda le vieillard.

—Y a-t-il des camélias à Vienne ?

—Des masses, *bambina*.

C'est ainsi que la fille du prince Sanseverone se décida à paraître pour la seconde fois sur un théâtre.

IV

Loin de songer à l'inconvenance à laquelle l'entraînait son unique ami, Minia se réjouit bientôt de chanter un opéra qui l'enthousiasmait, le libretto était touchant :

“Serge, un Hongrois, futur époux d'Isaura, est membre de la société des francs-juges. Sa fiancée lui arrache son secret ; une indiscretion est commise, et c'est à Serge que l'ordre est donné de frapper l'indiscret. Isaura l'apprend, elle sait que pour son amant, c'est l'obéissance ou la mort. S'emparant alors de l'arme portant le sceau des francs-juges, elle s'en frappe et meurt pour sauver son bien-aimé.”

Dans le premier acte, tout était jeunesse et amour. Isaura racontait à ses compagnes son bonheur ; comment elle et Serge s'étaient aimés. Le duo des deux fiancés était un chef-d'œuvre ; Minia y déployait une agilité de voix merveilleuse, puis venaient les luttes, les déchirements de l'âme, elle trouvait des accents inimitables dans le chant des adieux à la vie, si doux et si pathétiques ; il était impossible de ne pas pleurer avec elle.

—Tu ferais sangloter des statues de pierre, balbutiait son vieux maître en s'essuyant les yeux.

L'opéra était appris, la représentation annoncée... Lady Stève et Barini se rendirent à Vienne, suivis seulement de la dévouée Mariette.

La réclame n'avait rien négligé pour faire connaître au public la réapparition de la célèbre Ombra ; en France, en Angleterre, en Russie, les feuilles publiques furent remplies de l'éloge du nouvel opéra et de son interprète, de cette cantatrice que trois représentations avaient suffi à illustrer et qui s'entourait de tant de mystère. On alla jusqu'à révéler les conditions de son engagement et la clause singulière que nulle personne étrangère au théâtre ne pénétrerait dans les coulisses.

Plusieurs virent dans cette clause une sorte de réclame maladroit, d'autres une singularité de mauvais goût, presque une impertinence. À la première répétition, les artistes se montrèrent peu bienveillants pour cette chanteuse inconnue qui se posait en vestale : mais par sa douceur, sa bonne grâce, sa simplicité, elle les eut bientôt désarmés, sans compter le respect que lui témoignait le maestro V***. Sa beauté étrange, sa voix merveilleuse lui conquièrent ces natures impressionnables, chez lesquelles l'admiration tue l'envie. Ceux mêmes qui s'étaient moqués de ses prétentions ridicules chantèrent ses louanges, ils la traitèrent en déesse et toutes les bouches répétaient son nom avec admiration.

Le soir de la représentation, la salle était comble ; tout Vienne était là, ainsi qu'un grand nombre d'étrangers et de rédacteurs de journaux musicaux.

Le rideau se lève, Isaura est assise au milieu de ses compagnes. Dans le chœur babillard se distingue une voix de cristal, elle s'élève, sans nuire à l'ensemble...

puis la jeune fille quitte ses compagnes et s'avance sur le devant de la scène ; toutes les lorgnettes sont dirigées sur elle ; ses grands yeux, d'un bleu clair sur son teint brun, donnent à son visage un caractère étrange, sa beauté est incontestable, sa démarche élégante, sa taille droite et le geste rare ; il y a dans toute sa personne quelque chose de chaste, d'ingénu, fait pour prévenir en sa faveur. On l'applaudit pour l'encourager, avant même de l'avoir entendue ; alors elle commence le récit de son pur amour avec une suavité, une tendresse qui charment ; et quelle voix ! Quand elle chante son espérance, son chant s'éclaire avec un brio joyeux : tout semble si facile, si frais, qu'on oublie l'art pour s'abandonner tout entier à l'émotion ; l'illusion devient si forte qu'il n'y a plus qu'Isaura en scène ; l'Ombra disparaît.

De tous les coins de la salle partent de frénétiques bravos ; l'artiste peut se croire en Italie ; elle remercie par un sourire naïf et joyeux ; les applaudissements redoublent. Parmi tous ces regards, elle n'en cherche qu'un seul. Mais il faut poursuivre son chant ; l'admiration du public va crescendo ; nulle cantatrice ne s'est jouée ainsi des difficultés, ses hardiesses sont toujours heureuses, on ne sait ce qui étonne le plus dans ce talent, tant il est complet ; par moments, les spectateurs sont debout, soulevés par l'enthousiasme, pour lui rendre hommage.

La représentation ne fut qu'une incessante ovation... Barini l'avait dit : — Tu ferais sangloter des statues de Pierre. En effet, quand Isaura, faisant ses adieux à la vie, dit : “ Lorsque la nuit tombe et que les désolés pensent aux absents, il se souviendra de moi qui l'aimais, sans jamais savoir que je meurs pour le sauver,” les visages étaient couverts de larmes, et lorsqu'elle se frappa et mourut comme une colombe, l'émotion fut si profonde que l'on n'applaudit qu'après quelques instants ; mais alors ce fut un délire. L'incomparable artiste vit tomber autour d'elle une pluie embaumée, les fleurs les plus belles parmi lesquelles un bouquet de camélias blancs entouré de violettes de Parme. Le jeune homme était donc là ! Minia parcourut des yeux la salle... Elle le vit enfin... Son cœur battit, et, se baissant pour ramasser le bouquet, elle inclina la tête, comme pour saluer celui qui le lui avait jeté.

Le rideau baissé, le maestro V... prit la divine cantatrice dans ses bras, en s'écriant :

—Madame, grâce à vous, j'ai fait un chef-d'œuvre.

Puis il chancela comme si le poids de sa gloire l'écrasait. Tous les artistes entourèrent l'Ombra, qui eut grand'peine à s'échapper.

Une fois à l'hôtel, elle se sentit plus heureuse qu'enivrée, pensant moins à son triomphe qu'à l'inconnu qu'elle venait de retrouver. Elle respira avec délices le bouquet qu'elle avait emporté.

—Que je voudrais le connaître ! pensait-elle. Qui est-il ? Sera-t-il encore là à la seconde soirée ? Mais, hélas ! je ne puis lui parler... Il faut que Barini sache son nom.

Minia attendit le lendemain avec impatience ; elle fit demander son vieux maître, qui l'aborda avec un air respectueux si nouveau pour elle qu'elle se mit à rire.

—Mon teint bruni te fait donc peur que tu ne m'embrasses pas ? tu me prends pour la reine de Saba.

—Non, non, répondit le vieillard, c'est parce que tu es une divinité qu'il faut n'adorer qu'à genoux. Ah ! que n'es-tu qu'une simple fille de pêcheur pour te consacrer à l'art, pour être reine ; car il y a une royauté, seigneur du

génie au

—C'e

Puis (se dout pour la qu'il lui trouva)

Dans présenté porte ét taines d découv pa, mais tions, ce le petit anglais que sa g

—Ch

t'inform .. S'il n t-il ?

—Dic chante j ear il n'

—Va

et moi mes boi lettres moi. E semble (

—J'y

Et B

—Att

légèrem taille av à l'orch

—No

eu ici, c

—Je

la façon

peut-tu

—Im

avait, m

Quant

Whitefi

reçu la (

La se

de Vien

triumph

écoutait

par l'On

les regu

et doubl

La toi

de camé

—Pui

vrais-je

l'unique

—Cel

tu consi

rait peui

Je veux

et de ta

Les jo

no, se t

hôtel.]

génie au-dessus de celle des rois, et Dieu te l'a donnée.

—C'est à toi que je la dois, cher maître ; dit Minia.

Puis cherchant à interroger le vieillard, sans qu'il pût se douter avec quel intérêt elle attendait sa réponse, pour la première fois se sentant timide, elle attendit qu'il lui parlât de son succès de la veille : mais elle ne trouva pas l'occasion de s'informer de l'inconnu.

Dans la journée, les grands seigneurs, les artistes se présentèrent à l'hôtel pour faire visite à l'Ombra. Sa porte étant close, on remit pour la cantatrice des centaines de cartes. . . Mais parmi tous ces noms, comment découvrir le seul qu'elle désirât connaître ? Un la frappa, mais pour une cause bien différente de ses préoccupations, celui du duc de Whitefield, ce duc étant sans doute le petit-neveu de lord Stève. Cela l'amusa : ce lord anglais ne se doutait guère que l'Ombra n'était autre que sa grand'tante. Elle appela Barini.

—Cher maître, regarde cette carte ; il faut que tu t'informes si c'est bien le petit-neveu de mon cher mari. . . S'il me voit un jour en dehors de la scène, que dira-t-il ?

—Dieu merci ! il ne te reconnaîtra pas. . . Mais ne chante jamais devant lui, s'il vient par hasard à Alpino, car il n'y a pas au monde deux voix comme la tienne.

—Va à l'ambassade d'Angleterre. . . Je pense que le duc et moi nous resterons étrangers l'un à l'autre, malgré mes bons rapports avec la duchesse sa mère, dont les lettres ont toujours été pleines de bienveillance pour moi. En tout cas, lady Stève, blonde et pâle, ne ressemble en rien à la brune et tendre Isaura.

—J'y cours.

Et Barini partait.

—Attends, continua la jeune femme en rougissant légèrement, as-tu remarqué un spectateur de grande taille avec des favoris blonds, de grands yeux ? Il était à l'orchestre.

—Non, en vérité, répondit le vieux chanteur, je n'ai eu ici, comme à Milan, des yeux que pour toi.

—Je suis sûre que c'est un artiste, continua Minia, à la façon dont il écoutait la belle musique de Verdi. Ne peut-tu savoir qui il est ?

—Impossible, dit le vieillard ; songe quelle foule il y avait, mais je vais à l'ambassade.

Quand il revint, il apprit à Minia que c'était bien lord Whitefield, le petit-neveu de lord Stève, dont elle avait reçu la carte.

La seconde représentation eut lieu. Jamais le théâtre de Vienne n'avait vu pareil enthousiasme, rappels, cris, triomphe sans nom de la cantatrice ; un seul spectateur écoutait en silence et pâle d'émotion, le seul aussi vu par l'Ombra ; c'était pour lui qu'elle chantait, c'étaient les regards passionnés du jeune homme qui l'inspiraient et doubleraient son talent.

La toile se releva six fois. L'Ombra tenait le bouquet de cunélias.

—Puisque je suis méconnaissable, pourquoi ne recevrais-je pas ceux qui viennent me visiter ? dit Minia à l'unique ami qu'elle eût en ce monde.

—Cela ne se peut, répondit Barini, j'ai non seulement ta considération à garder, mais ta dignité ; on t'adresserait peut-être des paroles que tu ne dois pas entendre. Je veux que nul ne t'approche, c'est assez de t'entendre et de t'admirer.

Les journées étaient longues pour la libre fille d'Alpino, se trouvant prisonnière dans les chambres d'un hôtel. Elle avait besoin du grand air. Aussi, cachée au

fond d'une calèche, elle avait été en dehors de la ville avec son compagnon, qui lui faisait baisser son voile aussitôt qu'il apercevait quelqu'un. . . Mais ces promenades ennuyèrent bientôt Minia. Elle allait et venait dans les appartements, lasse de son oisiveté et sous le poids d'une unique et même pensée.

Elle regardait un jour, à travers la persienne, la grande place déserte, pleine de soleil et de poussière. . . Que lui importaient ces palais, les rares passants ? ce n'est pas eux qu'elle eût désiré voir. Lentes étaient les heures et pourtant Minia n'osait demander que le temps marchât plus vite ; un jour encore, puis il faudrait partir et s'éloigner du spectateur avec lequel elle vivait dans une union idéale, une communauté d'impressions, dans un amour muet et sans espérance ; car il l'aimait, elle n'en pouvait douter.

En abaissant les yeux, elle aperçut celui qui occupait toutes ses pensées, il était debout devant l'hôtel. Le cœur de l'innocente enfant se mit à battre, comme s'il voulait s'élançer vers cette apparition imprévue. Protégée par la persienne, Minia osa contempler ce visage aimé. Craignant de se montrer elle eût portant désiré lui faire comprendre qu'elle était là. Arrachant un camélia au bouquet qu'elle avait conservé, elle le jeta à celui qui le lui avait offert, puis elle se recula, effrayée de son audace. Quand elle revint à la fenêtre, le jeune homme n'était plus là, mais il avait emporté la fleur.

L'Ombra se surpassa le dernier soir ; sa voix avait des accents plus pénétrants que jamais. . . Une douleur vraie rendait l'artiste supérieure à elle-même ; les pleurs la gagnaient, ou plutôt passaient dans sa voix, ses adieux à la vie furent déchirants, c'était des adieux à son rapide bonheur, né aux feux de la rampe, que la lumière n'éclairerait jamais. Pour la dernière fois, elle prit le bouquet, le pressa involontairement contre son sein et fit un signe de remerciement à celui qui le lui avait jeté et qu'elle ne devait plus revoir.

Le rêve était fini ; de tous ces cœurs qu'elle avait fait battre, un seul avait fait palpiter le sien ; ses triomphes lui coûtaient cher, car elle emportait une blessure qu'ils ne pouvaient ni calmer ni guérir.

Importunée des bravos, des appels des ovations, elle s'y déroba par la fuite, et seule gagna l'hôtel, où, une fois libre elle se mit à pleurer.

Eh quoi ! jamais elle ne reverrait les regards qui l'entouraient de leur flamme pendant que ces belles heures où l'amour et l'art la transportaient hors d'elle-même ? Fallait-il renoncer à une tendresse si nouvelle, si pénétrante que tout son être en tressaillait ? Jusqu'alors Minia n'avait connu que les paisibles affections de la famille ; et voilà que tout à coup, saisie d'une passion jeune, vivante, agrandie par les obstacles, elle l'emportait, elle allait s'enfermer avec elle dans la solitude.

Après le soleil éblouissant, la nuit ! après une présence chérie, l'éternelle absence ! L'épreuve était rude pour cette âme innocente. Celui dont elle conserverait l'image dans son cœur garderait-il son souvenir ? L'idée de se faire reconnaître lui vint, mais une pudeur instinctive lui disait qu'il fallait respecter les noms du prince Sansverone et de lord Stève. Elle devait donc partir, disparaître sans laisser de trace, mais sans oublier. . . Elle prit le bouquet et le baisa passionnément, quand elle sentit quelque chose sous ses lèvres. C'était un papier. . . Voici ce qu'il contenait :

“ Signora,

“ Tous les jours je me suis présenté chez vous pour

avoir l'honneur de vous voir et de vous exprimer mon admiration et mon respect. Tout en vous respire la noblesse et la pureté de l'âme. Sans savoir qui vous êtes, je mets à vos pieds mon cœur et ma vie tout entière.

— "WILLIAM WHITEFIELD."

— Lui ! . . . lui ! . . .

Et pâle d'émotion, Minia s'écria :

— Nous nous reverrons donc !

Elle courut éperdue ouvrir la fenêtre afin de respirer.

La nuit était trop avancée pour espérer voir celui qu'elle aimait ; mais elle raconta son bonheur aux étoiles, elle lui envoya, à travers la ville endormie, la moitié de son âme, elle remercia Dieu d'être jeune, d'être belle, d'être digne de porter le nom dont elle avait épelé chaque lettre, et qu'elle lisait encore écrit sur le ciel vers lequel elle levait les yeux.

Après une nuit sans sommeil, mais la plus heureuse de sa vie, lady Stève quittait Vienne. La grande artiste disparaissait, couverte d'un impénétrable mystère.

V

Lassée de triomphe, étonnée de secrète agitation, le silence du grand palais ne déplut pas à Minia. Le premier amour est un magicien, il peuple la solitude de mille rêves enchantés. A-t-on besoin d'entretiens variés alors qu'on écoute ses pensées ? surtout lorsque riche, libre, forte, on peut réaliser un projet sans cesse caressé : celui de revoir le duc de Whitefield ? C'est en y songeant que la jeune femme regarde l'espace, où bientôt elle s'élancera, et le ciel, son unique confident. Elle lui raconte ses espérances pendant ces belles nuits d'Italie, alors que la blanche lumière de la lune semble toucher l'horizon au-delà duquel s'envole son cœur. Parfois, comme si le bien-aimé pouvait l'entendre, sa voix s'élève pure et sonore : c'est à prix d'or que les dilettanti paieraient ces sons jetés aux prés et aux bois, et qui sont le merveilleux langage de son amour.

On eût pu croire, en voyant lady Stève silencieuse pendant les longues soirées passées avec Barini, qu'elle était triste ou qu'elle regrettait ses succès ; aussi son vieux maître se repentait presque de lui avoir fait goûter les enivrements de la scène.—Le génie ne peut vivre à l'ombre, pensait-il ; il a besoin de lumière et d'éclat. Minia se sent une reine en exil.

Tandis que le vieux chanteur s'inquiétait de la sorte, lady Stève trouvait qu'il était temps qu'elle partît. Elle était restée à Alpino d'abord pour se recueillir, puis pour donner au duc le temps de retourner à Londres ; mais elle avait assez de son palais, de ses beaux parterres, de ses magnifiques salons ; tout cela était devenu une prison qui la retenait loin de lui. Le printemps était là-bas qui appelait l'hirondelle.

Un matin, Minia dit tout à coup à Barini qu'elle désirait partir pour l'Angleterre.

— Partir pour l'Angleterre ! répéta le vieillard, qui crut qu'elle voulait y chanter . . . Non, non, *bambina*, je ne te laisserai pas remonter sur les planches, on finirait par deviner qui tu es ; tes appointements donnés aux pauvres musiciens, ta disparition mystérieuse, tout cela a fait jaser, la curiosité publique s'est éveillée, on a soupçonné que l'Ombra était une grande dame. La fille du prince Sanseverone pourrait bien être compromise ; tu as fait assez pour ma gloire, puisqu'on t'a proclamée la plus grande des cantatrices.

— Mais je ne songe pas au théâtre, fit Minia, en interrompant ce flux de paroles inutiles, je désire visiter les parents de lord Stève, peut-être voudront-ils bien être des appuis pour moi ; songe que je n'ai plus que toi . . .

— Et ton unique ami est un humble musicien chargé d'années, répondit tristement le vieux chanteur. Oui, il te faut des protecteurs de ton rang ; mais pourquoi aller chercher si loin des étrangers quand la marquise Sanseverone et son fils ? . . .

— Non, non, s'écria Minia, je n'ai eu aucun rapport avec eux. J'ai correspondu avec la duchesse de Whitefield, elle se souviendra que je lui ai concédé tout ce qu'elle a voulu au sujet de l'héritage de son oncle. Elle m'en a remerciée en ajoutant qu'elle serait charmée de me connaître.

— Ah ! s'écria le pauvre vieillard, j'avais oublié que lorsqu'il se sent des ailes, l'oiseau quitte son nid. D'ailleurs à quoi suis-je bon ? Je ne sais rien que mon art, où tu n'as plus rien à apprendre ; ta vie commence, la mienne s'achève . . . Pars, pars en emportant mon dernier rayon de soleil.

Le visage de Minia se couvrit de larmes, elle voulut répondre, Barini lui fit signe de l'écouter :

— Si tu ne trouvais pas là-bas le respect et l'admiration qui te sont dus, tu reviendras retrouver celui qui t'adore et donnerait sa vie pour toi. Ne pleure pas ainsi, *carissima mia*, je sais qu'il faut à ton esprit un autre compagnon que le vieux chanteur. Ne me crois pas un égoïste, mon enfant . . . car si tu es heureuse loin de moi, ton vieil ami le sera aussi.

— Viens avec moi, s'écria Minia en l'embrassant.

— Ma *regina*, je te le répète, je ne suis qu'un ignorant, je suis du peuple. Si le prince me traitait avec amitié, c'est qu'il était souverainement bon et qu'il glorifiait l'art en ma personne. Les Italiens estiment les artistes parce qu'ils les comprennent ; les Anglais sont des orgueilleux qui les dédaignent parce qu'ils ne les comprennent pas. Je serais déplacé là-bas. D'ailleurs on pourrait reconnaître le protecteur de l'Ombra. Mariette et Domenico t'accompagneront. Tu m'écriras tes plaisirs, car je vivrai loin de moi-même . . . Je ne te demande qu'une chose, c'est de revenir avant que je . . .

Un sanglot de Minia lui coupa la parole.

— Je ne partirai pas, s'écria-t-elle dans un élan d'affection sincère.

Eût-elle persisté dans son sacrifice ? Ce n'est pas probable ; l'amour est sans pitié pour tout ce qui n'est pas lui.

— C'est mal à moi de parler ainsi et de pleurer comme un enfant, reprit le vieillard ; au fond, je suis content, le récit de ton voyage m'intéressera beaucoup . . . C'est utile à une personne de ton rang de voir du pays ; mais *regina*, il faut avant de partir, que tu me fasses une promesse, plus qu'une promesse, un serment.

Minia répondit aussitôt qu'elle lui ferait tous les serments du monde afin de le consoler.

— Eh bien ! *carissima*, jure de ne jamais chanter là-bas.

— De ne jamais chanter ! s'écria la jeune femme, y penses-tu ? c'est presque m'empêcher de respirer.

— Non, il faut être prudente. Tu serais reconnue, si l'on t'entendait. On dirait : c'est l'Ombra.

— Qu'importe ? répliqua Minia, le talent n'est pas un crime.

— Ecoute, *caru mia*, reprit le vieillard gravement ; je ne suis qu'un ignorant, c'est vrai, mais, quelque chose

me
pas
l'ai
qu
-
ind
-
glo
des
qui
per
sen
En
des
la
tra
me
m'a
rais
fai
et
de
moi
-
ser
je s
ce l
-
vre
es l
-
moi
-
viol
A
colé
tren
-
A
lard
-
P
elle
-
dois
Q
son :
elle
une
- en
régu
de l'
se de
lord
-
l'imm
U
de ri
se de
parti
At
appe
nible
Da
mém

me dit que ta situation serait compromise. . . Tu n'ignores pas que le duc de Whitefield était à Vienne, je l'ai su à l'ambassade, et je pressens que les jeunes ladies se moqueraient de la cantatrice.

—Alors comment m'as-tu poussée à faire une chose indigne de mon rang, blâmable peut-être!

—Non, elle est innocente, répondit le vieux ténor, glorieuse même; mais je te répète que là-bas ce sont des sauvages. Si j'avais prévu que tu dusses un jour quitter Alpino, je n'aurais pas exposé ton nom, ni ta personne en public, mais je n'ai pas pu garder pour moi seul un talent fait pour être admiré du monde entier. En Italie, l'art est une religion, une noblesse, il est au-dessus des préjugés; mais il faut respecter les idées de la haute aristocratie anglaise, qui traite de folies nos transports d'admiration pour le talent. Leur tempérament est différent du nôtre, ils vivent dans le brouillard, m'a-t-on dit, et non dans la lumière; ils ont la froide raison, et nous l'enthousiasme; ils ont le génie des affaires et nous l'amour du beau; ils payent les artistes et nous, nous les adorons. Enfin, ils ont le *cant*, ce dieu de Londres comme disait lord Stève, ce qui signifie morgue et pose.

—Ah! tu m'as perdue! s'écria Minia. Comment me serais-je défiée de ta prudence? Tu es un vieillard, moi je suis jeune, tu as vécu à Rome, et moi enfermée dans ce palais. J'ai obéi au seul ami que j'eusse sur la terre. .

—Je suis coupable! je suis coupable! répondit le pauvre Barini; mais la faute est cachée; nul ne sait que tu es l'Ombra, et nul ne le saura jamais.

—Condamnée à ne plus chanter, que me reste-t-il? O mon Dieu! murmura la pauvre enfant.

—Tu chanteras à Alpino, *mia cara*.

—Non, tu ne m'entendras plus, répliqua-t-elle avec violence.

Atterré, baissant la tête devant ces yeux brillants de colère pour la première fois, Barini joignit ses mains tremblantes, tomba à genoux en murmurant:

—Pardon! pardon!

A cette vue, Minia revint à elle: elle releva le vieillard et se jeta dans ses bras.

—Mon ami! mon cher maître! dit-elle en l'embrassant.

Puis, pensant que sans l'imprudencence du vieux ténor elle n'eût sans doute jamais connu l'adorateur de l'Ombra:

—Console-toi, dit-elle, ne te reproche rien, car je te dois le bonheur de ma vie.

Quand elle put réfléchir, deux choses la préoccupèrent: son serment de ne plus chanter. . en cachant son talent elle perdait son plus grand avantage, car elle n'avait pas une haute idée de sa beauté, elle n'y avait jamais songé; —enfin ces mœurs et ces usages si différents de ceux qui régnaient dans son pays l'inquiétaient. Elle s'effrayait de l'accueil et du caractère de la duchesse. Elle n'osait se demander ce qu'il adviendrait de sa rencontre avec lord Whitefield. . elle murmura:

—Comment pourrai-je lui plaire? . En l'aimant, pensa l'innocente enfant.

Il y avait dans cette fille bizarre plus de vaillance que de raison, car malgré tant de motifs de crainte, loin de se décourager, Minia fut plus impatiente que jamais de partir.

Au moment des adieux, il lui fallut pourtant faire appel à tout son courage, tant la séparation lui fut pénible. . Barini était si vieux et Londres était si loin!

Dans sa tendresse, le pauvre homme conduisit lui-même sa chère enfant jusqu'à la voiture, ferma la por-

tière et, détournant la tête, il rentra tout chancelant dans le château vide de tout ce qu'il avait le plus aimé en ce monde.

VI

Lady Stève partit, pleurant à chaudes larmes. Mais le bien-aimé était au bout de la route.

L'espoir sécha vite ses yeux. Elle avait bâti bien des châteaux en Espagne quand elle arriva à Paris, où elle s'arrêta pour préparer ses toilettes. En vivant au milieu de belles choses, elle avait appris le bon goût: ses ajustements furent bien choisis et dignes de sa beauté.

Une fois installée à Londres, la peur la prit; elle vit alors tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à son bonheur. . . A la fin, elle se décida à écrire à la duchesse de Whitefield. La réponse ne se fit pas attendre. Lady Stève serait reçue par sa nièce avec le plus grand plaisir; on l'accueillerait avec empressement le lendemain.

Ces quelques lignes tracées sur papier armorié eussent à Minia un effet singulier, elle se sentit plus intimidée que lorsqu'elle paraissait en scène; là, elle était sûre d'elle-même, tandis que ce nouveau théâtre était l'inconnu. Elle commenta chaque mot du billet, cherchant à deviner les véritables sentiments de celle qui venait de lui écrire; elle craignit d'être gauche, de perdre son air naturel, la simplicité de ses manières, de manquer d'à-propos; elle dormit mal comme un conscrit la veille de sa première bataille.

Pour cette importante visite, elle s'habilla avec soin, choisit ce qui allait le mieux à son teint en faisant valoir son visage et sa taille, monta dans une calèche et se rendit à l'hôtel. Là, un valet poudré l'ayant annoncée d'une voix discrète, une petite femme se leva aussitôt de son grand fauteuil et vint d'un pas vif et léger au-devant de la visiteuse.

—Je suis charmée de vous voir, chère lady Stève, dit-elle en lui tendant la main.

Puis l'ayant fait asseoir, elle lui adressa quelques paroles aimables qui rassurèrent un peu Minia; la duchesse lui souhaita la bienvenue en Angleterre, lui demanda si elle comptait y passer quelque temps. Tout en parlant, la vieille dame regardait Minia avec une attention extrême, d'un air surpris; enfin, elle se mit à rire franchement, ce qui déconcerta tout à fait la jeune italienne.

—Pardonnez-moi, dit la duchesse avec une bienveillance marquée, je ris parce que je m'étais figuré une lady Stève à peu près de mon âge, et que j'en trouve une très-jeune, et très-jolie. Quel âge avez-vous, milady?

—Bientôt vingt ans, madame.

—Eh bien! j'en ai trente de plus que vous.

—Aussi serai-je très-reconnaissante, madame la duchesse, si vous voulez me traiter avec une indulgente bonté. Je viens en Angleterre uniquement pour avoir l'honneur d'être connue de vous. J'ai vraiment grand besoin de votre protection, car je suis seule en ce monde.

Cela était dit avec une timidité touchante, d'une voix extrêmement douce. Aussi la vieille dame répondit avec vivacité:

—Je vous la dois certainement, et j'y trouverai grand plaisir. Ainsi vous êtes seule. . à votre âge? . .

Alors Minia lui apprit qu'elle ne connaissait personne, ayant toujours vécu à Alpino avec son grand-père et lord Stève; . . elle était donc très-ignorante de toutes choses et venait demander à la duchesse conseil et appui.

—Et vous les aurez, ma chère lady Stève, car vous me paraissez une charmante enfant. Ma tâche, je crois, sera

très facile tant vous m'inspirez de sympathie. Ainsi, vous voici à Londres pour quelque temps, tant mieux !

Minia la remercia, tout à fait rassurée.

—Mais, ma belle, reprit la duchesse, je ne puis en vérité vous présenter à mes amis comme *ma tante*, ce serait d'un comique achevé. Voyons, parlons sérieusement ; dites-moi un peu ce que vous désirez, parlez-moi de vous.

La nouvelle arrivée raconta sa vie entre deux aimables vieillards, dont l'un l'avait épousée pour la retenir près d'eux ; ses études, ses plaisirs, ses goûts ; tout, excepté ses aventures de théâtre, bien entendu. Elle dépeignit son beau palais, devenu si triste depuis la mort de ceux qui l'avaient aimée.

—Vous avez cent fois bien fait de venir me trouver. Maintenant, nous nous connaissons, n'est-ce pas ? nous ferons d'abord un chassé-croisé : je vous appellerai *ma nièce* et vous me direz : *ma tante* . . .

Minia ne demandait pas mieux et lui exprima sa reconnaissance.

—Je vous avoue, reprit la vieille dame, que vous avez fait ma conquête et que c'est moi qui dois vous savoir gré d'être venue ici. Vous allez apporter la gaieté dans une existence un peu attristée par les continuelles absences de mon fils. J'aurais désiré vous présenter le duc de Whitefield, mais il n'est pas en Angleterre.

Depuis que Minia était entrée chez la duchesse, elle était sous une impression de peur mêlée de joie à l'idée que le duc pouvait paraître tout à coup.

Elle ressentit plus de calme, tout en soupirant.

—Au retour de William, nous serons déjà de vieilles amies. Vous l'appellerai mon cousin, s'il vous plaît, afin que la glace soit de suite rompue entre vous . . . Je suis sûre qu'il sera enchanté d'avoir une si gracieuse cousine.

—Que je vous aimerai ! dit Minia en embrassant la duchesse. Oh ! comme je vais vous aimer !

—Vous êtes la plus aimable créature qui soit au monde, répliqua sa nouvelle tante. En vous voyant si simple, si naturelle, c'est moi qui vais me mettre à vous adorer . . . Aussi, ma belle petite, vous allez avoir pitié d'une solitaire et prendre gîte chez moi. D'ailleurs, il n'est pas convenable qu'une aussi jeune femme soit seule dans un hôtel, même avec de vieux serviteurs. Nous allons faire prévenir vos gens. Je vous avertis qu'un refus nous brouillerait.

Le refus n'était pas à craindre, la proposition combloit de joie Minia. Elle n'aurait jamais osé espérer que William la trouverait chez lui sous la protection de sa mère. Et comme elle s'écriait :

—Ah ! milady, je suis ravie !

—Habituez-vous à me dire : *ma tante*, répliqua la duchesse, qui sonna et donna des ordres.

A ce moment, un homme de soixante ans environ, de haute taille, de mise soignée, l'air très distingué, entra avec aisance et sans être annoncé.

—Venez, cher comte, que je vous présente à ma nièce, lady Stève.—Puis, celle qui parlait, se tournant vers Minia : —Le comte de Bocé, mon vieil ami.

—Ami, certainement, vieux, c'est malheureusement vrai aussi, dit le comte en saluant profondément l'étrangère, à qui il adressa un compliment bien tourné.

—Ma belle enfant, dit la vieille dame, à son langage vous devinez que le comte est Français. Depuis tant d'années qu'il habite l'Angleterre, il n'a rien perdu de la galanterie de son pays, s'il est très flatteur, il oublie parfois d'être charitable . . . J'espère qu'il vous taquinera . . . Ce sera bon signe, car ses préférences se manifestent par un redoublement de malignité.

—N'en croyez rien, milady, ce portrait est absolument défiguré ; personne n'est plus soumis à la beauté unie à la grâce, c'est vous dire que vous êtes sûre de votre empire sur un gentilhomme aussi cruellement calomnié. Peu charitable, moi ! . . . Ah ! duchesse, si je ris parfois des prétentions ridicules, des petites méchancetés déguisées, c'est pour vous amuser . . . Je vous prie donc de faire mon éloge à votre jeune parente, afin de la mieux disposer en ma faveur.

—C'est déjà fait, monsieur le comte, dit Minia en souriant d'un air si doux qu'elle se fit un ami de celui qui l'écoutait.

La manière dont elle avait prononcé *monsieur le comte*, fit que celui-ci lui demanda si elle parlait français.

Elle répondit affirmativement.

—Alors, ma chère belle, s'écria la vieille dame, M. de Bocé est conquis. Il déteste l'anglais, peut-être bien parce qu'il le parle mal ?

—Vous êtes bien attaqué, monsieur, reprit gaiement Minia ; malgré la confiance absolue que m'inspire *ma tante*, je suis tentée de vous défendre.

—Et vous aurez bien raison, dit la duchesse, car au fond il est excellent.

La conversation ainsi commencée se continua avec gaieté.

—J'admire votre courage, milady, d'avoir quitté votre pays pour respirer les brouillards de la Tamise, reprit M. de Bocé ; prenez garde, ils vous ôteront ce rire charmant qui va aider la bonne duchesse à me guérir du spleen ; sans elle, j'en serais mort depuis longtemps.

—Pourquoi n'avez-vous pas repassé la Manche ?

—A cause de l'affection que j'ai pour vous. Je suis homme d'habitudes ; mon hôtel me plaît. J'ai de bons chevaux ici ; puis me déplacer me dérange ; enfin, je reste. Mais je suis sûr que lady Stève va bientôt regretter son ciel bleu. Ah ! le beau pays que l'Italie ! continua M. de Bocé ; j'étais l'an dernier à Milan . . .

—Avec mon fils, que vous auriez dû ramener, interrompit la duchesse.

—Ce n'est pas ma faute s'il est resté . . . et s'il est loin d'ici . . . Vous parle-t-il de son retour ?

—Non.

Et la mère soupira.

—Quel fou ! murmura le comte.

Le cœur de Minia battait . . . Pourquoi le comte l'appelait-il un fou, et pourquoi la tristesse s'était-elle répandue sur le visage de la duchesse ?

On annonça le dîner. M. de Bocé offrit le bras à la maîtresse de la maison, qui prit en même temps celui de sa jeune parente.

La soirée acheva le succès de celle-ci. Elle se sentit parfaitement à l'aise entre deux personnes d'esprit qui lui témoignaient tant de bienveillance.

Dès le lendemain, la duchesse montait en voiture pour présenter lady Stève au monde le plus aristocratique de Londres.

Les visites prirent un assez grand nombre de journées. Le soir, M. de Bocé s'amusait des réponses de Minia, qu'il questionnait sur les personnes qu'elle avait vues ; il en faisait ensuite des portraits très ressemblants. Lui et la duchesse étaient de plus en plus charmés de la jeune femme : elle avait apporté le mouvement et la vie, sauvé de l'ennui la vieille dame qui disait :

—Cette petite est non seulement très spirituelle, mais elle sait écouter. Puis, quel beau visage ! quelle jolie tournure !

Dans le fond de son cœur la duchesse nourrissait l'espoir qu'une femme aussi charmante, riche, bien née, conviendrait à son fils et pourrait lui plaire. Alors le duc ne courrait plus le monde comme un Juif errant, et la mère aurait une fille adorable.

Les deux dames trouvaient partout un accueil empressé, et Minia soutenait au comte qu'il était impossible de rencontrer même en France, plus de politesse et de grâce que dans la société anglaise.

—Attendez, lui dit-il un soir ; vous êtes trop belle, milady, pour qu'on vous le pardonne. Tandis que les jeunes misses serrent votre main, elles cherchent s'il n'y aurait pas en votre élégante personne quelque chose à dénigrer. Elles sont désolées de ne rien trouver. . . . J'espère, grâce à votre perfection, qu'elles se résigneront à le reconnaître ; sans cela, vous regretterez peut-être Alpino, où les fleurs ne sont pas jalouses ni les oiseaux envieux.

—Je vous disais bien, interrompit la duchesse, qu'il passait son temps à critiquer les femmes de mon pays. Je crois, en vérité, que ce sont ses sarcasmes qui ont contribué à éloigner William de nos salons.

—Je proteste, répliqua le comte, je ne suis pour rien dans les singularités de votre fils ; s'il n'aime pas le monde, ce n'est pas de ma faute, c'est parce qu'il n'en a ni les idées, ni les goûts, qu'il déteste toute contrainte, et enfin qu'il est un enfant gâté, n'ayant jamais fait que ce qui lui plaît. . . . Ne vous fâchez pas, duchesse, que voulez-vous ? c'est un être impressionnable, plein d'esprit et de fantaisie, épris de l'art et du beau ; aussi, pour fuir la prose, court-il après la poésie qu'il ne peut trouver dans le babillage des salons ; et votre serviteur n'a pas le courage de l'en blâmer.

—En sorte que vous trouvez bon qu'il vive sans cesse loin de son pays, où il ne rencontre sans doute que des sottis et des ennuyeux ? s'écria la duchesse.

—Ne me faites pas dire ce que je ne pense pas ; j'explique les causes de ses pérégrinations. Il serait certainement préférable qu'il tint ici son rang ; il le fera quand son ambition sera éveillée. . . . Mais à son âge, on écoute plus volontiers son imagination et son cœur que sa raison.

—A vous entendre, il reviendra quand il aura les cheveux gris, répondit la duchesse avec un peu d'humeur.

—Ou s'il se lasse des cheveux noirs, dit le comte en souriant.

La duchesse l'arrêta d'un geste, et M. de Bocé changea aussitôt de conversation.

—Des cheveux noirs ! . . . C'est ainsi qu'il m'a vue, pensa Minia.

Les jours suivants, il ne fut plus question du duc. Le temps fut si occupé par les visites et les réceptions que le comte bénissait les soirs où ils étaient seuls, la duchesse, Minia et lui. Elevée par des vieillards, la jeune lady savait les attentions qui les touchent, les conversations qui les intéressent. Avec ses nouveaux amis, son aimable gaieté était une flatterie innocente qui prouvait l'agrément de leur compagnie ; ceux qui n'ont plus la prétention de plaire sont heureux de ne pas ennuyer. A ces soirées intimes, Minia apportait la vivacité d'un esprit jeune et cultivé, la chaleur d'une âme qui débordait de tendresse ; la sonorité de sa voix pleine et douce enchantait l'oreille. . . . Comment résister à tant de charmes ? Aussi était-elle devenue l'enfant chérie de la maison.

Une chose l'étonnait : on ne parlait pas de William. . .

elle avait même remarqué qu'on évitait les sujets qui pouvaient amener son nom. Aussi, s'étant trouvée seule avec le comte, en profita-t-elle pour lui demander si l'absence du duc devait se prolonger.

—Voilà ce qu'il m'est impossible de savoir ; William ne le sait pas lui-même. Vous êtes maintenant de la famille, chère lady Stève, et je peux tout vous dire : eh bien ! ce grand enfant s'est amouraché d'une créature mystérieuse ; j'espère que cela ne durera pas. La duchesse, qui ne sait pas que ces sortes d'amours ne sont pas sérieux, en est très préoccupée.

—Et cette créature mystérieuse ? demanda Minia, le cœur palpitant.

—Une chanteuse, chère lady ; c'est vraiment insensé de perdre son temps dans une aventure si vulgaire. . . .

—Si vulgaire ! répéta Minia.

—Oui, car cette chanteuse doit être une fille de pêcheur ou de quelque actrice ; mais n'accusez pas le duc de mauvais goût. J'ai entendu cette femme à Milan. Son talent est merveilleux et sa beauté singulière ; j'avoue qu'il m'a fallu la forte dose de raison que me donnent les années pour ne pas lâcher la bride à mon enthousiasme. Cette virtuose unit à une voix divine une méthode parfaite, une expression juste dans la passion comme dans la gaieté ; avec cela, la tournure d'une princesse ; seulement, c'est une princesse de théâtre qui, le rideau baissé, reprend sans doute son air de bonne fille.

Ce qui me plaisait, en outre, c'était son étrangeté. Figurez-vous un teint très brun, des yeux d'un bleu très clair, deux pervenches sur une orange, comme on eût dit au temps du madrigal ; et, chose étonnante, le regard le plus chaste. On croirait, en vérité, voir une vierge naïve et tendre. Enfin, c'est une créature séduisante, supérieurement douée, et moi qui l'ai vue, je ne suis pas surpris que des jambes de vingt-sept ans courent après elle, surtout lorsque, pour achever son attrait, elle s'entoure d'un parfum excitant, celui du mystère. On ne sait ni qui elle est, ni d'où elle vient ; personne ne l'approche ni ne lui parle ; on ne la voit qu'au feu de la rampe. . . et, pour achever, elle jette, dit-on, aux artistes malheureux l'or et les pierreries que gagne son gosier ; et, comme une princesse de conte de fées, elle disparaît. Quelque roi de la finance lui rend sans doute ses générosités faciles. Après l'avoir entendue à Milan, William, très épris d'elle, s'est mis à sa poursuite, moi, plus raisonnable, mais indigne de jouer le rôle de Mentor (que j'ai toujours trouvé ridicule), j'ai laissé courir mon Télémaque et m'en suis revenu au logis. Mon jeune ami, n'ayant pu atteindre sa belle, est rentré à son tour et m'a pris pour confident de son amour, amour de pure imagination, je l'espère. Mais un beau matin nous apprenons que la fameuse chanteuse reparait à Vienne. Voilà mon jeune fou reparti. Quand reviendra-t-il ? Dieu le sait ; il est probablement avec son étoile sur les bords du Rhin, des lacs de la Suisse. Je voudrais que la satiété le ramenât auprès de la duchesse. Voilà, chère lady Stève, toute l'histoire. Vous avez sans doute entendu parler de l'Ombra ?

—Ah ! c'est l'Ombra ? balbutia Minia le visage radieux.

—Savez-vous, milady, ce qu'elle est devenue ?

—Elle s'est peut-être changée en rossignol et s'est envolée.

—Vous vous moquez du pauvre William, reprit le comte ; les femmes du monde sont sans indulgence pour ces sortes de faiblesse. Aussi ai-je eu tort de vous compter si longuement une si misérable aventure.

—Non, non, s'écria-t-elle, elle m'intéresse, j'aime l'enthousiasme, même dans son exagération, et votre récit me fait vivement désirer de voir le duc.

Il m'aime ! fut le premier cri de Minia quand elle fut seule. Il m'aime ! c'est pour me retrouver qu'il abandonne son pays, sa mère, ses amis. Ah ! s'il pouvait deviner que celle qu'il poursuit est là, à son foyer !

Mais, pour la première fois, une crainte venait de la saisir : il me reverra sous un aspect si différent de celui qui l'a séduit ! Un cœur d'amant saura-t-il découvrir le même cœur dans l'Ombra et dans lady Stève ? Oui, je l'espère.

On était en pleine saison de Londres, les bals succédaient aux raouts, les courses aux concerts. Partout lady Stève était proclamée reine de beauté. La duchesse la voyant entourée, courtisée, était la première à l'entraîner dans les fêtes ; elle désirait le retour de son fils, croyant qu'il ne résisterait pas à l'attrait de la jeune lady, qu'elle désirait ardemment appeler sa fille. Elle ne se lassait pas d'en faire l'éloge au comte.

—Cette petite charme ma vie, disait-elle ; je n'ai jamais surpris chez elle ni égoïsme, ni caprice.

—Quelle attentive bonté ! ajoutait M. de Bocé. Puis elle est très forte aux échecs : connaissez-vous une femme de son âge jouant avec plaisir à ce jeu si sérieux ? Et comme elle rit gentiment lorsqu'elle me taquina avec esprit ! C'est vraiment une femme adorable.

Minia pouvait donc sincèrement écrire à son vieux Barini qu'elle était aimée, gâtée au-delà de toute espérance, et très heureuse.

Elle l'était en effet ; aimant les fêtes, la danse et la toilette, même le succès, s'il faut le dire, il n'y avait qu'une ombre à son bonheur : l'absence de William, qui ne pouvait durer, puis une grande privation, celle de ne plus chanter. Plus d'une fois, elle s'était reproché la promesse faite à son maître. Elle l'avait si bien tenue que personne ne la croyait musicienne. Ses réponses quand on lui demandait si elle jouait du piano étaient si modestes, si embarrassées que l'on supposait qu'elle en jouait très mal ; ce qui faisait dire à M. de Bocé :

—Elle est parfaite, car elle ne chante pas, ne touche pas du clavecin, et cause avec nous au lieu de nous arracher les oreilles.

Un des derniers bals, mais un des plus beaux, fut donné en l'honneur de la belle étrangère : elle y parut dans une ravissante toilette venue de Paris. Son entrée fit sensation, on faisait haie sur son passage, comme pour une souveraine. . . un murmure flatteur la suivait, il y avait foule pour obtenir d'elle une valse ou une mazurke. Les femmes même la complimentaient sur sa pureté et sur sa beauté. Minia, charmée, les remerciait non seulement de leurs paroles, mais de leurs sourires bienveillants, et s'élançait joyeuse au bras de son danseur. La chaleur du salon étant extrême, l'heureuse Minia sentit enfin la fatigue.

—Prenez mon bras, lui dit le comte, venez dans la serre, où il y a plus de fraîcheur : j'aurai ainsi mon tour et ma part de plaisir.

Tous les deux se glissèrent à travers la foule élégante et purent enfin respirer au milieu des arbustes et des fleurs.

—Avouez, maintenant que nous voici tranquilles, qu'on vous a dit des banalités polies et bien des mensonges, dit M. de Bocé.

—Des mensonges ! reprit-elle en riant ; vous pensez donc que je ne mérite pas les compliments que j'ai reçus ?

—Vous en méritez le double, c'est ce qui rend ceux de vos rivales sujets à caution.

—Des rivales ! des amies, je vous prie, car toutes les mains se tendent vers la mienne.

—La confiance est une aveugle qui égare ceux qu'elle conduit. . . Je vous conseille, milady, de ne pas croire à la sincérité du monde. Gardez-vous de commettre une imprudence. Vous verriez alors avec quel appétit vous seriez mangée à belles dents par ces bonnes amies. Quel serait leur bonheur.

Ces dernières paroles portèrent coup. Minia se revit en scène sous les traits de l'Ombra : elle se figura l'indignation des jeunes et vieilles ladies ; le comte même qui la promenait si fièrement à travers les salons baisserait la tête si elle était reconnue. Depuis qu'elle vivait chez la duchesse, Minia en avait plus appris sur le monde que pendant toutes les années passées à Alpino. Elle savait maintenant que rien ne lui ferait pardonner ses aventures de théâtre. Un seul homme les excuserait peut-être. . . mais voudrait-il, tout en l'adorant, lui donner son nom ? . . . Quel empire auraient ses idées aristocratiques dans cette occurrence ?

Minia frémit et remercia Barini d'avoir exigé qu'elle cachât son talent, car il pourrait la perdre. . . Jusqu'à présent son secret était bien gardé. . . et ne pourrait être découvert.

—A quoi rêvez-vous donc, milady ? lui demanda son compagnon. Vous me trouvez un misanthrope qui effarouche la gaieté, vous avez raison ; quelle idée m'a pris de vous crier : Gare ! Comme si nous étions dans la forêt de Bondy. Jouissez donc pleinement de votre triomphe, de votre jeunesse, de votre aimable confiance ? dites-vous que la vieillesse est une médisante, une envieuse qui n'a plus de soleil et qui voit tout en noir. . . chez les autres.

Minia se leva, elle avait besoin de silence ; elle alla s'asseoir entraînant M. de Bocé à sa suite, derrière de grands orangers.

—Ils me rappellent mon pays, dit-elle en soupirant.

Comme elle finissait de parler, des voix joyeuses se firent entendre ; plusieurs jeunes filles entrèrent dans la serre sans apercevoir ceux qui s'y trouvaient déjà. Minia s'empressait d'aller au-devant d'elles, quand elle entendit son nom prononcé et s'arrêta.

—Lady Stève est partie, dit miss Pamela ; cette reine de beauté aura quitté la fête par charité pour nous, afin que nos danseurs s'aperçoivent enfin de notre présence.

—Reine de beauté, je le veux bien, continua une autre, quoique je n'aime pas ces visages de fausse madone ; son meilleur titre à l'engouement général est son titre d'étrangère.

—Elle en a d'autres, reprit Pamela ; d'abord elle est veuve, ce qui lui permet d'être savamment coquette ; de plus, elle est très riche, et l'on sait que la fortune est un aimant qui attire. Quant à son éducation, elle est vraiment singulière ; pas un talent d'agrément. Puis, sait-on quelque chose de ses antécédents, comment elle était posée en Italie ! Non, elle est tombée à Londres comme un aérolicthe, sans parent ni chaperon pour l'accompagner.

On assure qu'elle est fiancée au duc de Whitefield, mais celui-ci, dit-on, est amoureux d'une actrice. La duchesse meurt de peur qu'il ne fasse de cette chanteuse lady Whitefield.

—Est-ce qu'on épouse une femme de théâtre ? s'écria miss Aurore. Le duc est un original, un extravagant,

e ven
mera
mire
—Ah
le cor
l'empé
s har
nment
l'orch
danse
—Ne
ernell
; ce
in, de
me u
si égr
rice, a
nde ?
En ét
tout at
araitre
mes.
expliq
ente, e

ette s
actio
ntena
que 1
y Stè
nment
x et so
rie, et l
e ni p
actrice
x d'une
ais qu
l'Om
née da
l lui f
osse a
e dut fe
quaier
a saiso
sses all
r recev
duchess
éant q
dre.
Minia au
erait là
r lui, au
me ils :
les ava
témén
tle. Il
ays, les
dres, oï
e gris t
ière la c
anglais,
ent en r
rence e
idées e

« Je veux bien, mais il sait ce qu'il doit à son rang et ne mettra jamais son nom à une femme qui a été le point mire de tant de lorgnettes.

— Ah ! c'est trop cruel ! murmura Minia.

Le comte la saisit par le bras pour lui imposer silence et l'empêcher de se montrer, car c'eût été rendre la haine plus hardie ; on ne pardonne point à ceux qui vous ont manqué en faute.

L'orchestre ayant fait entendre le prélude d'une valse, les danseuses regagnèrent le salon.

— Ne vous affligez pas des propos de ces pécores, dit éternellement M. de Bocé à la pauvre Minia qui pleurait ; ces jeunes vipères viennent, en montrant leur orgueil, de vous rendre hommage. C'est une manière toute simple d'une autre d'avouer leur infériorité. Elles ont voulu se gratigner le pauvre William. . . Lui, épouser une jeune fille riche, allons donc ! s'exposer à la réprobation de notre monde ? il ne ferait jamais une pareille faute.

C'en était trop. Minia éclata en sanglots. M. de Bocé se précipita tout au monde pour le calmer ; mais elle ne pouvait pas se tenir tranquille dans les salons avec ses yeux rougis par les larmes. Le comte se mit à la recherche de la duchesse, et expliqua en quelques mots le malaise de sa jeune nièce, et tous les trois quittèrent la fête.

VII

Cette soirée fut une dure leçon pour l'ignorante Minia ; l'action qu'elle avait crue innocente lui paraissait maintenant impardonnable. Elle était plus sévère pour elle-même que ne l'avaient été les jeunes ladies. Comment Lady Stève s'était-elle abaissée au niveau d'une actrice ? Comment avait-elle consenti à produire en public sa vanité et son talent ? Ah ! cette faute pèserait sur toute sa vie, et l'amour né dans ces circonstances ne pouvait être que ni pur ni sérieux. Ces mots : — William épouser une actrice, allons donc ? résonnaient à son cœur comme un arrêt d'une condamnation à mort. Non, non, il ne fallait pas que celui qu'elle aimait pût soupçonner qu'elle était l'Ombra. Ainsi elle était condamnée à vivre enchaînée dans le mensonge et dans la crainte.

Il lui fallut plusieurs jours pour se remettre d'une tristesse aussi douloureuse et retrouver quelque sérénité. Elle dut feindre la gaieté, tandis que de pénibles pensées tourmentaient partout.

La saison de Londres étant terminée, celle des grandes eaux allait commencer ; les châteaux s'ouvraient déjà pour recevoir de nombreux hôtes ; Lady Lunley invita la duchesse, sa nièce et M. de Bocé à Villiers-Castle, sachant que le duc de Whitefield viendrait les y rejoindre.

Minia aussi l'espérait, elle avait le pressentiment que quelque jour elle et William se reverraient ; étrangère à son monde, au premier aspect, bientôt ils se comprendraient comme ils s'étaient compris déjà. Le lien magnétique qui les avait unis les rapprocherait l'un de l'autre plus intimement. Les trois invités partirent pour Villiers-Castle. Il y avait longtemps que Minia avait vu les arbres, les champs, les arbres et respiré l'air pur. En sortant de Londres, où le brouillard et la fumée enveloppent d'un voile gris tous les objets, ceux qu'elle voyait en pleine lumière la charmaient ; la puissance de la végétation du midi, la verdure vigoureuse des prés, ne ressemblaient en rien aux joyeux environs de Naples. Cette différence entre les deux pays lui expliquait pourquoi les coutumes et les mœurs étaient si dissemblables : dans

l'un, sous un ciel lumineux, la gaieté, l'expansion ; dans l'autre, le calme et la raison. Elle comprenait que sous les bois d'orangers et de citronniers on fit descendre les dieux de l'Olympe, et que les sombres forêts qu'elle traversait en ce moment eussent servi d'asile aux druides et à leur religion austère, faite pour les âmes voilées et contenues, tandis qu'en Italie il fallait des cérémonies pompeuses et des prières montant vers le ciel avec des chants harmonieux.

Lady Stève faisait part de ses impressions et de ses pensées à ses compagnons de voyage ; aussi la conversation ne tarissait pas, tour à tour sérieuse et enjouée ; ils furent surpris de se trouver tout à coup dans la longue avenue de Villiers-Castle, grand château de granit à teinte grise avec des toits pointus. Comme elle descendait de voiture, un pâle rayon de soleil, en harmonie avec cette nature discrète, se montra, saluant, crut-elle, la nouvelle venue avec son cortège d'espérances.

L'accueil que lady Lunley fit à ses trois visiteurs fut d'une grâce particulière ; elle les conduisit dans les appartements qui leur étaient destinés, leur laissant tout le temps de se reposer un peu avant le lunch.

Après avoir réparé le désordre du voyage et s'être habillé pour descendre au salon, les présentations ayant été faites, chacun prit la place qui lui convint.

Les anglais ont l'hospitalité aimable, et les amitiés se font vite à la campagne. La fille de lady Lunley, Dorcas, s'empara du bras de Minia en se déclarant son amie.

La soirée se passa en projets sérieusement discutés ; irait-on le lendemain à la chasse, à la pêche, à cheval, en voiture, à la mer ou dans les bois ? Il fut décidé que les soirs seraient consacrés à la musique, à la danse, que l'on monterait une comédie, un opéra, si faire se pouvait. Chacun put choisir son genre de divertissement et toutes les heures appartenaient au plaisir.

Huit jours s'étaient écoulés, et William ne venait ni à l'écurie. Minia commençait à se décourager, la duchesse devenait triste.

— Mais que fait mon fils ?

— Il s'amuse, répondait M. de Bocé.

— Pourquoi pas de lettre ?

— C'est qu'il revient.

Mais, tout en le disant, le comte n'y croyait rien.

— Une fille comme l'Ombra fait oublier mère et patrie, pensait-il.

Un soir, réfugiée dans l'embrasement d'une fenêtre. Minia demeurait absorbée dans ses souvenirs, lorsqu'une jeune miss chanta si faux que l'élève de Barini se réveilla pour ainsi dire et tourna la tête vers la chanteuse. Un cri faillit lui échapper. . . En face d'elle était William ; oui, c'était lui ! lui que sa pensée venait d'évoquer. Elle crut à la continuation de son rêve ; mais non, c'était bien lui, appuyé contre le montant de la porte d'entrée ; il avait un air froid qu'elle ne lui connaissait pas. De quelle joie, de quelle agitation fut saisie la jeune femme ! elle croyait que son cœur allait s'envoler vers celui qu'elle aimait.

Dès que le chant fut fini, Minia vit le duc se diriger vers elle ; mais non. . . il traversa le salon et disparut. Minia ressentit à la fois de la surprise et de la douleur ; elle eut la sensation du vide et de l'isolement. Voilà donc ce retour si attendu ! cette réunion si ardemment souhaitée ! La pauvre femme oubliait ses cheveux blonds, son teint pâle, son titre de lady et le milieu où elle était en ce moment. Se trouvant seule dans l'embrasement de

cette fenêtre, il lui sembla que le murmure des voix devenait un bruit assourdissant, la foule parée une troupe de fantômes lugubres. Incapable de penser, sur le point de s'évanouir, elle sentit de grosses larmes inonder ses joues : elle revint à elle-même, essuya ses yeux, les ferma un instant pour se recueillir, quand une main touchant son épaule la fit tressaillir, c'était la duchesse dominant le bras à son fils.

—Ma chère lady Stève, le voilà enfin ! Accueillez-le avec bonté.

Celle à laquelle on parlait se leva, ses genoux tremblaient. Elle balbutia quelques mots, et le duc, la saluant, lui demanda son amitié en faveur de leur parenté.

La duchesse, tout à la joie, sans remarquer le trouble de lady Stève, entraîna le nouveau venu pour achever ses présentations, laissant Minia seule, plus seule dans cette foule indifférente que dans un désert.

Était-ce vraiment lui qui venait de la regarder ainsi ? On eût dit que la mort était passée entre elle et William. En s'éloignant avec indifférence, il venait d'emporter l'espoir et le bonheur de celle qui l'aimait. Qu'était-elle donc venue faire en Angleterre ? Quelle illusion l'avait fait accourir ? Était-il possible que sa personne, que ses yeux, que sa voix, n'eussent rien réveillé chez le duc ? Était-elle déjà oubliée ?

Peu à peu, reprenant un peu de calme, elle se trouva déraisonnable de n'avoir pas fait la part d'un déguisement qui l'avait rendue méconnaissable aux yeux de Barini, aux siens même. Elle finit par s'applaudir de ce qui l'avait désespérée, car le duc de Whitefield, empressé pour lady Stève, eût été infidèle à l'Ombra. Mais alors que faire s'il ne la reconnaissait pas ? Minia eut peur de son double personnage. Avouer, c'était perdre l'estime de son amant ; se taire, c'était perdre son amour.

—Attendons, se dit-elle.

Il fallait s'assurer d'abord si, dans les salons de lady Lunley, le duc reprendrait les préjugés qu'il avait mis sous ses pieds en Italie, puis essayer de lui plaire sous les traits de lady Stève. Elle l'aimait tant que sa tendresse devait être contagieuse, mais à quelle situation étrange son silence allait la condamner ! Il lui faudrait lutter pour ainsi dire contre elle-même, puisqu'elle devait faire oublier l'Ombra... La réalité pourrait-elle remplacer le charme de l'illusion ? Le visage d'un rose pâle serait-il préféré au teint brun de la cantatrice ? Lady Stève aurait en sa faveur la ressemblance des goûts, l'échange de nobles pensées, sa vivacité d'esprit, le sacrifice de tous les hommages qui lui étaient adressés.

Le lendemain à son réveil, oubliant ses inquiétudes de la veille, Minia n'éprouva que l'immense joie de se dire : —Il est ici, je vais le voir !

Après avoir arrangé ses cheveux blonds avec art, soigné sa toilette avec goût, elle se regarda longuement, afin d'être sûre qu'il n'y avait rien à ajouter et se rendit chez la duchesse, il lui sembla que celle-ci lui parlait avec plus de tendresse encore qu'à l'ordinaire, peut-être avait-elle fait déjà à son fils l'éloge de sa jeune parenté. Quand les deux dames descendirent, elles trouvèrent le duc au bas de l'escalier. Il les salua ; Minia très émue mit résolument sa petite main dans celle qu'il lui tendait : puis se trouvant en face de lui au déjeuner, elle osa le regarder. Comme la veille, et malgré les bonnes raisons qu'elle s'était donnée à elle-même, elle eut une impression douloureuse en constatant son air indifférent, qui jurait tellement avec le souvenir qu'elle avait conservé de ses regards passionnés. Le duc parla peu, ne

semblant pas prendre grand intérêt à ce qui se disait autour de lui. Poli en somme, il répondait en peu de mots quand on l'interrogeait. Minia écoutait le son de sa voix avec émotion.

On vint à parler voyage. Sir John Auston dit en s'adressant au duc :

—Je croyais qu'après avoir visité l'Italie, vous aviez été à Vienne, là, vous aurez entendu de nouveau la jeune cantatrice dont vous étiez si enthousiaste ?

—Oui, je l'ai entendue.

—Raconte-t-on sur elle quelque histoire ?... A-t-elle eu enfin qui elle était ?

—Je l'ignore, répondit le duc d'un ton bref.

—Il est impossible qu'étant aussi belle elle n'ait eu d'aventures.

—Elle est aussi sage qu'elle est belle, répondit ce que l'on questionnait.

—Comme le sont les femmes de théâtre, ajouta John.

—Autant que les plus pures entre celles du monde, répliqua William.

Il se fit un silence qui était une protestation muette un blâme de cette inconvenance.

—Notre voyageur va être grondé par sa mère, tout bas M. de Bocé à Minia. Oser défendre la veuve d'une actrice par une comparaison impertinente ! Soyez sûre qu'il veut déjà nous fausser compagnie.

A la fin du repas, Minia trouva la duchesse mécontente. Celle-ci regrettait que son fils ne se montrât à son avantage, elle accusait les voyages de trop empêcher les jeunes gens, ils rencontraient des sociétés qui les gâtaient. Mais celle qui parlait ainsi fut chargée d'entendre sa nièce défendre son cousin :

—Songez, chère tante, que le duc arrive d'un pays où l'on respecte l'art...

—Mais non pas les chanteuses, ma belle. Entendez-vous remercie de prendre le parti d'un étourdi. Il est déjà que vous êtes aussi bonne que belle. Traitez tout à fait en parent, mon enfant, je compte beaucoup sur votre charme pour dompter ce jeune sauvage.

Minia ne demandait pas mieux. Vivant sous le mépris, elle espérait que l'heure de l'affection finirait de sonner. Comment en eût-il été autrement ? La duchesse l'aidait, chaque jour elle vantait Minia, par les soins dont l'entourait cette aimable femme... D'un autre côté, elle affirmait à celle-ci que le duc gagnerait beaucoup à être plus connu d'elle.

En attendant, William conservait son air froid, excepté avec son vieil ami.

—Alors, lui disait M. de Bocé, un soir où ils étaient seuls à se promener sur la terrasse, vous nous revenez aussi fou que par le passé, et cela pour une femme qui court les grands chemins avec un plus heureux que vous sans doute.

—Pourquoi froisser mes sentiments par d'injures et fausses suppositions ? Je suis assez découragé par ce que vous n'augmentiez pas ma tristesse.

—Ainsi vous ne l'avez pas trouvée ?

—Non, malgré les recherches les plus minutieuses. Qu'est-elle devenue ? Nul n'a pu me le dire. Je ne sais seulement qu'elle a refusé des offres magnifiques pour chanter à Paris et à Londres. Puis elle a disparu au milieu des triomphes sans laisser de traces, comme si elle l'avait fait à Milan.

—Vous avez pu lui parler, j'imagine ?

—Non, elle n'a voulu recevoir personne et ne m'a montrée nulle part.

—Mais je serais entré par ruse ou par force, s'écria le comte intéressé malgré lui à cette énigme vivante. Enfin, de quel côté s'est elle dirigée et avec qui ? car elle n'était pas seule.

—Personne n'a pu répondre à mes questions. Elle a dû partir avec le vieux monsieur qui l'accompagnait au théâtre ; mais il était inconnu comme elle. Les uns disent qu'elle est Italienne, alors j'ai parcouru l'Italie, les autres prétendent qu'elle n'est plus en Europe, mais un heureux pressentiment me dit que je la retrouverai, qu'elle reparaitra. Tout est extraordinaire chez cette femme : non seulement elle échappe à tous les regards, rend inutiles toutes les investigations, mais on ne sait même pas pourquoi elle chante en public, puisqu'elle distribue ses appointements aux pauvres. Enfin, il y en a qui racontent qu'elle est la femme d'un grand seigneur mélomane qui la force à chanter, afin de goûter la volupté d'entendre cette voix divine bien accompagnée, mais il cache ensuite son trésor par jalousie.

—Tout cela est bien singulier.

—Sa distinction prouve qu'elle est bien née et non la femme ou la fille d'un vieux musicien, comme plusieurs l'assurent. Tout ce qui la concerne est mystérieux, même son nom, car celui d'*Ombra* n'est pas le véritable... Ah ! c'est vraiment à en perdre l'esprit.

—Et vous en êtes la preuve, répliqua le comte.

—Comment en serait-il autrement ? Il suffirait pour cela de son talent et de son incomparable beauté, elle a une grâce souveraine, une expression de candeur, de bonté et d'intelligence. Quand je viens à penser que peut-être je ne la reverrai plus je prends la vie en horreur.

—Allons donc ! s'écria M. de Bocé, comment pouvez-vous donner une telle importance au goût passager que vous avez pour cette femme ? Que cette fantaisie soit niguisée par la curiosité, je le comprends, mais un sentiment sérieux, c'est insensé. Quelle garantie avez-vous pour croire qu'elle en soit digne ?

—Eh bien ! je parie ma vie que l'on peut se fier à son regard loyal, à son sourire d'enfant. Je n'ai qu'un désir en ce monde, c'est de pouvoir lui exprimer mon amour, dit William avec une inquiétante gravité.

—Fasse Dieu, reprit le comte avec fermeté, que cela n'arrive jamais ! Cette passion pourrait vous mener loin, peut-être à une sottise qui vous perdrait et désespérerait votre mère. Je ne le crois pourtant pas, non, n'est-ce pas ? Je permets à la jeunesse de se jeter tête baissée dans de galantes aventures, pourvu qu'elles n'aient pas de dénouement sérieux, on peut y perdre quelques plumes et beaucoup d'illusions, mais il faut s'arrêter à temps. La duchesse n'a que vous en ce monde : en allant trop loin, vous la feriez mourir de chagrin. Pardonnez-moi si je fais des vœux ardents pour que la mystérieuse enchantresse disparaisse... comme son nom ? Si vous êtes sage, vous l'oublierez, au total ne lui ayant jamais parlé, vous pouvez vous dire que c'est vous qui lui avez prêté toutes les vertus. Eh bien ! maintenant prêtez-lui quelques péchés capitaux.

—Ce serait une indignité, murmura le duc ; j'aimerais mieux mourir que de la calomnier.

—Alors je me confie au temps et à l'absence, reprit le comte, car vous souffrez d'une maladie que d'autres beaux yeux peuvent guérir.

—Ce ne sont pas, en tout cas, ceux de nos pâles Anglaises, répliqua le jeune amoureux ; toutes les jeunes filles qui sont ici me semblent de véritables poupées.

—Cela est vrai pour quelques-unes, mais il y a des exceptions. Dorcas Lunley, par exemple, a beaucoup d'esprit, la jeune Mary est aimable et sérieuse ; lady Stève est très instruite et, de plus, très belle.

—Dorcas et Mary sont des enfants. Quant à lady Stève, elle doit être pleine de prétentions.

—C'est une vraie femme, une femme charmante, d'une intelligence remarquable. Vous l'avouerez quand vous la connaîtrez davantage, dès à présent, vous ne pouvez nier sa beauté.

—Je n'en suis pas frappé, répondit le duc, elle n'a rien de son pays, c'est tout à fait une Anglaise : ce type-là n'est pas le mien... Mais ma mère m'a déjà dit que vous étiez le plus fervent adorateur de cette jeune dame. Je ne vous causerai aucune jalousie, ajouta le jeune homme en souriant.

—Tant mieux ! s'écria M. de Bocé, je resterai son chevalier... mais, hélas ! peu dangereux... Je dis : hélas ! car lady Stève est la seule femme qui me fasse regretter de n'avoir plus trente ans. Votre chanteuse vous a pris par les oreilles, l'autre charme mon esprit et mes yeux ; je veux bien que l'on écoute un rossignol pendant quelques heures de la nuit, mais cela ne suffit pas pour rendre les journées agréables... la parole vaut mieux que le chant. Vous n'aimez pas la beauté de lady Stève, chacun son goût, moi je lui trouve de très beaux yeux, une bouche ravissante, des épaules à tenter un saint, voilà plus qu'il n'en faut pour faire oublier un oiseau de passage. Quand j'avais votre âge, j'ai jeté quelques louis par les fenêtres pour les filles de théâtre, mais pour une lady Stève, j'eusse donné ma vie.

L'enthousiasme du comte fit sourire celui qui l'écoutait ; il s'écria :

—Quel feu ! il ne ferait pas bon d'aller sur vos brisées ?

—Riez, riez, mais croyez que je n'oublie pas mon âge et que mon affection pour cette jeune femme tient plus de la paternité que de tout autre sentiment.

La cloche du dîner mit fin à cet entretien, qui n'avait satisfait aucun des deux amis.

En entrant au salon, ils trouvèrent tout le monde en gaïeté, même Minia, qui causait avec la duchesse, laquelle fit signe à son fils d'approcher.

—Je disais à ma nièce que je veux qu'elle vous appelle *mon cousin* et que vous l'appeliez *ma cousine* ; milady et milord sont trop cérémonieux entre parents.

—Je ne demande pas mieux, dit la jeune femme en souriant.

—Je serai trop heureux de vous imiter, milady.

—Vous débutez mal, mon cousin, mais l'habitude...

—Elle me sera très douce à prendre, croyez-le, répondit le duc avec une politesse aussi parfaite que son indifférence.

La jeune femme le comprit et soupira ; quand il lui offrit son bras pour la conduire à table, elle sentit encore à quel point, en ce moment, ils étaient étrangers l'un à l'autre. Minia aurait voulu se montrer gracieuse, mais elle ne trouvait rien à dire, les banalités du monde s'arrêtaient sur ses lèvres... Ah ! si elle avait pu chanter le bel air d'Isaura !

Pendant la soirée, elle resta silencieuse... Le duc s'ennuyait mortellement. Elle l'entendit, plus tard parler musique avec le maître de miss Lunley, qui avait du talent sur le violoncelle.

—Jouez-nous quelque chose, lui disait le jeune homme.

—Volontiers, milord, j'avais apporté un duo de l'o-

péra d'*Isaura*, avec accompagnement de piano ; mais pas une de ces dames ne pourrait le déchiffrer ; il est très difficile.

—Cela m'eût ravi, dit le duc.

Minia se leva et, s'approchant du maître :

—Voulez-vous que j'essaie ? dit-elle simplement en se dirigeant vers le piano.

—Que faites-vous donc, milady ? s'écria M. de Bocé en la voyant s'asseoir devant l'instrument ; de grâce, ne vous exposez pas à un échec. Mon cher William, lady Stève se moque de vous. Jamais depuis que j'ai l'honneur de la connaître, elle n'a posé les doigts sur les touches.

—Aussi je crains d'être un peu rouillée, répondit Minia.

—Songez, chère lady Stève, à ces dames qui déjà s'approprient à rire, insista le comte d'un air anxieux.

Mais à peine Minia eut-elle frappé les premiers accords que lord Whitefield comprit qu'elle pouvait avoir du talent. Le violoncelle commençait le chant, qui fut accompagné d'une façon remarquable, puis le piano le reprit à son tour avec une merveilleuse expression ; aux points d'orgue, Minia exécuta les mêmes traits que l'Ombra faisait avec sa voix et qui n'étaient pas écrits sur la partition... Le duo terminé, les applaudissements éclatèrent. William s'approcha vivement de lady Stève en lui disant :

—Quel jeu brillant et sûr !... quel style ! Vous avez donc entendu l'opéra d'*Isaura*, milady ? vous me rappelez jusqu'aux traits de la cantatrice célèbre qui a créé le rôle principal.

—Vous parlez de l'Ombra, n'est-ce pas, milord ? répondit Minia timidement.

M. de Bocé, en souriant, dit à Minia :

—Et vous, belle traîtresse, qui m'affirmiez que vous saviez à peine vos notes !... Vous jouez comme un ange, qu'est-ce que cela signifie ?

—Je savais que le piano vous ennuyait, mon cher comte.

—Vous allez me le faire adorer, répondit le galant Français, puis, se tournant vers William :

—Eh bien ! que dites-vous du talent de notre belle Italienne ?

Celui auquel on s'adressait n'entendait pas, son esprit était à Vienne. Il fut rappelé au présent par cette question de Minia :

—Mon cousin, que pensez-vous du dernier opéra de V*** ?

—Que c'est son meilleur ouvrage... Cela vient sans doute de la façon admirable dont il a été interprété. Il ne peut y avoir de mauvaise musique quand elle est chantée par l'Ombra. Vous m'avez tout à fait rappelé la largeur et le pathétique de son chant. La connaissez-vous ?

—Moi ! répondit-elle en rougissant, comment la connaîtrais-je ?

William crut que cet embarras était du dédain, une surprise indignée d'avoir pu penser que lady Stève connaît une femme de cette sorte.

—Pardon, dit-il, c'est une artiste hors ligne, et je croyais qu'en Italie l'aristocratie était moins sévère pour les grands talents, surtout quand la personnalité est honorable.

Minia voulut répondre, mais, de plus en plus troublée, elle balbutia quelques mots sur sa position qui ne lui permettait pas de recevoir...

Le duc, surpris et choqué de cet orgueil, reprit :

—Je comprends, milady ; une femme de votre rang fait à une cantatrice l'honneur de l'écouter, et c'est assez.

—Mais, en vérité, je n'ai point ces idées-là, s'écria Minia ; ne me parlez pas ainsi, milord.

—Eh bien ! parlons d'autre chose, dit le duc avec un sourire ironique. Ne trouvez-vous pas que miss Dorkey est admirablement mise et que sa toilette est du meilleur goût ?

Ces phrases, débitées comme une leçon par le jeune homme, furent suivies d'un court silence. William, levant les yeux, fut très surpris de voir des larmes couler sur les joues de l'Italienne. Honteux peut-être de ce qu'il venait de dire et ne pouvant s'expliquer l'émotion de lady Stève, il fut heureux que lady Lunley vint demander à Minia de vouloir bien aider Mary dans je ne sais quel jeu.

Le duc les regarda s'éloigner.

—Pourquoi a-t-elle pleuré ? Sa hautaine personne aura compris que je ne faisais pas grand cas de son goût. Pourtant, elle vient de jouer avec tant de talent. Bah ! on lui aura seriné cet air ; mais il est certain que jamais son cœur ne battra pour ce qui est beau, qu'elle ne versera jamais de ces pleurs d'admiration qu'on ne sent pas couler. Elle fait partie de ces milliers de femmes qui ne sont que de jolies images ; je n'ai senti vibrer chez elle que l'orgueil.

Ce commencement ne promettait rien de bon pour les relations futures entre les deux cousins. De son côté, Minia accusait William de s'être montré cruel, mais elle lui pardonna bientôt en pensant à ce qu'il lui avait dit de l'Ombra.

· VIII

Quoique passant ensemble une grande partie de leur temps, quelques jours s'écoulèrent avant que le duc trouvât le moindre plaisir à causer avec lady Stève. Cependant son air doux aimable, craintif fit que William prit peu à peu du goût à son entretien ; d'ailleurs des yeux de vingt-sept ans, tout charmés qu'ils soient par les tresses brunes, admirèrent parfois les boucles blondes, une peau transparente et de blanches épaules ; ceux du duc s'arrêtaient volontiers sur Minia, mais comme sur un beau tableau, la jeune femme gagnait du terrain et s'en rendait compte. William la suivait des yeux quand elle traversait les salons ; il remarquait l'élégance de sa taille, la noblesse de son maintien, la légèreté de sa démarche ; peut-être lui rappelait-elle vaguement une taille souple, grandie par le théâtre, et sans comparer le beau visage doré par le soleil avec la blancheur de celui qui lui souriait, il allait jusqu'à s'avouer que ces deux femmes si différentes pouvaient lutter de grâce, de distinction et de beauté ; mais l'une avait, pour remporter le prix, ce qui manquait à l'autre : le génie et la voix qui savent exprimer tout ce que Dieu a mis de nobles passions dans le cœur.

Se croyant seule un matin, Minia s'était assise devant le piano ; mais au lieu d'en jouer, elle appuya son front sur sa main et se mit à rêver. Malgré ses progrès dans l'affection de William, elle se sentait découragée en les comparant à l'admiration qu'elle lui inspirait lorsque dans la grande salle de la Scala, elle exprimait l'amour dans des chants qui ne s'adressaient qu'à lui et auxquels il répondait par ses regards passionnés comme s'ils avaient été seuls au monde. Qu'était devenue l'union de leurs âmes ? Elle releva la tête, tant ces pensées lui

étaient
quelqu
commu

Le c
fermé
sions c

air. A
la pian

près d'

—M
per sur
rendre

Pour
donné
espoir.

—C'
—Il
plaisir ;

C'éta
—C'
—Co

—Je
dit-il ; I
fondes c

Il par
ent dû t

La ce
prouva

donnait
plet qui

le duc P
sonder l

cantatrice
alta et s
génie m

—Vra
yrique,
affirmé c

—Je r
plus ?

—Elle
-elle dan

—J'ira
reprit le
eil talen

monde.
A ces i

—Eh l
emps d
iques, el

ce celui c
rise que
rop agit

ans répo
Elle se
u passé
ranche e
evrait-el
elle-mèr
re effacé
En se f
on âme t
vait fait
ait l'amo
ire oubl

étaient pénibles. Ses doigts firent d'abord résonner quelques notes, puis elle commença le bel air d'*Isaura* en communiquant aux touches la chaleur et la vie.

Le duc s'était glissé dans le salon, il écoutait les yeux fermés, comme pour ressaisir quelque chose des impressions de ces magnifiques soirées où l'Ombra chantait cet air. Au dernier accord, le bruit d'un soupir fit retourner la pianiste.

—C'est superbe, murmura le duc, qu'elle vit alors tout près d'elle.

—Mais il faudrait chanter, s'écria Minia, et non frapper sur cet instrument glacé; oui, il faut la voix pour rendre tant d'amour.

Pour que William entendit encore la sienne, elle eût donné sa vie. Mais un mot pouvait lui ravir tout espoir. Elle se calma et se remit à jouer.

—C'est à peu près cela, n'est-ce pas, milord ?

—Il y a longtemps que je n'avais éprouvé un pareil plaisir; vous avez un vrai talent, chère cousine.

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi.

—C'est absolument le style de l'Ombra, ajouta-t-il.

—Comme cette femme vous a frappé !

—Je plains ceux qui resteraient froids en l'entendant, dit-il; pour moi, je lui dois les plus vives et les plus profondes émotions de ma vie.

Il parlait de Minia, et pourtant ces éloges, dont elle eût dû être fière, lui causèrent une impression pénible.

La conversation se prolongeant sur la musique leur prouva la conformité de leurs goûts. Lady Stève s'abandonnait au plaisir de son entretien, de l'accord si complet qui les unissait, de l'attention charmée avec laquelle le duc l'écoutait; un mot de William lui donna l'idée de sonder le cœur de son interlocuteur, elle reparla de la cantatrice. Aussitôt les yeux du duc brillèrent; il s'exalta et s'écria qu'elle était la plus belle incarnation du génie musical.

—Vraiment, reprit Minia, votre enthousiasme devient critique, et je suis cruelle en vous apprenant qu'on m'a affirmé que la diva ne reparaitra plus sur la scène.

—Je ne veux pas le croire. Quoi! elle ne chantera plus ?

—Elle a renoncé au théâtre, mais peut-être chantera-t-elle dans les salons, dit lady Stève.

—J'irais jusqu'au bout de la terre pour l'entendre, reprit le duc avec feu. N'est-il pas défendu à un pareil talent de se cacher? Il se doit à l'admiration du monde.

A ces mots, Minia eut peine à ne pas s'écrier :

—Eh bien! l'Ombra, c'est moi! —Mais se souvenant à temps des paroles du comte, des préjugés aristocratiques, elle eut peur. . . Si elle était reconnue, le regard de celui qu'elle aimait exprimerait peut-être plus de surprise que de joie. . . Elle sut donc se taire; mais, trop agitée pour cacher son émotion, elle se leva sans répondre et se retira chez elle.

Elle se sentait emprisonnée dans son secret. L'ombre du passé s'étendrait-elle donc sur toute sa vie? Sa franchise et loyale nature serait-elle rivée au mensonge? Devrait-elle lutter sans cesse avec cette fausse image d'elle-même, cette image aimée qu'elle ne pourrait peut-être effacer du cœur de William ?

En se faisant ces questions, Minia sentait s'éveiller en son âme une étrange jalousie pour cette sœur brune qui avait fait couler les larmes de William et qui lui enlevait l'amour qu'elle était venue réclamer. Comment la faire oublier? —En l'aimant encore et toujours, se dit-

elle excitée par cette singulière dualité; je conquerrai une seconde fois celui qu'une illusion abuse. . . car j'aime, et l'amour appelle l'amour.

Au bout de quelques jours, l'espoir récompensait son courage; le duc devenait de plus en plus aimable pour elle. Enhardie par son attention, elle osa montrer son esprit, une raison supérieure due à son éducation presque virile, et le feu discret d'une âme généreuse, avec toute la grâce de la femme et tout l'enthousiasme de l'artiste. Lord Whitefield, pour être avec elle, ne fuyait plus les parties joyeuses; sans être galant, ni tendre, il était devenu affectueux. Il avouait à Minia que sa vivacité le reposait de l'air compassé des Anglaises.

—Je suis plus de votre pays que du mien, disait-il; j'aime le soleil, la poésie, j'adore la beauté où rayonne la pensée, voilà pourquoi j'admire les têtes expressives de vos tableaux religieux, vos belles saintes passionnées pour Dieu. . . Vous, ma cousine, vous devez ressembler à quelques-unes des madones que j'ai contemplées, car plus d'une fois je vous reconnaissais comme si je vous avais déjà vue.

Le comte était souvent en tiers dans leur conversation. Quand elle devenait trop sérieuse, il haussait les épaules en disant :

—De mon temps, la jeunesse était peut-être moins savante, mais certainement plus aimable: nous laissons la philosophie aux pédants, la politique aux ambitieux et l'histoire aux érudits; nous allions à la recherche d'une science plus difficile, celle de plaire. Au lieu de discuter sur l'âge des pyramides d'Égypte, le caractère des nations ou la nature des divers gouvernements, nous parlions d'elle et de nous, c'est-à-dire d'amour. . . Vous riez, mon grave ami, et cependant l'amour seul est sérieux, puisque de tous les biens de ce monde c'est celui qu'on regrette et qu'on pleure. Nous oublions la vie de César et de Pompée, mais nous connaissons les métamorphoses de Jupiter pour séduire ses belles maîtresses; je ne vois point encore qu'on ait remplacé tout cela par plus de bonne grâce ou d'esprit.

Les jeunes gens se mettaient à rire, ainsi que le comte; mais il eût préféré être importun et les gêner par sa présence. Désirant comme la duchesse un mariage entre le duc et lady Stève, il fut très satisfait en remarquant entre eux plus d'intimité. Il crut même voir que William avait moins de patience quand le galant vieillard accaparait la jeune femme; le duc l'en plaisanta un jour, où M. de Bocé reconnut, avec joie, un peu d'aigreur qui pouvait ressembler à de la jalousie.

—Mon cher, lui-dit-il, je vous ai prévenu que la charmante Italienne me fait regretter mes vingt-cinq ans, mes moustaches blondes et ma taille fine. . . mais si j'ai perdu tous mes avantages, si je ne suis plus compromettant, je puis, sans danger, lui parler de sa beauté.

—Vous la trouvez donc vraiment très belle ?

Au même instant, les deux interlocuteurs virent apparaître celle dont ils parlaient; arrêtée en haut du balcon, vêtue d'une robe de cachemire blanc qui dessinait sa taille élancée, ses cheveux blonds couronnés de camélias et de violettes, et dans tout l'éclat de la jeunesse, M. de Bocé dit à voix basse à son compagnon :

—Regardez-la, et si vous ne la trouvez pas la plus belle entre toutes, c'est que vos yeux de jeune homme ne valent pas les miens.

Le duc regardait aussi; mais ce qui le frappa, ce furent les fleurs qui ornaient la tête de lady Stève; elles réveillèrent tout à coup le souvenir de la brune fille de

Vienne ; c'était chez toutes deux la même démarche, le même port de tête qui leur donnaient tant de noblesse.

—Elles sont les filles du même ciel, pensa-t-il, mais il a complété son œuvre pour la première en lui donnant la voix.

Pourtant ses yeux restaient attachés sur cette apparition charmante ; par quelle magie avait-elle fait surgir l'image de l'Ombra ? Sa pensée ainsi ramenée vers la cantatrice, il se demanda pourquoi, lorsqu'il la vantait devant Minia, celle-ci montrait un embarras inexplicable. Il l'avait d'abord attribué à l'orgueil, mais il savait maintenant que telle n'était pas la cause de sa répugnance pour ce sujet fréquent de leurs entretiens. En y réfléchissant de nouveau, il se rappela les craintes de la duchesse à l'endroit d'un amour qui l'inquiétait, elle avait sans doute prié sa nièce de ne pas encourager une passion si mal placée. Plus d'une fois le duc avait soupçonné lady Stève d'être mieux renseignée sur l'Ombra qu'elle ne l'avouait ; pour la rassurer, il trouva habile de feindre l'indifférence pour l'Ombra. Il s'agit donc l'occasion de jouer son nouveau rôle : il offrit le bras à sa jeune parente et l'entraîna sur un banc, au bout de la terrasse qui dominait le parc, où l'on entendait des voix joyeuses. Après lui avoir fait admirer les allées, foulées en ce moment par les hôtes de lady Lunley, il l'entretint du beau temps, de choses banales, puis de musique et de l'opéra d'*Isaura* ; à ces derniers mots, sa compagne devint plus circonspecte dans ses réponses. Continuant sans avoir l'air de s'apercevoir des hésitations de son interlocutrice, le duc en vint à parler de l'Ombra assez légèrement pour qu'il vit dans les yeux de Minia une certaine surprise.

—Elle est sans doute la fille d'un comédien ou d'un chef d'orchestre, peut-être d'une bohémienne, ajouta-t-il en riant ; destinée toute jeune à la scène, elle aura vécu dans le monde des doubles croches et des oripeaux ; cela explique son grand talent et son aplomb sur les planches.

Minia rougit, et le duc poursuivit.

—Quelle belle méthode ! quel grand style ! Savez-vous quel a été son maître, chère cousine ?

Celle-ci gardant le silence, le duc se mit à rire en disant :

—Je suis sûr qu'il vous est défendu de m'encourager à parler de cette chanteuse. Ma mère ne craint-elle pas que je n'aie pour cette merveilleuse sirène une passion ?... Voilà la cause de votre mutisme, n'est-ce pas ? Elle se trompe. L'Ombra éveille simplement ma curiosité... L'admiration qu'elle m'inspire s'adresse à l'artiste et non à la femme. Vous pouvez donc me parler franchement.

La note du nouvel air chanté par le duc était peut-être un peu forcée, mais elle était lancée avec la désinvolture du grand seigneur ; puis on se défie peu de celui qu'on aime. Pourtant elle s'étonna de ce changement ; mais si sa première crainte était détruite, il lui en restait une autre qu'elle voulait éclaircir.

—Dites-moi d'abord, milord, votre opinion sur les femmes qui paraissent sur le théâtre.

Cette demande confirma William dans l'idée que Minia avait obéi aux recommandations de la duchesse.

—Ce que je pense de ces femmes ? Mais ce que tout le monde en pense. On applaudit leur talent, on les admire tant qu'elles sont jeunes et belles... Elles sont des reines jusqu'à ce qu'une maladie ou le temps les découronne et qu'une autre les fasse oublier. Pour moi,

j'ai toujours eu un sentiment de compassion pour ces pauvres créatures qui se donnent en pâture au public : leur excuse est dans leur position sociale : ce sont en général des filles du peuple qui, plus soucieuses de leur fortune que de leur réputation, affrontent pour les applaudissements et les appointements les dédains des autres femmes et l'insolente admiration des hommes.

—Vous êtes bien sévère, milord, s'écria Minia indignée et très pâle : chez vous le grand seigneur chasse bien vite le dilettante. Permettez-moi de vous dire que personne n'a jamais mal parlé de l'Ombra, dont je vous ai vu enthousiaste. N'y a-t-il pas d'autres motifs que l'argent et l'audace pour amener une jeune fille à chanter en public ? Savez-vous si elle ne peut pas y être entraînée par l'amour de l'art et par la charité ? En tout cas, ce n'est pas à vous, lord Whitefield, à la juger ainsi.

—Vous êtes un noble cœur, lady Stève, dit William en lui saisissant la main.

Le visage de la jeune femme s'était coloré par le feu de la colère et ses yeux, brillants d'indignation, regardaient fièrement son interlocuteur ; pour la première fois, il la trouva d'une beauté souveraine :

—Oui, vous êtes un noble cœur, poursuivit-il, vous dites vrai, et l'Ombra est digne d'avoir un défenseur tel que vous.

Tandis qu'il parlait, il serrait tendrement la petite main qu'il tenait dans les siennes et Minia retrouvait les regards du spectateur de Milan. Mais en ce moment étaient-ils pour lady Stève ou pour l'Ombra ? Elle voulut le savoir... De la réponse du duc allait peut-être dépendre le sort de leur vie à tous les deux. Le ton dédaigneux et léger dont il venait de parler des artistes l'avait trop émue pour qu'elle se résignât à rester dans le doute. Elle reprit donc courageusement :

—Mon cousin, soyez sincère. Vous, mélomane passionné, libre, riche, amoureux de l'Ombra, lui offririez-vous résolument la main du duc de Whitefield ?

Cette question, faite brusquement d'une voix un peu tremblante, rappela William à la prudence. Pourquoi lady Stève avait-elle ce regard fixe et anxieux en attendant sa réponse ? Elle craignait d'avoir trahi la duchesse. Cette idée fit donc que le duc répondit :

—Comme vous y aller, chère cousine ! épouser, c'est chose grave et le cœur se donne plus facilement que la main. Applaudir, admirer, c'est fort bien ; mais se lier à une beauté qui a chanté avec des ténors de rencontre, ceci est une autre affaire, et je vous demande de remettre le jugement à huitaine.

A mesure qu'il parlait, la pâleur de Minia augmentait ; elle devint si visible que lord Whitefield s'en aperçut et s'arrêta :

—Qu'avez-vous ?

—Une douleur subite, balbutia la pauvre enfant, un peu de repos me remettra.

Et, se levant, elle fit un signe d'adieu à celui qui venait de la blesser si cruellement. Une fois seule, les paroles qu'il avait prononcées l'accablèrent.

“L'épouser ! y pensez-vous !” A ces mots qu'elle répétait, un froid mortel arrêta les battements de son cœur car c'était à elle qu'ils s'appliquaient... Pourtant elle avait offert son nom à celle qu'il venait de flétrir de son dédain... Oui, c'était à la chanteuse qu'il avait écrit c'était le souvenir de la chanteuse qui avait tout à l'heure rendu peut-être ses yeux si tendres et sa voix si émue. Minia sentait qu'ils ne s'adressaient pas à lady Stève... Faudrait-il donc, pour triompher d'elle-même, faire l'ave

une faute dont elle n'avait pas eu conscience et qui ne lui serait point pardonnée ?...

—Mais si l'Ombra était sacrifiée... si son image s'effaçait, grâce à ma présence ! Non. Je sens que ce n'est pas moi qu'il aime ; je ne trouve pas ici celui qui m'écoutait au bas... Quelle torture que cette jalousie insensée de soi-même !... Mais si ma souffrance est au-dessus de mes forces, je m'en délivrerai, et, fussent les couronnes de l'Ombra déshonorer le front de lady Stève, je chanterai !

Les larmes soulagèrent cette âme troublée ; toute résolution apporte le calme et vaut mieux que l'incertitude. C'était quelque chose que tenir en main l'arme qui pouvait trancher la question quoique cette arme eût deux tranchants ; elle pouvait tuer le souvenir de l'Ombra, mais en même temps l'honneur de lady Stève. Eh bien, au moment venu, Minia ferait son choix.

En descendant quelques heures après, elle trouva le comte qui l'attendait au bas de l'escalier.

—Vous m'avez beaucoup inquiété, lui dit-il. L'air du comte est un bon médecin ; si vous voulez prendre mon avis, nous ferons une longue promenade pour redonner de belles couleurs à vos joues.

Comme ils sortaient, on les appela ; il s'agissait d'aller jusqu'à la forêt ; chacun avait déjà pris son chapeau. M. de Bocé ne réclama pas son privilège en voyant William cavalier de sa cousine, et l'on se mit gaiement en route.

Le temps était splendide, le ciel bleu et sans nuages, la campagne en fête, grâce au soleil qui jouait sur la poussière en passant à travers les branches ; ses rayons allongeaient comme des rubans d'or sous les pas des promeneurs. Le silence n'était troublé que par des voix sèches et rieuses.

Après les pénibles émotions que Minia venait d'éprouver, elle respirait avec délices l'air vivifiant ; les grands arbres immobiles lui communiquaient quelque chose de leur tranquillité. Au bout d'une longue avenue brillait la lumière, et cette clarté lointaine lui sembla comme une promesse d'un bonheur à venir : peu à peu une mystérieuse douceur se glissa dans son âme ; ses craintes, ses inquiétudes, ses agitations se dissipèrent au point qu'elle se demanda comment elle avait tant souffert, puisqu'elle appuyait sur le bras de William, qu'ils étaient jeunes et libres tous les deux et qu'elle était aimée. N'était-elle pas à la fois l'amour dans le passé, l'amour dans le présent ? Elle marchait sans parler, écoutant son cœur. Son compagnon était silencieux comme elle. C'était une de ces heures bénies où le bonheur étend ses ailes et plane sur les jeunes fronts.

La troupe joyeuse s'arrêta dans une clairière : des sièges de mousse permirent de s'asseoir commodément ; chacun prit place à sa fantaisie : le comte auprès de lady Stève, qui s'étonna en voyant le duc la quitter et s'appuyer contre un arbre, loin d'elle, s'isolant de la société bruyante. L'œil perdu dans l'espace, il semblait étranger à ce qui l'entourait.

—A qui pense-t-il ? se demanda Minia, rendue nerveuse par les heures pénibles qu'elle avait passées le matin.

Sa disposition d'esprit changea tout à coup. Elle s'irrita à la pensée que William l'oubliait et chercha le moyen de le faire sortir de sa rêverie. Elle parla haut, afin que le son de sa voix le réveillât. Voyant que le duc ne l'écoutait pas, elle dit à M. de Bocé, toujours sur son ton élevé :

—Mon cher comte, regardez en face de vous ces lon-

gues branches tombant jusque sur le sol, ce rayon oblique du soleil éclairant la sombre verdure, on dirait le décor du second acte d'*Isaura*.

A ces derniers mots, le duc tourna vivement les yeux du côté indiqué. Cela acheva d'exaspérer la jeune femme, elle se leva, et s'étant fait une couronne de feuillage, se drapant dans son châle, elle marcha comme si elle entraînait en scène, et, prise de vertige elle allait chanter, mais, effrayée de son imprudence, elle s'arrêta et se contenta de dire les paroles du récitatif du bel air d'*Isaura* : puis arrachant sa guirlande, elle revint s'asseoir parmi ses compagnons, qui applaudirent bruyamment. Elle regardait William : il était très pâle et demeurait immobile les yeux fixés sur elle.

—Me reconnaîtrait-il ? se demanda l'imprudente... ou ai-je seulement réveillé un souvenir ?

Quand on parla de retourner au château, le duc s'approcha vivement de Minia, dont il posa le bras sur le sien ; puis il marcha lentement, gardant le silence. Après quelques instants, il dit tout à coup :

—Milady, vous avez donc suivi les représentations d'*Isaura* ? On ne pourrait s'expliquer autrement votre étonnante imitation de l'Ombra. Vous venez de me la rappeler absolument. Ce feuillage froissé semblait une brune chevelure et donnait à vos yeux le bleu clair qui rendait les siens si expressifs ; vous aviez le même maintien, la même taille, et si vous aviez chanté, c'était elle ! On dirait deux sœurs en beauté, deux souveraines, deux artistes merveilleuses.

—Mais, il me manque une double séduction : son talent et sa voix qui vous ont charmé...

—Vous qui l'avez entendue, cousine, dites-moi si l'on peut l'oublier. Ne vous enlève-t-elle pas jusqu'au ciel.

—Comment se fait-il alors qu'avec l'admiration qu'elle vous inspire, vous ayez, ce matin, montré tant de dédain pour les artistes ? répondit Minia.

—Parce que leur état est dangereux et qu'il faut être enfant du ciel pour y conserver sa pureté. Vous m'avez dit qu'elle était la vertu même. Faut-il l'avouer ? le mystère qui l'enveloppe excite au plus haut point, ma curiosité... Craint-elle l'injustice, car l'Ombra serait pure comme la Vierge Marie que lady Fowley, la vénérable lady Langton et toutes leurs amies ne s'en voileraient pas moins de leur éventail si on leur présentait la cantatrice, nul ne serait de force à vaincre le préjugé chez ces vieilles et honnêtes grandes dames et chez tout ce qu'on appelle les gens raisonnables. De grâce, dites-moi tout ce que vous avez appris sur elle ; si je savais tout sur l'Ombra, j'en serais bien moins occupé.

—Eh bien ! oui, je suis tentée de dire tout ce que je sais sur elle, répondit Mina après avoir réfléchi un instant.

Si la jeune femme avait regardé son compagnon, elle eût deviné l'intérêt passionné qu'il attachait à ses paroles,

—Vous serez étonné en apprenant que son maître de musique a été le mien.

—Non, j'en étais sûr, répondit William, et quel est-il ?

—Il est mort.

—Vous a-t-il dit le véritable nom de son élève ?

—Non, il avait juré de le taire.

—Le taire ? pourquoi ?

—Il laissait penser que l'Ombra appartenait à une bonne famille, que, devenue orpheline, son tuteur, un grand musicien, l'avait, pour ainsi dire, forcée à débiter ; mais qu'elle ne remonterait plus sur le théâtre.

—Par quelle raison ?

—Par amour, dit-on.

—Par amour ? répéta le duc en tressaillant.

—Oui, pour un fiancé et non pour un amant. Elevée au couvent, je ne sais où, ignorante des préjugés du monde, quand elle les a connus elle a fait le sacrifice de ses triomphes à celui qu'elle aime.

—Êtes-vous sûre de ces détails ?

—Je les tiens de son maître, qui était son ami.

—Pourquoi avez-vous attendu jusqu'ici pour me raconter cette romanesque histoire ? ajouta William avec une certaine défiance.

—Comme le sujet était délicat par l'intérêt qu'il vous inspirait, je trouvais inutile de vous apprendre que l'Ombra avait donné son cœur.

Les deux jeunes gens marchèrent en gardant le silence ; le duc le rompit.

—Alors, il est certain qu'elle aime et qu'elle est fiancée ?

Minia fit un signe d'affirmation.

—Je vous remercie, chère lady Stève ; vous avez deviné et vous avez craint de m'affliger. Je suis très touché de votre bonté, sincèrement touché, répéta-t-il le visage altéré.

Il reprit, ayant besoin de s'épancher, tant ce qu'il venait d'apprendre oppressait son cœur :

—Je l'avoue, elle s'était emparée de mon imagination. Son talent a une telle magie ! Je me la figurais toute dévouée à l'art, sa prêtresse inspirée... C'est commettre un crime, quand on a la mission de répandre le beau, que de se cacher et de se taire ;... tôt ou tard, elle se repentira d'avoir manqué à sa destinée.

—Pourtant que sont les triomphes auprès du bonheur d'un amour partagé ?

—Quel homme vaut un pareil sacrifice ? reprit le duc. Ces favorites du ciel devraient être comme les vestales chargées d'entretenir le feu sacré. Il y a assez d'autres femmes qui ne sont bonnes qu'à se marier et avoir des enfants.

William soupira comme s'il étouffait, et Minia dit du fond de son âme :

—Puisse ce soupir emporter avec lui le souvenir de l'Ombra !

En arrivant au château, le jeune homme arrêta sa compagne pour lui dire :

—Vous venez de me rendre un véritable service, ma cousine ; j'étais vraiment fou, et je vais recouvrer la raison, ajouta-t-il en lui baisant la main.

Lady Stève rentra triomphante. Enfin son ombre était disparue ! La réalité avait chassé l'illusion.

IX

Le temps consacré à Villiers-Castle était écoulé. La duchesse partit pour Stèveville avec son fils, sa nièce et son vieil ami. Le voyage fut charmant ; les deux dames occupaient le fond de la calèche, le comte était sur le devant, et William, pour les laisser plus à l'aise, était monté auprès du cocher. Il se détournait avec empressement pour répondre à sa mère, et ses yeux tombaient alors sur sa cousine, dont le charmant visage animé par le plaisir rougissait légèrement.

—Je voudrais ne jamais arriver ! s'écria Minia.

—Vous oubliez que je suis ravie de vous emmener à Stèveville, dit la duchesse ; pourvu que vous vous y plaisiez ! Faites provision de gaieté, vous allez voir un

vieux castel, gris d'aspect, avec de hautes tours, de longues fenêtres à l'air si renfrogné qu'on dirait qu'elles détectent le soleil et veulent l'empêcher de passer.

—La duchesse en parle ainsi par coquetterie, répliqua M. de Bocé. Avec votre goût éclairé, chère lady Stève, vous serez frappée de son style sévère, de son air de grandeur, de la magnificence de ses appartements, et vous serez charmée du pays qui l'entoure.

—Dire trop de bien des gens et des choses, c'est le nuire, reprit la vieille dame. Vous préparez ainsi un enchantement.

Et le duc, s'adressant à Minia :

—Ne croyez pas ce que dit le comte ; Stèveville va tellement contraster avec le palais d'Alpino que je redoute que sa sombre apparence ne vous attriste ; le plaisir que nous fait votre présence l'embellira.

Il faisait nuit quand la voiture entra dans une vallée, éclairée par des torches. Le comte fit descendre la vieille amie, et William offrit le bras à Minia. Quand eurent monté le perron et furent dans l'antichambre à haute voûte entourée de bancs de chêne sculptés, la duchesse embrassa sa jeune parente en lui souhaitant bienvenue, puis la conduisit elle-même dans son appartement, où l'attendait Mariette.

Un feu clair, des bougies allumées dans de magnifiques candélabres, répandaient la lumière et la gaieté.

—Ah ! que je suis heureuses ! s'écria Minia.

—Mariette, dit-elle à sa nourrice occupée à préparer la toilette de sa jeune maîtresse, te rappelles-tu tes tresses noires et mon teint bistré ? Me préfères-tu blonde et blanche ?

Et se mettant à rire, elle s'écria :

—L'Ombra est morte, vive lady Stève !

La joie débordait de son cœur ; la chambre silencieuse de Stèveville lui semblait en cette instant plus pleine, plus éclairée que la salle aux mille lumières où le public enivré l'acclamait. Le silencieux spectateur aux yeux éloquents, elle allait le voir, elle aurait demain son premier regard. Ils allaient vivre ensemble.

—Que je suis heureuse ! répéta-t-elle.

—Est-ce que vous trouvez Stèveville beau, ma chère ? lui demanda Mariette ; moi je le trouve si triste !

—Triste, nourrice ! cela prouve que l'on voit bien mieux avec le cœur qu'avec les yeux !

Sa toilette faite, elle visita son appartement ; il se composait de sa chambre à coucher tendue de gobelins et présentant des sujets mythologiques, d'une bibliothèque bien garnie, d'un salon ou dans les quatre panneaux étaient brodées sur satin les armes des Stève ; enfin d'un petit boudoir ou oratoire placé dans une des tours avec fenêtres en ogive.

La duchesse vint elle-même chercher lady Stève, toutes les deux se rendirent à la salle à manger. Le comte et le duc s'y trouvaient déjà. La table, chargée de cristaux, de corbeilles de fleurs et d'argenterie, était entourée de nombreux serviteurs.

Après le souper, la duchesse et sa nièce passèrent dans un joli petit salon où bientôt ces messieurs vinrent se rejoindre. Malgré la fatigue du voyage, la soirée prolongea, tant ils jouissaient du charme de l'intimité après les plaisirs bruyants de Villiers-Castle. Qu'elle fut douce pour l'orpheline, cette soirée où seule, entre deux amis, elle se sentait accueillie comme si elle avait été l'enfant de la maison !

Le lendemain, Minia s'éveilla le soleil dans le ciel. Elle courut à la fenêtre regarder au dehors ; l'horizon

de
teu
pra
lain
fru
noï
ne
les
vèr
car
sou
Cet
sier
mis
C
em
ridc
bois
mas
On
gue
bleu
L
jard
ture
tres
M
ils
pag
au
qu'il
jouis
jusq
hum
calm
vant
ces
bra
avec
son
"
magi
l'esti
rait
Ce
qu'el
n'ava
retou
l'écot
de l'
avoir
d'un
foula
qu'il
fois
bient
Stève
Ap
invité
et sa
neurs
aux c
aimai
gnait
saient
parlai
et son

de verdure aux nuances variées, les bois de sapins aux teintes sombres, les grands chênes jaunis épars dans les prairies, tout cela ne ressemblait en rien au pays napoléonien, avec son ciel bleu foncé, ses orangers chargés de fruits et les vignes grimpanes, pas plus que les promeneurs aux bordures de buis, qui entouraient le château ne rappelaient la terre fleurie d'Alpino. Mais, malgré les nuages gris qui couraient dans le ciel, et l'aspect sévère de la campagne, les yeux de Minia furent charmés, car dans les brumes de l'air flottaient des rêves d'or, et sous les grands arbres silencieux l'espérance chantait. Cette demeure du bien-aimé peut-être serait aussi la sienne; en attendant ses pieds foulaient la terre promise, et la rivale qu'elle s'était créée n'existait plus.

On déjeuna gaiement : lord Whitefield et M. de Bocé emmenèrent Minia visiter le château avec ses longs corridors, ses nombreux escaliers, ses grands salons aux boiseries finement fouillées, aux lourds rideaux de damas, aux meubles sculptés, aux sièges couverts en soie. On finit par la galerie où le comte s'assit épuisé de fatigue, tandis que les deux jeunes gens regardaient les tableaux.

Les jours suivants furent employés à parcourir les jardins, le parc, les environs du château, tantôt en voiture, avec la duchesse, tantôt à pied, avec ses deux autres compagnons, tantôt à cheval avec le duc.

Minia éprouva un vif plaisir de ce tête-à-tête : quand ils parcouraient ensemble les bois silencieux, ou la campagne déserte, elle pouvait se figurer qu'ils étaient seuls au monde, que le passé n'existait plus. Alors même qu'ils ne parlaient que de généralités, la jeune femme jouissait de la présence aimée, d'une voix qui pénétrait jusqu'au fond de son cœur. Mais peu à peu, tant l'âme humaine est insatiable, les premiers élans de sa joie se calmèrent; le charme de ces promenades se dissipa devant l'indifférence de son compagnon. Minia comparait ces regards, simplement aimables, avec ceux que l'Ombra connaissait si bien : cette figure maintenant placide avec celle que l'émotion couvrait de larmes. Et laissant son cheval la conduire sans être dirigé :

— Ah ! si j'osais chanter ! pensait-elle, quel changement magique ! Pourquoi me taire, puisque ni mon rang, ni l'estime du monde ne valent pour lui la voix qu'il admirait ?

Pendant lady Stève était injuste : il était évident qu'elle plaisait de plus en plus au duc de Whitefield. Il n'avait plus cet air d'ennui qui ne le quittait pas à son retour d'Italie ; il restait les heures près de sa cousine à l'écouter jouer des airs qu'il préférait, il parlait même de l'Ombra avec froideur, au point que Minia, après avoir été jalouse d'un souvenir, était presque mécontente d'un si prompt oubli ; il lui semblait alors que William foulaient aux pieds les bouquets qu'il lui avait offerts : qu'il déchirait la lettre d'amour qu'elle avait lue tant de fois ; mais ces impressions déraisonnables s'effaçaient bientôt, car si le duc oubliait l'Ombra, c'était pour lady Stève.

Après de nombreuses visites dans les environs, les invités de la duchesse arrivèrent à Stèveville. Le duc et sa cousine aidèrent la vieille dame à en faire les honneurs. La beauté de Minia, son humeur facile ajoutèrent aux charmes de cette hospitalité princière. M. de Bocé aimait de plus en plus Minia. Aussi lady Stève témoignait-elle au comte une préférence marquée : ils causaient ensemble, toujours avec le même plaisir ; le comte parlait de William avec sincérité, faisant en conscience et son éloge et sa critique.

— Le sauvage s'est apprivoisé, disait-il ; je crois qu'il ne songe plus à voyager. J'ai même dans l'idée qu'une blonde fée a chassé l'image d'une brune magicienne, et que le piano est plus agréable que la voix.

— Ah ! quelle différence ! répondit Minia ; quel bonheur de pouvoir chanter !

La pauvre enfant soupira. Avait-elle encore du talent ?

A ce moment, elle vit lady Beaufort se diriger vers le piano, et le duc s'approcher d'elle.

— Cousine, vous voyez ce qui nous menace, dit-il en désignant deux jeunes filles s'appêtant à chanter ; vous et le comte êtes cachés sous le rideau. Chassés par les romances, gagnons tous les trois la terrasse.

La prière fut écoutée : la nuit était superbe ; la pleine lune éclairait la campagne d'une vive lumière, un léger brouillard s'élevait des prairies, on eût dit des voiles de dentelle blanche agitées par la brise ; tandis que les arbres tranquilles répandaient autour d'eux une ombre épaisse et ressemblaient à des géants endormis dans le profond silence de la nuit. La clarté incertaine et capricieuse changeait la forme des objets et trompait l'œil sur les distances. Dans cette grande paix du soir, un état particulier de repos et d'oubli envahit les sens et la volonté, on respire comme dans un rêve ; on se sent dégagé des liens et des mensonges du monde, le cœur dirait alors ses secrets sans amener la rougeur sur le front. Minia, assise auprès de William, s'abandonnait à un bien-être délicieux qu'elle n'analysait point. William l'eût entourée de ses bras, qu'avec confiance elle eût appuyé sa tête sur le sein du jeune homme et lui eût avoué son amour, aussi innocemment que les fleurs répandent leur parfum dans les airs. Tout entière au bonheur d'être là, avec lui, sous l'œil de Dieu, rien n'existait de ce qui n'était pas elle et lui... La voix du duc la fit tressaillir, il prononçait des paroles de tendresse... mais ce n'était pas pour elle. C'étaient les vers de la romance d'*Isaura*.

— Etoiles, il vient vers moi ; regardez ses pas rapides. Et toi, Diane, qui as aimé, protège l'amant que j'adore."

— Qui est-ce qui a fait cela ? demanda M. de Bocé ; ces vers sont harmonieux.

Le duc répondit : Ils l'étaient, chantés par l'Ombra. Comme elle était belle et touchante ! Je la vois encore, levant ses beaux bras, la voix et les yeux tendres et suppliants ! l'ont eût tout donné pour être celui qu'elle aimait !

— Voilà ce qui s'appelle de l'enthousiasme, reprit M. de Bocé ; dans le moment je l'admets ; mais après coup, il me semble exagéré. Le théâtre a bien du prestige et embellit furieusement... Cette belle cantatrice, si elle était là, perdrait beaucoup de sa magie ; mais elle n'y resterait pas, l'air du soir est l'ennemi des gosiers... et c'est grâce à leur gosier que ces femmes ont du succès et des amants.

— L'Ombra non, pas l'Ombra, s'écria Minia ; elle n'a pas d'amant.

— Tant pis pour elle ! répliqua le comte, personne ne lui en saura gré.

— Mais elle est riche, reprit lady Stève et bien née.

— Alors c'est une folle, répliqua le vieux sceptique, une véritable folle. Riche et bien née et monter sur les planches ! c'est plus que de la folie, c'est de l'impudence, affronter les regards des libertins, l'admiration impertinente de la foule, les déclarations d'un ténor et des autres, apprendre à tous comment elle pleure, comment elle aime sous le prétexte de l'amour de l'art ! Si ce que

vous dites est vrai, chère lady, votre protégée est bonne à enfermer à Bedlam.

A cet arrêt, dit d'un ton dédaigneux, la rougeur monta au front de Minia, indignée, elle reprit vivement :

— Vous parlez comme un Français blasé et non comme nous autres Italiens : le talent et le génie sont pour nous une noblesse qui vaut celle de nos écussons. . . . Chez vous on regarde la femme, au lieu d'admirer l'artiste chez nous l'admiration impose le respect : aussi une jeune fille n'est pas perdue pour s'être fait entendre sur le théâtre, elle est reçue par nos plus grandes dames. Eh bien ! moi, ayant les idées de mon pays, j'exécuse l'Ombra, je m'explique le bonheur qu'elle doit éprouver à faire comprendre avec sa voix une œuvre immortelle, à faire partager de beaux sentiments, ne fût-ce qu'à un seul perdu dans la salle attentive : à jeter son âme au dehors par des accents qui laissent un long souvenir.

Cette sortie surprit le comte. Lady Stève venait de donner un brevet de vertu à la chanteuse ; aussi répliqua-t-il en haussant les épaules :

— Allons ! nous irons chercher des vestales sur les théâtres. . . Vous êtes une enfant, chère lady Stève.

— Vous êtes, madame, une véritable artiste et un cœur généreux et brave, dit William en lui baisant la main.

Ce baiser déplut à Minia : il s'adressait au champion de l'Ombra, dont le masque menteur se plaçait encore entre elle et William. Minia se leva et rentra triste dans le salon.

Le lendemain, en entrant dans la bibliothèque, elle y trouva le duc entouré de journaux et si occupé à les lire et à les feuilleter qu'il fut longtemps avant de la voir.

— Que cherchez-vous avec tant d'attention ? demanda-t-elle ; de grandes nouvelles politiques ?

— Non, rien d'important, répondit-il d'un air rêveur.

Se penchant sur la feuille que tenait le lecteur, elle tressaillit, c'était la chronique du théâtre. on y annonçait en grosses lettres la reprise de l'opéra d'*Isaura*.

— Qui est-ce qui chante le rôle d'*Isaura* ? reprit Minia.

— C'est ce que je voulais savoir.

— Est-ce que vous regrettez de ne pas entendre ce chef-d'œuvre, mon cousin ?

— Non, en vérité. . . Ah ! si l'Ombra chantait !

— Elle ne chantera plus, dit lady Stève d'un ton sec ; d'ailleurs vous ne pourriez quitter vos hôtes. . .

— Vous m'avez déjà appris que l'Ombra s'était retirée du théâtre : mais on a pu vous tromper et, je l'espère, je ne veux pas penser que je ne l'entendrai plus. . . Vous devez me comprendre, vous, milady, qui l'autre soir l'avez si bien défendue. vous avez été vraiment éloquente.

Ainsi de cette soirée où Minia avait éprouvé de si douces sensations, voilà tout ce qu'il se rappelait. Quelle fatigue que cette bataille contre une ennemie insaisissable ! Mais plus son courage se lassait, plus la pauvre femme redoutait les suites d'un aveu qui pouvait la perdre ; car le duc lui dirait :

— Pourquoi ce long mensonge ?

Et le mensonge est si lâche qu'il l'abaîsserait à tout jamais.

La journée se passa tristement ; il fallait pourtant égayer les hôtes nombreux rassemblés à Stèveville. Lady Stève accueillit dont tous les projets, même celui de jouer la comédie, mis en avant par plusieurs personnes. On s'occupa aussitôt du choix de la pièce, après avoir parcouru une dizaine de volumes. M. de Bocé fut nommé

directeur. Dès le lendemain, on fit monter le théâtre dans la grande galerie : quelques jours après les décors arrivaient et les répétitions commencèrent. On se querrela poliment, les vanités étant en jeu. Il fallut l'adresse du comte pour mener les choses à bonne fin, il savait envelopper ses conseils de flatteries, rassurer les timides, régler les volontés et caresser les prétentions.

Les invitations lancées, les rôles appris, les toilettes faites, le soir de la représentation, une file de voitures remplit la cour, la vaste galerie se trouva pleine.

Le duc de Whitefield ne s'était mêlé de rien. Par crainte de son esprit moqueur, on l'avait exclu des répétitions. Après qu'il eut aidé la duchesse à recevoir les invités, il se plaça le dernier et tout au fond de la salle, très défiant du talent des acteurs improvisés.

Les trois coups frappés, la toile se leva. Miss Mac Olday entra en scène la première : elle représentait une soubrette gaie et bavarde, elle était un peu gauche, mais si jolie que le public applaudit ses yeux charmants et ses lèvres roses. Le jeune premier s'embarassa dans un guéridon qu'il faillit renverser, mais il était lesté, bien tourné, savait parfaitement son rôle, et d'ailleurs, les marquis de Lincoln ne sont pas forcés d'être de bons comédiens ; on applaudit encore. . . Mais qui donc entre en scène avec cette grâce suprême, parle avec mesure, prononce si bien qu'on ne perd pas une syllabe, avec un geste risé et sôbre ? Est-ce donc lady Stève ? Bientôt on ne regarde, on n'écoute qu'elle. Au dénouement un peu dramatique, est-ce encore lady qui fait frissonner son auditoire, couler les larmes de tous les yeux ? Malgré le bon ton qui défend les démonstrations bruyantes, les applaudissements éclatent, William est ému profondément. Une phrase, un geste, la taille, la démarche, rappellent ce qu'il ne peut oublier. Quelle étrange ressemblance ! changez les cheveux dorés, le teint pâle et blanc et ce sera l'Ombra. . . . Immobile, ne quittant pas des yeux celle qu'il admire en ce moment, lady Stève retrouve enfin les regards du mystérieux spectateur de la Scala et de l'opéra de Vienne.

A peine la toile baissée, le duc était disparu, ne pouvant maîtriser son émotion. Quelle baguette magique avait ressuscité les heures où son cœur s'était donné ?

— Je suis un insensé, pensa-t-il. Elle est fiancée et je ne la reverrai plus. . . Qui sait si tout en elle n'était pas mensonge, si, comme dit le comte, je ne l'ai pas poétisée, plaçant dans cette forme d'une singulière beauté le beau que je rêvais, adorant ainsi, non pas le Dieu, mais l'idole ? . . . Il faut l'oublier. . .

Marchant dans les sombres allées pour laisser le temps à son cœur de s'apaiser et à ses souvenirs de s'élever dans la nuit, le duc fut enfin assez maître de lui pour rentrer dans les salons, où l'on s'étonnait de son absence. Le premier regard qu'il rencontra fut celui de Minia, qui lui sourit comme pour l'appeler près d'elle.

— Ah ! vous voilà donc enfin ! s'écria M. de Bocé ; vous arrivez trop tard, toutes les formules louangeuses sont épuisées, et cependant je veux encore comparer lady Stève à toutes les déesses. Je veux bénir l'Italie, dont le soleil ne se contente pas de faire fleurir les citronniers et dorer les oranges, mais donne à ses enfants un rayon de son feu sacré. . .

— Vos compliments hyperboliques consternent mon cousin, vous voyez, il ne dit mot, remarqua lady Stève.

Les yeux de William avaient déjà parlé, car la jeune femme avait rougi de joie.

— Eh quoi vous ne dites rien, s'écria M. de Bocé et

—Y a-t-il que les airs de flûte et les cantates qui vous enthousiasment ?

—Je ne suis point dire de banalités à ma cousine . . . j'ai été surpris de son talent et vraiment ému. N'avez-vous jamais joué la comédie avant cette soirée ?

—Quelle est celle de nous qui l'oserait dire ? répondit Minia souriante. les femmes sont toutes plus ou moins comédiennes.

—Mais sur les théâtres de société, cousine ?

—Ce sont les débuts de lady Stève, répondit celle-ci.

—S'il en est ainsi, reprit le duc, à votre naissance vous avez reçu d'une fée les dons qu'elle fait aux grandes artistes, vous avez égalé les meilleures ; votre jeu était si naturel, votre accent si vrai qu'il n'y avait plus pour moi ni salle, ni auditeurs, que j'étais seul avec vous, non sur le théâtre, mais dans le bois où se passait la scène.

—Voilà comme les artistes nous font perdre la tête, interrompit M. de Bocé ; quand elles parlent d'amour, on croit qu'elles le sentent mieux que les autres femmes.

—C'est que la rampe isole du public, répondit Minia, et l'on peut ainsi s'identifier avec le personnage dont on exprime les sentiments.

—Pour le spectateur, dit William, elle entoure les actrices d'une auréole et rend leur beauté idéale.

—Mais elle en fait des rivales bien dangereuses pour nous, pauvres femmes du monde, ajouta Minia.

—Vous n'avez pas de rivale, ni en beauté, ni en talent, s'écria le galant Français.

—Ce n'est pas votre avis, n'est-ce pas, mon cousin ?

—En fait de beauté, dit-il, je suis de l'avis du comte : mais la prose même bien dite . . .

—Ne vaut pas la poésie chantée, interrompit lady Stève.

—Oui, dit William, c'est par le chant que l'on pénètre tout d'un coup jusqu'au fond du cœur.

Un peu confus de l'éloge indirect qu'il avait donné à un talent que n'avait pas celle qui l'écoutait, il ajouta :

—Mais l'exaltation causée par le charme de la voix se calme bientôt ; il n'y a de durables que les sentiments inspirés par l'esprit, la beauté et la grâce.

—Le pense-t-il, se demanda Minia, et si je souffre de ne plus chanter, ne souffre-t-il pas de ne plus m'entendre ?

X

A partir de cette soirée, lord Whitefield devint de plus en plus empressé auprès de sa cousine, il se montra jaloux de ses sourires, impatient quand elle s'occupait d'autrui. Il aimait à l'entraîner loin de leurs compagnons, et, se promenant avec elle dans les allées ombreuses, ses yeux devenaient plus doux et sa voix plus tendre. Lorsqu'ils montaient à cheval, parfois un voile vert poussé par le vent caressait le visage du cavalier qui essayait de le retenir avec ses lèvres, avec quelle prudence il modérait l'allure des chevaux, depuis que celui de Minia s'était montré ombrageux ! Dans les salons, oubliant qu'il était chez lui et se devant à ses hôtes, il restait près de la jeune femme ou la conduisait au piano ; ses soins étaient incessants, ses compliments délicats ; il se laissait accuser de distraction par les jeunes ladies ; enfin il y avait dans ses manières un changement qui ravissait la duchesse et faisait dire au comte :

—Il est pris, et nous le garderons.

Cependant il n'avait pas dit encore un mot d'amour à

Minia. Lorsqu'ils étaient seuls, qu'il la regardait longuement, avec quels battements de cœur elle attendait l'aveu si longtemps désiré ! S'il se penchait vers elle, lorsqu'elle était assise au piano, pourquoi n'enlevait-il pas ses petites mains du clavier pour les baiser tendrement ?

La bonne duchesse suivait les progrès d'un amour qui lui promettait une belle-ille adorable. Elle avait hâte que les plaisirs de Stèveville prissent fin, sûre que son fils lui parlerait alors avec confiance et lui ferait part de son désir d'épouser lady Stève. Elle voulut terminer ses réceptions par un grand bal :

Les salons brillamment éclairés, la galerie et la serre furent laissés dans une clarté plus discrète : surtout des fleurs aux délicieux parfums ; un orchestre nombreux, un buffet élégamment servi, rien ne manquait, tout était digne de l'hospitalité des maîtres de Stèveville.

Minia s'habilla simplement, mais avec son goût habituel ; rien que de la gaze et des fleurs.

Bravant le souvenir d'un brun visage, de longs cheveux noirs qui l'avaient faite cette Ombra si longtemps regretté, lady Stève s'était coiffée de feuillages comme lorsqu'elle jouait le personnage d'Isaura ; elle prit à la main un bouquet de camélias blancs entouré de violettes de Parme, pareil à celui que lui jetait l'inconnu : l'imprudence plaît à la jeunesse, et le combat au courage. Elle descendit dans les salons, le teint animé, la démarche, rayonnante de beauté. Les devoirs de maître de maison ne permirent pas à lord Whitefield de lui parler. Mais les yeux du jeune homme lui avaient appris déjà qu'elle était belle. Quand il put la rejoindre, l'orchestre jouait une valse : sans s'informer si elle avait pris d'autres engagements, il l'entraîna avec lui.

C'est un délicieux plaisir de se sentir ainsi emportée, au bruit d'une musique joyeuse, de se perdre dans la foule, conduite et soutenue par celui qu'on aime et doucement serrée dans ses bras. Ce ne fut qu'à bout de force que la valseuse demanda grâce.

—Voulez-vous, mon cousin, aller me chercher mon bouquet et mon éventail qui sont sur la cheminée ?

William revint, remit l'éventail et garda le bouquet dans sa main ; il l'examina quelques instants :

—Est-ce que vous aimez particulièrement ces fleurs ? demanda-t-il.

—Oui, particulièrement. C'est un souvenir d'Italie.

—Un souvenir ! c'est étrange !

Le duc avait murmuré ces mots en regardant les fleurs . . . les mêmes qu'il jetait à l'Ombra.

—Peut-être savez-vous, mon cousin, que dans mon pays ces fleurs signifient talent et beauté. Elles sont moins belles et moins parfumées dans vos serres : mais j'aime à cette heure les roses d'Angleterre.

Ces derniers mots furent accompagnés d'un regard si tendre, d'un sourire si doux, que William lui prit la main en disant :

—Chère, chère Minia, oublions l'Italie, et que ses fleurs soient oubliées pour les roses d'Angleterre.

Minia, prenant son bouquet se mit à l'effeuiller, semant autour d'elles les pétales blancs des camélias.

—On dirait des fleurs jetées sur un tombeau, dit-elle, le visage radieux.

—Laissons dormir les morts ; la vie s'ouvre devant nous riche de bonheur, ô ma chère Minia !

Avant ce soir, William ne l'avait jamais appelée ainsi, et ce nom était si tendrement prononcé qu'il était un aveu. Elle allait répondre quand des importuns vinrent réclamer leur danseuse. Le duc n'eut que le temps de lui murmurer à voix basse :

—Un mot, Minia : voulez-vous m'accorder demain un instant d'entretien ? Si je désire vous voir seule, c'est que je dois vous expliquer par quelles alternatives mon cœur a passé. Quand vous saurez tout, vous jugerez qu'il est digne de vous : il y a tant de monde ici ! Nous serions plus tranquilles dans le pavillon du bord de l'eau...

—J'y serai, répondit la jeune femme.

—A quatre heures, si vous y consentez ?

Elle fit un signe d'assentiment.

Aussitôt qu'elle put se délivrer de cette foule de jeunes gens qui l'entourait, elle gagna la serre pour respirer et savourer son bonheur. William l'aimait ! Quand jadis il lui avait offert son cœur et sa vie, il ne la connaissait pas : mais cette fois c'était en pleine lumière qu'il l'avait choisie, en pleine vérité...

—En pleine vérité ! répéta-t-elle lentement, car je ne dois ni ne veux le tromper, il saura tout.

Alors une vague inquiétude lui serra le cœur.

—Mais puisqu'il m'aime ! murmura en soupirant la pauvre enfant.

Ainsi perdue dans ses pensées, n'entendant point le bruit de la fête, mais seulement la voix de l'espérance et les battements de son cœur, elle tressaillit quand le comte s'écria :

—Enfin vous voilà ! Je vous cherche depuis une heure, je suis chargé d'une ambassade ;... le moment est peut-être mal choisi ;... mais comme je ne désire pas ardemment réussir et que j'ai promis de vous parler, je profite de cet instant de solitude.

—Mon Dieu, quel préambule ! dit Minia, qu'avez-vous donc à me demander ?

—Votre main, belle lady Stève. Rassurez-vous, ce n'est pas pour moi ; mais je viens de voir un gentleman qui a la tête perdue et qui m'a fait promettre de vous parler en sa faveur.

Minia rougit, tout émue... à l'idée que peut-être William lui envoyait leur vieil ami.

—Ma main ! cher comte ? et qui la demande ?

—Lord Arundel, grand nom, grande fortune, grande position, grande taille, grand orgueil et grand amour : toutes ces grandeurs sont mises à vos petits pieds.

—Eh bien ! versez sur sa flamme toute l'eau de la Tamise, répondit Minia en riant, et ne lui laissez aucun espoir.

—Je n'y manquerai pas ; ce n'est pas de ma faute. Je n'ai rien oublié de ses titres à vos bontés... dit M. de Boéc en riant aussi, je ne vous ai même pas avoué que je fais des vœux pour un autre... Vous ne saurez pas pour qui, puisque vous n'avez aucune confiance en moi... Mais voilà la duchesse qui vous fait signe d'aller à son secours, prenez mon bras. Ainsi vous ne voulez pas de lord Arundel, et son ambassadeur n'épousera pas par procuration ?

Lady Stève n'eut plus un instant à elle après avoir rejoint la duchesse et fut charmée quand elle entendit le dernier coup d'archet.

Le lendemain à son réveil, Minia sourit à ce jour si impatiemment attendu. Plus de doutes, plus de luttes, plus de découragement, plus de rivale ! Aujourd'hui même, William allait lui faire l'aveu de son amour, alors elle lui apprendrait comment il avait fait battre son cœur ; comment, dans son ignorance, elle avait chanté en cachant son nom et son visage ; elle lui dirait que c'était pour le revoir qu'elle était venue en Angleterre, lui raconterait ses craintes, sa jalousie d'elle-même, et

lorsqu'il serait près d'elle en toute confiance, en plein bonheur, elle lui dirait :

—L'âme, la voix, le talent de l'Ombra sont à vous avec le cœur de lady Stève.

En se levant, le premier soin de Minia fut de s'assurer si le soleil brillait au ciel comme dans ses pensées... elle désirait qu'il fit beau temps. Les hôtes de Stève ville devant aller visiter les ruines d'un ancien couvent elle se dirait fatiguée, et leur promenade faciliterait sa visite au pavillon. Mais le ciel était sombre, couvert de gros nuages immobiles et menaçants :

—Qu'importe ! car rien ne peut m'empêcher d'être au rendez-vous, pensa la jeune femme qui alla embrasser la duchesse.

—Comme vous êtes fraîche après une nuit de bal ! lui dit celle-ci en descendant appuyée sur son bras :

Le duc vint serrer la main de sa cousine en lui murmurant :

—La journée me paraîtra longue jusqu'à quatre heures.

Il était souriant comme un homme heureux. Du reste tout le monde était en gaieté, on ne tarissait pas sur la beauté de la fête, chacun avait quelque incident agréable à raconter. Puis on parla de la partie projetée.

—Il paraît que les ruines sont superbes.

—Très curieuses.

—Ce n'est pas très loin. Vous venez, lady Stève ?

Mais lady Stève répond qu'elle est très fatiguée et qu'elle a la migraine. Le comte fait remarquer qu'il va pleuvoir.

—Un simple brouillard, s'écrie-t-on.

—Partons toujours, quitte à revenir.

—C'est imprudent, voici la pluie.

—Elle ne durera pas, le vent vient du nord.

—Restons et faisons de la musique.

—C'est cela, disent les ladies Beaufort, chantons le duo des *Puritains*.

—Pour rivaliser avec l'Ombra, dit en souriant M. de Boéc.

Ce nom prononcé d'une façon si imprévue fit aussi rire lady Stève à la pensée que ce même jour William allait la connaître. Moitié gaieté, moitié enfantillage, elle dit à ce dernier :

—Le comte parle de l'Ombra. Eh bien ! elle est en Angleterre.

—En Angleterre ? Est-ce possible ? d'où le savez-vous, milady ? Se fera-t-elle entendre ?

Cela était dit avec une vivacité presque anxieuse, bien faite pour réveiller la jalousie.

—Oui, milord, et ce soir même.

—Ce soir ? Elle chanterait ce soir ? Où cela ! A Londres ? Répondez-moi, lady Stève, savez-vous si c'est à Londres ! On vous avait donc trompée, puisqu'elle repa-rait. Est-elle engagée ?

—Non en vérité, elle ne chantera qu'une fois,—une dernière fois.

—L'Ombra, l'Ombra en Angleterre ! murmura le duc. Mais, Minia, ne suis-je pas retenu ici, à moins que cette effroyable tempête ?...

—Retenu, répéta-t-elle blessée.

Elle allait poursuivre quand ils furent entourés par les jeunes gens ; les uns s'écriaient : — Partons, ce n'est qu'une pluie d'orage ; les autres répondaient qu'il faudrait être des nageurs pour affronter cesataractes de ciel. Tandis qu'ils disentaient le pour et le contre, Minia le front appuyé contre la vitre de la fenêtre, pensait qu'elle venait d'être injuste et dure pour William.

— Quel est votre avis, lady Stève ? demanda la troupe
oyeuse.

— Moi, je reste, répondit-elle tout en désirant qu'on
e l'imitât pas.

Le duc se pencha vers elle et lui dit à voix basse :

— J'ai votre parole, mais je crains d'être cruel en vous
appelant par ce temps affreux.

— Non, non, je suis brave, mon cousin.

Elle lui sourit, et ses yeux brillèrent de joie et de ten-
resse.

— Merci, Minia, ma chère Minia.

Et il lui brisa la main.

Le duc, pour avoir plus de liberté, prétendit que le
mauvais temps ne durerait pas, que les ruines seraient
plus imposantes avec ce ciel sombre. Mais il vit une
elle indignation chez M. de Bocé qu'il se tut et remonta
chez lui.

Le comte intervint alors, il protesta contre une pareille
olie ; c'était risquer sa santé, sa vie peut-être : il pro-
posait de remettre à demain la partie. Il s'adressa à
Minia :

— Vous qui êtes raisonnable, lady Stève, aidez-moi à
rendre sages.

Il n'était guère possible d'être d'un avis contraire en
présence d'un pareil déluge : pourtant le départ eût
endu le rendez-vous plus facile.

— Répondez, chère lady Stève.

— Allons ! puisqu'il le faut, je crois qu'il vaut mieux
remettre à demain.

— A demain donc ! s'écria-t-on.

— Nous vous emmenons au salon, dit le comte à Minia.

— Non, répondit-elle, j'ai une terrible migraine, et le
repos m'est nécessaire.

Elle rentra chez elle : chacun alla de son côté. Le
comte ayant rencontré William, celui-ci lui demanda ce
qui avait été décidé. M. de Bocé, craignant qu'on ne
persistât à donner un avis contraire au sien, répondit :

— On reste ici. Lady Stève m'a chargé de vous dire
que tout était remis à demain et que vous ne comptiez
pas sur elle.

— Est-ce que ce sont ses propres paroles ?

— Oui, mon cher ; elle vous laisse libre de votre temps.

— Elle a dit cela ?

— Positivement.

— Et vous priez de me le répéter ?

— Oui.

— Où est ma cousine ?

— Chez elle. Je vous répète qu'elle est souffrante.
Mais pourquoi semblez-vous si étonné ? Est-ce qu'une
femme pourrait mettre le pied dehors ? Ecoutez, c'est un
torrent qui tombe de là-haut. Ah ! ah ! pensa M. de
Bocé, j'ai bien fait d'insister ; il leur eût fait prendre un
quin froid.

Ils se séparèrent, M. de Bocé riant du mécontentement
de son jeune ami et le duc convaincu que Minia n'irait
pas au pavillon.

Minia était rentrée chez elle, heureuse et ne compren-
ant pas ce qui avait pu la blesser dans les paroles de
William. Était-ce un crime de désirer entendre l'Ombra
chant, dans sa méchante humeur, elle poussait le duc à
rendre à Londres ? Elle eût mérité qu'il la prît au
mot.

Lady Stève ouvrit un livre ; impossible de fixer son
esprit ; elle se mit à écrire à Barini, mais il ne venait
rien d'un nom sous sa plume ; consultant sans cesse la pen-
sée, elle la crut arrêtée, tant l'aiguille marchait lente-

ment. . . Toute attente a une fin. Minia trouva qu'il était
temps de partir ; couverte d'un manteau, le capuchon
rabattu, elle ouvrit sa porte, longea le corridor silencieux,
descendit à pas légers le petit escalier de service, gagna
la cour des écuries, heureusement déserte en ce moment ;
faisant ensuite un long détour pour qu'on ne la pût voir
des fenêtres des salons, elle atteignit le bois. Le vent
secouait les arbres qui, loin de la protéger, faisaient
tomber de leurs branches agitées de plus larges gouttes
d'eau qui changeaient en lac les allées ; mais la jeune
femme marchait bravement, sentant à peine la pluie qui
fouettait son visage, pénétrait sous son manteau, soulevé
par les rafales du vent. — Certes, personne ne songera à
venir nous surprendre, pensait-elle, riant des difficultés
du chemin, du désordre de sa toilette. Sentait-elle que
ce désordre ne nuisait point à sa beauté ? ses longs che-
veux à demi dénoués l'embellissaient encore. La course
animait son teint, rendait ses yeux si brillants ! elle était
charmante, une véritable nymphe fraîche et ricieuse. Enfin
là voilà devant le pavillon, dont elle pousse vivement la
porte : elle entre, William n'est pas encore arrivé. . . Un
peu confuse d'être la première, elle s'assied pour respi-
rer ; la rapidité de la marche et l'émotion font que son
cœur bat vite et que sa respiration est oppressée. Le
banc de bois est humide, plusieurs carreaux manquent à
la fenêtre et la pluie entre librement dans la petite
chambre,

— C'est un vrai naufrage, dit Minia en secouant sa
mante alourdie.

Puis elle essaie d'arranger ses cheveux ruisselants d'eau ;
elle reste assise sans penser qu'elle peut s'enrhumer, elle
attend. . . La pauvre femme regarde à sa montre ; eh
quoi ! il n'est pas quatre heures ! Elle est venue trop tôt,
il faut prendre patience, mais ce pavillon est triste. Il
pleut toujours, le regard n'a pour distraction que les
zigzags que fait l'eau en tombant sur les murs comme
pressée de gagner la terre pour y former de petits lacs
qui vont bientôt couvrir le plancher. Minia se lève et
regarde dans l'allée par laquelle doit venir William, elle
tend l'oreille, mais elle n'entend que le clapotement de
l'eau, les gémissements du vent, elle est enveloppée d'un
rideau gris qui semble la séparer même de l'espérance.
Le froid commence à la saisir, elle frissonne et se met à
pleurer. . . honteuse de sa faiblesse et répétant : — William
va venir tout à l'heure. — Mais William ne vient pas, on
le retient évidemment ; comme il doit souffrir de n'avoir
pu s'échapper à l'heure convenue ! Cependant, quoique
certaine de le voir, son malaise augmente, ses dents cla-
quent, ses mains tremblent de froid ; pour chasser l'en-
gourdissement, elle marche du banc à la porte, de la porte
à la fenêtre : elle essaie de fredonner l'air que le duc
préfère. — Y a-t-il longtemps que je suis ici ? — se deman-
de-t-elle en tirant de nouveau sa montre. Oui, très long-
temps : elle en est étonnée, quoiqu'elle ait beaucoup
souffert. Mais ce pavillon devient sombre, très sombre ;
c'est évidemment la fin du jour. . . C'en est fait, William
ne viendra pas ! Prise alors d'une violente douleur, d'un
tel abattement qu'elle craint de n'avoir plus la force de
marcher, il lui faut pourtant regagner le château, il s'y
est passé quelque chose, un accident peut-être aura
retenu William. . . Ne lui a-t-il pas dit : — N'oubliez
pas l'heure ! . . . — Mais il a parlé du mauvais temps.
L'énerverment où elle est lui ôte la mémoire des paroles
prononcées par William. A-t-il cru qu'elle ne pouvait
sortir par cette tempête ? En effet, c'est de la folie ; mais
il faut revenir, et la pauvre enfant n'en peut plus. . .

Enfin elle se met en route, glacée, ses habits transpercés, prise de peur. . . elle avance, se traînant dans les allées boueuses, elle gagne la cour des communs ; il y a du monde et, quoique enveloppée dans un manteau qui cache sa taille, le visage couvert d'un capuchon, elle hésite à la traverser, mais il le faut pour rentrer chez elle. Prenant sa course, Minia monte précipitamment l'escalier, ouvre la porte de son appartement qu'elle referme vite sur elle.

Son courage est épuisé, mais elle espère trouver un billet : elle cherche, rien. A quoi bon pleurer ? . . . Elle va savoir, dans un instant, pourquoi William n'est pas venu : mais, avant tout, il faut qu'elle quitte ces affreux vêtements souillés. elle ne veut pas que même sa nourrice sache la course qu'elle vient de faire. Tordant ses tresses mouillées, tâchant d'effacer les traces que la pluie, en le frottant, a imprimées sur son visage. . . la cloche sonne pour le dîner. Vite elle s'habille, sans appeler personne et descend vaillamment.

Il y avait en elle quelque chose d'inaccoutumé sans doute, un air de souffrance, car M. de Boécé, en la voyant, lui demanda si elle était malade : la duchesse s'inquiéta de l'altération de ses traits. Tout le monde causait comme à l'ordinaire, il ne s'était rien passé au château pendant sa course insensée. . . Elle chercha le duc, il n'était pas là encore. peu à peu elle reprit ses sens, étonnée qu'on ne devinât pas ce qu'elle avait souffert et que la vie des autres eût été tranquille, tandis que la sienne avait été si douloureusement agitée.

Que fait donc mon fils ? dit la duchesse, appelant un valet. Prévenez M. le duc.

Madame la duchesse, sa seigneurie est partie pour Londres par le train de trois heures.

—Parti pour Londres ? s'écria-t-on.

—Mon cher comte, savez-vous pourquoi ? demanda la duchesse.

—Non, en vérité, une affaire imprévue. nous dînons sans lui.

Par un suprême effort de volonté, Minia cacha sa pâleur sous son éventail, appelant à son secours son courage et sa fierté. Le coup était terrible, l'offense grossière. L'indignation la soutint. Elle tint bon jusqu'à la fin de la soirée avec une vaillance admirable. . . Si tout le monde l'ignorait, elle savait, elle, pourquoi le duc était parti.

Une fois seule, elle laissa sa colère s'exhaler. les dents serrées, se tordant les mains, elle allait et venait comme une lionne en cage, maudissant celui qui l'avait si indignement outragée, jurant de ne jamais pardonner son offense. A la fin, des sanglots étreignirent sa gorge, soulevèrent son sein. Quel mépris elle ressentait pour celui qui avait couru après un fantôme !

Si j'ai été coupable d'imprudences en montant sur le théâtre, cet homme est ma punition. pour lui, j'ai quitté mon pays, délaissé mon vieux maître, accepté une vie de mensonge, fait le sacrifice de ma voix, maudit mes triomphes, donné mon âme toute entière, repoussé les hommages, et j'ai eu en retour l'humiliation et le désespoir ! Allons ! reprit Minia, je pars, mais, je ne veux pas que le duc voie la plaie de mon cœur. . . Il faut, avant, lui montrer un visage insouciant, trouver un moyen de venger ma dignité.

Lady Stève n'était plus la jeune fille ignorante du monde qui était venue demander protection à la duchesse. elle savait, à cette heure, dissimuler, se servir de son esprit pour braver le vainqueur. Dès le lendemain de

cette cruelle nuit, elle se donnait une fraîcheur factice, forçait ses lèvres au sourire et descendait forte et prête au combat.

XI

La première personne qui se présenta à sa vue fut lord Whitefield. Elle l'aborda gaiement, quoiqu'il eût un air maussade.

—Etes-vous satisfait de votre voyage, mon cousin ? lui demanda-t-elle d'un air moqueur. Non ?

Et se mettant à rire aux éclats, elle ajouta :

—Vous m'en voulez, je suis sûre, de ma mauvaise plaisanterie.

—Mauvaise, en effet, milady.

—J'ai voulu mettre à l'épreuve votre chevaleresque enthousiasme, pardonnez-moi. . . J'étais presque sûr que votre mélomanie me ferait gagner mon pari.

—Votre pari !

—Mon Dieu, oui, j'ai parié que, malgré le déluge d'hier, je vous ferais partir pour Londres. . . et j'ai gagné. En Angleterre, j'ai pris le goût des paris, j'ai gagné une grosse somme.

—Charmé, milady, d'être pour quelque chose dans vos divertissements, dit le duc rougissant et l'œil irrité, mais je serais désireux de connaître le parieur assez heureux pour avoir perdu contre vous dans un jeu dont je fais les frais.

—Vous ne saurez rien, mon cousin, j'ai promis un silence à toute épreuve et veux supporter seule votre mauvaise humeur. D'ailleurs, voyant la pluie se changer en cataractes et le vent en ouragan, j'ai été prise de terreurs, craignant pour vous un rhume.

—Il y a de la bravoure dans votre sincérité, lady Stève. Je ne puis en dire autant du silence de votre paritaire.

La voix du duc s'élevait et il cherchait du regard celui pour lequel ces mots étaient dits ; mais aucun spectateur de cette scène ne pouvait prendre pour lui la menace contenue dans les paroles du duc de Whitefield. Minia souriait toujours, provoquant ainsi l'impatience du jeune homme, qui reprit :

—Il est convenu que, dans le monde, les femmes ont tous les droits avec l'impunité, nous ne sommes plus au temps où, jetant leur gant dans l'arène, elles demandaient à leur chevalier d'exposer sa vie pour le leur rapporter et de mourir pour un de leurs caprices. Nous avons changé tout cela, le ridicule suffit à leur fantaisie. . . La moquerie, chez nos belles ladies, remplace la cruauté des châtelaines. . . Cette cruauté avait peut-être plus de grandeur. . .

—Mais plus de danger, répliqua lady Stève. Je sais que de temps en temps nous avons un peu abusé de notre puissance, mais convenez que, vous sachant un fervent adorateur de la musique, de la tragédie, ma plaisanterie ne peut vous causer de grands dommages. pe donnez-la-moi, elle m'a fait rire de bon cœur !

—La gaieté vous sied à merveille, milady, reprit le duc, je m'en veux de ne pas la partager et je m'éloigne pour ne pas la troubler.

Lord Whitefield salua et se retira furieux.

—J'ai du moins sauvé mon orgueil, pensa Minia.

Elle continua, les jours suivants, son rôle de bonhomme et d'insouciance, satisfaite de voir le duc absolument changé et redevenu un sauvage à peine poli par ses hôtes.

—Je crois que vous êtes brouillés, dit M. de Boécé à Minia.

—Pas le moins du monde, je vous assure, répondit-elle.

Mais il était temps que cela finît ; après cette semaine de dissimulation, elle se rendit un matin chez la duchesse pour lui dire qu'ayant reçu une triste nouvelle d'Alpino, la maladie de son vieil ami Barini, elle partait le soir même.

La duchesse se récria, lui parla de son affection, du chagrin que lui causerait son départ, la longueur du voyage, de tout ce qu'inspire une véritable tendresse ; mais, Minia persistant, la duchesse fit appeler son fils pour qu'il plaidât leur cause à tous. Le duc, en apprenant que lady Stève allait s'éloigner, pâlit. Il ne dit que quelques mots, parla de l'espoir d'un prompt retour, et sans l'altération de sa voix, son langage eût été strictement poli. Aussi Minia ne changea point de résolution.

—Jurez de revenir bientôt, répétait la bonne duchesse vous emportez le soleil de ma demeure... Qu'est-ce qui pourrait bien la retenir ?

—Peut-être le plaisir de gagner un nouveau pari, dit lord Whitefield.

—J'en ai fait un qui m'a suffi, répondit fièrement Minia.

—Vous viendrez me voir en Italie, chère tante, et j'essaierai de vous y faire un accueil tel que celui que vous m'avez fait en Angleterre. Et vous, mon cousin, continua la jeune femme, se tournant vers le duc immobile dans l'embrasure d'une fenêtre, j'espère que votre amour des voyages vous conduira dans mon pays et que vous n'oublierez pas le plaisir que j'aurai à vous revoir.

En parlant, ses lèvres tremblaient, mais elle retenait ses larmes ; il eût suffi, à ce moment, d'un mot de William pour tout effacer peut-être ; ce mot ne fut pas dit : il avait salué sans répondre.

Lady Stève ne se sentit pas le courage d'adresser des adieux aux indifférents et fit prier le comte de monter. Le pauvre M. de Bocé fut saisi d'un si réel chagrin que Minia en fut touchée :

—Qu'allons-nous devenir sans vous, ma chère, ma belle, mon adorable amie ? Pourquoi ce Barini vous appelle-t-il, comme s'il ne pouvait être malade tout seul ! Je suis désolé de vous aimer autant puisque vous vous envollez...

—Comme une *Ombra*, murmura Minia en souriant tristement.

William, pâle et les sourcils froncés, la regarda vivement, mais elle jeta ses bras autour du cou de la vieille dame tendit la main au duc, et, passant son bras sous celui de M. de Bocé, le pria de la conduire jusqu'à son appartement.

—Voyons, chère lady, soyez franche, lui dit-il, qu'avez-vous eu ensemble ? Je ne crois pas à la maladie du bonhomme, je lis sur le visage de William une autre histoire : il ne vous laisserait pas partir avec cette froideur. C'est du chagrin et de la colère... Avez-vous refusé de l'entendre, car il vous aime ?... Pardonnez-moi de vous interroger ; ce n'est peut-être entre vous deux qu'un malentendu : les amoureux sont si maladroits !

—Il n'y a aucun malentendu, mon ami, j'ignore si le duc m'aime : mais, en tous cas, moi, je ne l'aime pas.

—Allons ! je me suis trompé. Si j'avais trente ans, je courrais après vous ; je me bornerai à vous conduire jusqu'au bateau, si vous me le permettez.

—Très volontiers, merci : à ce soir sept heures. Je serai bien heureuse si vous venez plus tard à Alpino et

me mettez à même de vous prouver ma profonde affection.

Le comte, ayant les yeux pleins de larmes, se sauva pour cacher son attendrissement.

Pendant ce temps, William restait enfermé chez lui. Son vieil ami l'avait deviné, il aimait la belle Italienne, non avec la violence de la passion que, sous son masque, avec sa voix et son talent, elle lui avait inspirée ; mais il avait pour elle une tendresse sérieuse, lentement éclosée, que justifiaient sa beauté, son caractère charmant, son intelligence élevée et sa grâce en toutes choses ; c'était elle qui eût désirée pour compagne de sa vie ; aussi son chagrin avait été profond, quand depuis huit jours elle s'était montrée cruelle, coquette. En ce moment, le duc ne savait pas ce qui dominait en lui de la colère ou du regret, en tout cas, il était très malheureux... Il était loin de croire que son voyage à Londres fût la cause du changement de lady Stève, puisqu'elle-même l'avait engagé à s'y rendre, en remettant leur rendez-vous au lendemain, il l'accusait donc d'une impardonnable plaisanterie après une soirée où il avait cru être aimé... Oui, tout entre eux avait jusqu'ici été un malentendu, comme disait le comte, depuis le visage brun de l'Ombra et le teint pâle de lady Stève, depuis la jalousie secrète de l'amante, la colère de l'amant, jusqu'à l'accusation qu'ils portaient l'un contre l'autre, tout, excepté leur désespoir à tous les deux. A force de penser et de souffrir, le duc finit par être exaspéré contre cette femme qui s'était jouée des meilleurs sentiments d'un honnête homme.

—Qu'elle parte, et que je ne la revoie jamais ! s'écria-t-il. Celle que j'adore, ce n'est pas elle, c'est cette fille étrange, au visage bizarre et charmant ; voilà celle qui possédait mon cœur et mon imagination. Il faut que je sois plus faible qu'un enfant pour me sentir abattu, triste du départ de l'autre.

XII

Le jour finissait, par un temps de brouillard froid. Minia, accompagné de M. de Bocé, quitta Stèveville.

C'en était fait de toutes ses espérances, chaque tour de roue lui érasait le cœur. Elle n'osa se pencher pour voir un dernière fois le château où elle était entrée triomphante et d'où elle sortait inconsolable. Ah ! si elle avait pu y laisser ses souvenirs au lieu de les emporter avec elle ! Mais se sentir étouffée de son isolement, de son avenir sans but, de sa jeunesse inutile, passer de la lumière à l'éternelle nuit, appeler l'oubli, ce froid consolateur qui tient de la mort, il y avait de quoi courber le plus fier courage.

La voix de son compagnon la fit tressaillir, elle avait oublié qu'il était près d'elle.

—Si nous retournions, chère lady Stève ? Plus de tristesse, on allumerait un feu de joie.

—Non, non, s'écria-t-elle d'une voix si gémissante qu'elle eut peur d'avoir montré son désespoir.

Elle ajouta en essayant un sourire :

—Je suis bien maussade. Je voudrais vous laisser meilleure expression de ma gaieté.

—La gaieté ! vous l'emportez avec vous, mon enfant.

Malgré leur bonne volonté à tous les deux, le voyage fut triste... Le comte la conduisit jusqu'au bateau ; là, elle lui tendit ses deux joues un peu pâles. Son vieil ami l'embrassa les yeux pleins de larmes et la regarda s'éloigner.

Il y a bien loin de Stèveville à Alpino. Cet espace fut semé des plus sombres pensées. Enfin Minia entra dans son beau palais, et Barini, en la voyant, faillit mourir de joie. Sa reine, son prodige, la seule créature qu'il eût passionnément admirée et chérie, revenait ; il touchait ses mains ses vêtements, caressait ses beaux cheveux, comme l'eût fait un aïeul à son petit enfant.

—Tu m'aimes, toi ! dit celle qui revenait au bercail avec une mortelle blessure.

Pourtant elle pleura avec moins d'amertume.

—Laisse-moi pleurer, répéta-t-elle : c'est bon, les larmes.

Pendant tant de jours là-bas, elle n'avait osé en répandre ni pendant le voyage devant des étrangers. Depuis quinze jours, elle était enfermée dans son chagrin, sombre prison où l'on étouffe, aussi le visage d'un ami avait-il pour elle un charme nouveau ; puis le retour est un baiser aux joies du passé... Minia fut donc distraite de son unique pensée ; regardant autour d'elle les ornements du palais, les objets d'art, le ciel sans nuage, tout lui parut si beau qu'elle se demanda si elle avait oublié le radieux soleil de l'Italie, le parfum des orangiers et l'abondance des fleurs, ses vignes folles aux feuilles pourpres, les arbustes vivaces, l'horizon plein de poudre d'argent, la suavité de l'air, l'harmonie des bruits, jusqu'au visage navement épanoui de son vieux maître, toutes ces beautés et ces tendresses n'étaient-elles pas faites pour la consoler ? Elle sourit à ses serviteurs, caressa ses grands lévriers, son cheval favori, qui sembla la reconnaître ; enfin, s'élançant au piano, elle chanta. Comme un aigle, qui, après avoir été captif, prend fièrement son vol, la voix de Minia s'éleva superbe et puissante. Elle joua avec cette aune qu'elle avait si longtemps négligée pour un ingrat, elle la trouva aussi pure, aussi souple, aussi légère.

—S'il était là, s'écria-t-elle, mon chant me vengerait ; mais je ne veux pas qu'il l'entende jamais !

—Encore ! encore ! disait Barini, envivré de ces sons magiques, dont il avait été privé. Tu es toujours la merveille des merveilles.

Mais tout à coup la chanteuse fondit en larmes... Le vieux musicien répétait : Encore !... Mais la jeune femme, fermant le piano, répondit :

—Non, je ne chanterai plus de ma vie.

—Je t'en défie, répliqua le vieillard. Je ne sais pas quelle caprice te prend ; mais sache bien qu'on n'a pas reçu inopinément du ciel un pareil don pour l'étouffer. Ce serait offenser Dieu... Oublies-tu que tu es la grande Ombra ?

—Ne prononce plus ce nom, dit Minia, il m'a porté malheur.

Barini leva les bras.

—Ah ! ah ! ces grands seigneurs de là-bas auraient-ils humilié la reine des artistes !... Alors tu as chanté, ils t'ont reconnue. Orgueilleux ignorants qui ne savent pas que, s'il est bon d'être princesse de Sanseverone, il est plus glorieux d'être l'Ombra !

—Non, je n'ai pas chanté... ce n'est pas cela qui m'a fait souffrir.

Barini réfléchit, la regarda, et frappant sur son cœur lui demanda à voix basse :

—Est-ce cela ?

Une peine partagée devient moins lourde. Minia raconta à son vieil ami ce drame intérieur commencé à Milan et qui venait de finir si malheureusement. Le vieux ténor, dont les seules amantes avaient été les mélodieuses

cavatines, ne connaissait presque rien à l'amour, il ne comprenait pas cette histoire aux nuances, aux délicatesses, aux craintes étranges ; il éprouvait une sensation pareille à celle d'un enfant perdu dans le pays dont il ignore la langue ; il avait beau écouter avec attention le récit de Minia ; sa jalousie pouvait finir d'un mot : puisque le duc aimait l'Ombra, elle n'avait qu'à chanter pour se faire reconnaître ; mais lorsqu'il lui fut expliqué que lady Stève eût été perdue, le monde ne pouvant lui pardonner d'être montée sur les planches, le vieillard fut stupéfait et ressentit le plus vif chagrin de sa vie. C'était lui qui avait compromis la fille de son protecteur, terni à la fumée de la rampe le blason des Sanseverone, laissé des baladins coudoyer la princesse ; c'était lui qui avait conseillé cette faute et permis qu'un visage virginal se barbouillât de rouge et de noir. Alors, en se frappant la poitrine, le malheureux ténor se traita de traître et d'infâme. Il fut si grotesque dans son désespoir, que Minia fut prise de ce rire facile de la jeunesse et lui dit :

—Console-toi, je me sens déjà mieux depuis que je suis ici.

En effet, cette vie solitaire après tant d'émotions diverses la calmait et la reposait. Elle reprenait possession des allées ombreuses, des jardins parfumés, des salons avec leurs tableaux et leurs statues, de la bibliothèque, dont les nombreux ouvrages pouvaient occuper une longue vie. Elle voyait avec attendrissement les lourds fauteuils où s'asseyaient son grand-père et lord Stève, d'où tant de fois ils lui avaient tendu les bras... Le soir, sur la terrasse, la brise en soulevant ses cheveux chassait un instant ses sombres pensées, en rafraîchissant son front. Jusqu'aux étoiles des nuits lumineuses qui la regardaient comme d'anciens amis ! Alors elle ne comprenait pas la persistance d'un amour plein de mécomptes, d'amertume et de caprices, ce feu follet qu'elle avait poursuivi comme une flamme divine et qui s'était envolé ne laissant que ténèbres et douleur. Il y avait des heures où elle s'en croyait délivrée, prenant en mépris la mobilité des affections humaines, voulant s'enivrer de liberté, oublier qu'elle avait un cœur.

Elle lisait beaucoup, montait à cheval, se plongeait avec délices dans l'eau limpide de la tiède rivière, passait la soirée à chanter avec son vieux maître, mais s'oubliait pendant de trop longues heures à regarder l'horizon vivement coloré tantôt d'un nuage éclatant, tantôt de poudre d'or, tantôt noyé dans une brume bleue... Plus d'une fois, appuyée sur la balustrade de la terrasse, à la vue de l'espace, devant le grand silence de la campagne, elle éprouvait une telle sensation d'isolement qu'elle fondait en larmes.

Minia, dès qu'elle fut arrivée à Alpino, avait écrit à la duchesse ; la réponse ne s'était pas fait attendre, pleine de tendresse et de regrets ; la correspondance avait continué, et la troisième lettre de la vieille dame faillit renverser tout l'échafaudage des sages résolutions de lady Stève. Elle disait :

« Le duc vit comme un ours, il parle de me quitter. A qui la faute ? A vous, ma chère belle, qui le rendiez aimable et qui faisiez qu'il se plaisait en Angleterre. Revenez donc vite pour le retenir près de moi. »

Le comte avait ajouté à la suite :

« Nous mourons sans vous. Plus de causerie, de musique, de gaieté. Décidément les Italiennes sont funestes à mon jeune ami : brunes ou blondes, elles font perdre la tête aux vieux comme aux jeunes. Chère lady Stève, si vous avez un peu de pitié dans le cœur, vous ne nous abandonnez pas. »

Paul
lire
née
vma
elles
er à t
motio
ni éta
ent q
as.
puru
Cett
som
mba
nose
oleil.
—Tu
h quo
n froi
rmes,
ait br
e peu
ne mo
vait à
salgré
Le vi
ence de
n fac
ait ? C
uelque
oleil, q
em rei
mais bi
emess
usées,
pleurer.
Un je
Qu'était
ce poi
bit en l
—Re
Un g
among
artistes
maestro
Al
ssister.
—Ce
chant
—Inv
e sais y
n'irai p
Eh
vers la j
Le vie
—Ve
pas app
considér
Il
femme
Je veux
viendra
Tu
tout à f
ouvre d
venir le
soleil, so

Pauvre femme qui se croyait guérie et qui se plut à lire sans cesse ces lignes qui lui disaient qu'elle était guérie ! Plus elle voulait chasser ces pensées, plus elles avaient pour tourmenter son cœur et lui faire de nouvelles blessures. Elle passa les nuits et les jours à songer à tout ce qui s'était passé entre elle et William, aux motions qui avaient rempli ce court espace de temps qui était toute sa vie, même de loin elle voyait clairement que le comte se trompait et que le duc ne l'aimait pas. Ne pouvait-il pas laisser partir, tandis qu'il avait paru après l'Ombra ?

Cette fatale étude d'un amour étrange lui fit perdre le sommeil et sa force de volonté, la pauvre enfant tomba dans la langueur, dans l'indifférence de toute chose. Elle pâlit comme la fleur qui n'a plus d'air ni de soleil.

— Tu me feras mourir de ton chagrin, lui disait Barini, à quoi tu as à tes pieds la cour, la ville, et tu pleures un froid Anglais, quand nul homme n'est digne de tes larmes. Il y a là-dedans de la sorcellerie, aussi ai-je fait brûler des cierges pour ta délivrance. Ecoute, tu ne peux pas vivre dans la solitude avec un ignorant tel que moi. C'était bon quand le prince était là, ton esprit avait à qui parler. . . . Partons, allons où il te plaira. Malgré mon âge, je suis de force à parcourir le monde.

Le vieillard insista tellement qu'il obtint de l'indifférence de la jeune femme qu'elle louerait un hôtel à Naples, en face du golfe ; elle se laissa conduire. Que lui importait ? Cependant le changement fut une distraction de quelques jours ; quand elle vit la mer briller sous le soleil, qu'elle entendit les cris joyeux du peuple, elle envia son vieil ami de lui avoir fait quitter Alpino, mais bientôt elle retomba dans l'ennui si funeste à la jeunesse, en refusant d'aller au théâtre, de visiter les musées, passant des heures dans les églises à prier et à pleurer.

Un jour, elle rentra si agitée que Barini en fut alarmé. Qu'était-il arrivé, qu'avait-elle appris pour la troubler à ce point ? Il allait le lui demander, quand Minia lui fit en l'entraînant sur le balcon.

— Regarde là-bas à gauche.

Un grand papier jaune s'étalait sur le mur voisin, il annonçait qu'un festival serait donné par les premiers artistes italiens pour l'érection de la statue du grand maestro V***

— Ah ! je comprends, dit Barini enchanté, tu veux y assister. Je cours chercher une loge.

— Ce n'est pas ça, reprit Minia, je veux que l'Ombra chante.

— Impossible, répondit Barini d'un ton décidé. Certes, je sais que tu serais accueillie avec acclamation ; mais je n'ai pas trouvé le directeur du festival.

— Eh bien ! j'y vais moi-même, dit Minia en s'avancant vers la porte.

Le vieillard l'arrêta.

— Veux-tu donc augmenter mes torts ? Ne m'as-tu pas appris que c'était te perdre ? Songe à ton rang, à ta considération . . . j'ai déjà compromis ton bonheur.

— Il n'y a plus de bonheur pour moi, reprit la jeune femme avec violence, rien ne m'empêchera de chanter. Je veux savoir si celui qui n'est pas venu voir lady Stève viendra pour entendre l'Ombra.

— Tu perds la tête. Encore cette jalousie de toi-même tout à fait incompréhensible ! elle est certainement une œuvre du démon. Ne serait-il pas plus loyal de faire venir le duc à Alpino et de chanter à la lumière du soleil, sans masque et sans tromperie.

— Tu ne vois donc pas, s'écria Minia, qu'à mon tour je veux le faire souffrir, me venger enfin ?

— Et de quoi ? De ce que cet Anglais n'a pu oublier ton incomparable talent, de ce qu'il a placé ces dons précieux au-dessus de la beauté ?

Lady Stève ne l'écoutait pas, elle était tombée assise sur le divan, le visage caché dans les coussins et pleurait. Le bruit de ses sanglots étouffés déchirait le cœur de son vieux maître, il marchait pour échapper à son émotion, mais à chaque pas il sentait faiblir sa volonté, trop nouvelle pour être forte.

— *Regina mia*, calme-toi, s'écria-t-il en pleurant avec elle. Songe, *cara mia*, que, malgré ton déguisement, ce lord peut te reconnaître. Oui, je comprends, ça te laisse bien indifférente, peut-être même le désires-tu. Non ? tu dis non ? C'est donc le plaisir du succès ? Encore non ? Que Dieu ait pitié de moi ! la vue de ma chère Minia dans la désolation m'ôte la raison. . . . Je ne sais plus que faire. . . . Tu pleures toujours. Eh bien ! au diable la prudence ! Chante. . . . Oui, tu chanteras, mon cher prodige. Moi aussi, je veux t'entendre encore avant de mourir.

Barini saisit son chapeau, le fit sauter en l'air et sortit.

Le lendemain, on lisait sur toutes les affiches le nom de l'Ombra écrit en gros caractères. La grande cantatrice se ferait entendre dans le fameux festival. Tous les journaux en répandirent la nouvelle, et l'un d'eux fut adressé à lord Whitefield.

À partir de ce moment, Minia se fit une incessante question : Viendra-t-il ? Mais l'attente du moins faisait circuler son sang, battre son cœur, elle chassa la morne langueur qui l'accablait. Dominico, son fidèle serviteur, eut l'ordre de surveiller l'arrivée des trains, sans se laisser voir.

Enfin, la veille du festival, lord Whitefield fut aperçu se rendant de la gare à l'ambassade d'Angleterre. Il était venu pour entendre l'Ombra.

À partir de ce jour, Minia s'enferma. Était-elle contente ou désolée ? Elle l'ignorait elle-même. La pensée que William était là, près d'elle, faisait courir des frissons dans tout son être. . . . Il y avait pourtant moins loin du château de Stèveville au pavillon du rendez-vous ! se disait lady Stève. Enfin, elle était triomphante de le savoir à Naples. . . de l'avoir attiré par l'espoir de l'entendre. Elle, l'offensée, allait venger lady Stève ; elle le verrait enivré, enthousiaste, plus épris que jamais, et c'est alors qu'elle méprisait son amour comme il avait méprisé le sien.

Le soir fixé pour la fête vint enfin. La brune Ombra se rendit à San Carlo. Le plancher relevé à la hauteur du théâtre, la rampe supprimée, l'orchestre presque au milieu de la salle, laissaient plus d'espace au public. Arrivée de bonne heure, Minia choisit sa place ; elle prit un fauteuil et fit asseoir devant elle Barini ; ainsi, à demi cachée et abritée derrière son éventail, elle put chercher des yeux parmi cette foule d'inconnus la seule personne qui existât pour elle en ce monde. Après avoir scruté du regard les rangs pressés du parterre, les loges eurent leur tour ; elles étaient remplies de femmes étincelantes de diamants. Vis-à-vis de Minia une loge était encore vide, celle de l'ambassadeur d'Angleterre ; la porte s'ouvrit bientôt pour laisser entrer lord et lady Lundworth et le duc de Whitefield. Le cœur de lady Stève s'arrêta, elle crut qu'elle ne pourrait plus respirer. C'était lui ! elle l'apercevait comme dans un rêve,

loin, bien loin d'elle, quoiqu'il n'y eût que la largeur de la salle qui les séparât. Elle se fit l'effet d'une morte revenant dans le monde des vivants. Elle avait évoqué tant de fois cette image ! Tant de fois ses pleurs avaient coulé à la pensée qu'elle ne le reverrait plus ! Elle était là, en face de lui, perdue au milieu de la foule. Elle ne savait plus pourquoi tant de monde était rassemblée. Les accords des instruments la rappelaient à la réalité. Elle fut alors épouvantée de sa situation, comprenant pour la première fois ce qu'il lui avait fallu d'ignorance pour paraître sur un théâtre. Ce public aristocratique, elle en faisait partie par son nom et son rang, elle allait donc le braver.

—Qu'importe ? pensait-elle, ce n'est pas pour lady Stève que le duc est ici, c'est pour la cantatrice, il eût peut-être épousé la première, mais c'est la seconde qu'il aime.

Minia jeta alors un regard de défi à celui qui la cherchait évidemment, car penché sur le bord de la loge, il explorait tous les coins de la salle : vu à la clarté des candélabres, son visage, ainsi en pleine lumière, parut à Minia maigri et pâli.

—Prépare-toi, dit Barini.

En effet, l'orchestre éclata tout à coup : ses trois cents instruments étaient tenus par des musiciens de premier ordre. Ce tonnerre harmonieux arracha Minia à ses pensées, par instinct elle leva les yeux sur William, comme si un même transport d'admiration devait les unir.

Plusieurs chefs-d'œuvre sont exécutés par des interprètes dignes d'eux. Puis vient le tour de l'Ombra. Elle est accueillie par un murmure flatteur. Sa tête élégante, couronnée de cheveux noirs, est ornée d'une simple fleur de camélia blanc. Elle jette un rapide coup d'œil sur lord Whitefield, dont le visage s'éclaire, car il voit que la cantatrice le reconnaît, il la regarde avec une attention ardente.

Un grand silence se fait. L'orchestre commence, l'Ombra chante. A peine ce chant divin est-il achevé, que l'enthousiasme, contenu jusqu'alors, éclate avec fureur du parquet jusqu'aux dernières loges : la salle entière se lève pour mieux faire entendre les bravos et les cris, qui recommencent sans cesse : c'est du délire. Alors l'Ombra triomphante rencontre encore ces regards d'amour qui avaient éveillé son cœur, changé sa vie, et lui avaient appris les douleurs et les larmes.

—Vive la diva ! gloire à l'Ombra !

Et toutes les mains s'agitent, elle ne peut se dérober à ces appels répétés. Enfin, elle parvient à se glisser derrière l'orchestre, puis à gagner un coin reculé.

Ce ne sont pas les transports de la foule qui lui causent une si vive émotion, ce sont deux yeux à l'expression passionnée. . . Ainsi cachée, elle se demande ce qu'elle a voulu et ce qu'elle va faire. . . écrasée de son triomphe, plus triste que jamais, comme si elle venait de jeter son dernier chant avant de mourir, elle aperçoit tout à coup le duc qui s'avance vers elle ; son premier mouvement est de fuir, mais il n'est plus temps :

—Signora, lui dit-il dans un trouble extrême, pardonnez-moi d'oser vous aborder sans avoir eu l'honneur de vous être présenté ; mais la crainte de vous voir disparaître m'a fait saisir l'unique occasion de vous approcher.

Minia, le visage à demi caché sous un éventail, s'incline sans répondre. Le duc continue :

—Je n'ose me flatter que vous n'avez gardé un souve-

nir du spectateur assidu de Milan et de Vienne, mais je veux vous dire qu'il vous a cherché en Autriche et dans toute l'Italie, tant il avait le désir de s'entretenir avec vous. Voilà l'excuse de ma hardiesse de ce soir.

Changeant autant que possible le timbre de sa voix converti par le bruit de la foule et de la musique, lady Stève demanda froidement ce qu'il avait à lui dire, et ce qu'il lui voulait.

—Que vous me permettiez, madame, de vous exprimer mes sentiments de respect et d'admiration.

—D'admiration, c'est possible, répondit Minia, mais de respect quand vous ne me connaissez pas !

—Je vous connais, signora, car tout en vous révélant une âme noble et pure, . . . une femme digne du plus sage, du plus profond amour.

Le duc, pressé par le temps, ne calculait pas ses paroles.

—Pardon, signor, interrompit la cantatrice, . . . si je vous comprends bien, vous voulez me faire croire que vous m'aimez.

—Plus que ma vie ! s'écria le jeune homme, dans un cri sorti du cœur.

—Songez-y, reprit Minia avec dignité, vos paroles sont une insulte ou un engagement.

—Un engagement, madame, et si vous êtes libre, vous pouvez mettre en toute confiance votre main dans celle d'un honnête homme.

Lady Stève recula, repoussant du geste la main que le duc lui tendait. Elle se rappelait le soir où ce même amant penché vers elle lui demandait un rendez-vous, elle se rappelait les heures de l'attente, son humiliation tout ce qu'elle avait souffert.

—Par grâce, daignez me répondre, signora, reprit William. . . J'ai vécu de votre souvenir. Je suis le duc de Whitefield, qui a osé vous écrire à Vienne pour vous offrir son nom et sa vie.

—Assez, milord, dit enfin l'Ombra d'une voix tremblante, ce moment est mal choisi pour un pareil entretien. Venez demain à l'hôtel Murini, où quelqu'un digne de foi pourra vous dire qui je suis.

L'Ombra se leva en ajoutant :

—A neuf heures vous serez attendu.

Elle lui fit signe de se retirer. Elle-même s'éloigna.

—Ah ! trompeur ! murmura-t-elle indignée, va, je te connais maintenant, ton cœur ne s'échauffe qu'à la flamme du triomphe, qu'aux applaudissements de la foule : tu veux avoir à toi l'idole que l'on encense, non la femme à la tendresse discrète. . . Et bien ! c'est la même tu l'as trahie deux fois : l'Ombra pour lady Stève et lady Stève pour l'Ombra.

Sans prendre sa mante, sans demander de conducteur Minia se jeta dans la première voiture venue, gagna son palais, y rentrant sombre et agitée ; arrachant ses tresses noires, baignant son visage pour effacer un masque odieux : au lieu d'une image menteuse, elle vit ses traits couverts d'une pâleur mortelle, altérés par une douleur sans espérance.

Le lendemain, le soleil se leva radieux, comme s'il ne devait éclairer que des gens heureux ; le golfe d'azur était, grâce à ses rayons, parsemé de paillettes d'argent, les barques se balançaient joyeusement, les enfants pressés nus poussaient des éclats de rire, les bateliers chantaient, tout était plein de mouvement et de vie ; rien n'était changé, si ce n'est une femme dont le cœur était brisé.

Lady Stève laissa Barini exhaler sa joie, gardant pour

le seul
blait raj
le vivan
—Tu
mandée
ble ne
Vive l
côtés . . .
ainsi qu
gloire s
Barin
endre p
toute la
Minia
qu'elle a
aussi, ap
couronné
son cors
venue, le
prit un
es yeux
—Est-
—J'ai
soirée, et
—Je
ressembl
fants.
Comm
le visit
vers lui,
prise et
—Lad
—Oui,
ici ? . . . N
une visit
en Angle
Par
tais aller
Qu'
En vérit
—Con
lieu de r
—Il p
—Il p
ne l'habi
Non
mon viet
—Par
nom ?
—Je n
vous atte
Une g
erraît su
—Où l
Je s
Le jeu
dont l'ai
vre Bari
que cet é
il se leva
—Rest
lord Whi
Puis, s
—Milc
de la per
est incon
tous les

elle seule le secret de sa douleur. Le vieux chanteur semblait rajeuni de quarante années, tant il avait de faconde, de vivacité en parlant de son admiration.

—Tu as été sublime. Aussi quel délire ! On t'a redemandée ; moi-même je t'ai cherchée ; où étais-tu ? Le public ne voulait pas s'en aller sans t'applaudir encore. Vive la diva ! l'Ombra ! l'Ombra ! " Je courais de tous côtés... Comment es-tu rentrée ? Te voilà immortelle ainsi que ton maître. Va, princesse de Sanseverone, ta gloire surpasse celle de tes aïeux !

Barini sortit après le déjeuner ; il avait besoin d'entendre parler de la grande cantatrice. Il resta dehors toute la journée.

Minia put s'occuper, sans être questionnée, de la visite qu'elle attendait le soir ; on pare les morts et les tombes ; aussi, après avoir fait remplir le palais de fleurs, elle s'en couronna, se mit en grande toilette, sema de diamants son corsage, orna de bracelets ses beaux bras nus ; la nuit venue, les lustres et les girandoles furent allumés, tout prit un air de fête, et la jeune femme, fiévreuse, anxieuse, les yeux brillants, le teint animé, attendit.

—Est-ce que tu donnes un bal ? lui demanda Barini.

—J'ai des adieux à faire ! tu ne me quitteras pas de la soirée, et tu garderas le silence.

—Je ne sais pourquoi j'ai peur, reprit le vieillard, tu ressembles à la Norma quand elle veut tuer ses enfants.

Comme il finissait de parler, neuf heures sonnaient ; le visiteur-attendu entra dans le salon. Minia s'avança vers lui, le que s'arrêta, sans pouvoir dissimuler sa surprise et s'écria :

—Lady Stève !

—Oui, milord ; pourquoi vous étonner de me trouver ici ? .. N'est-ce pas pour me voir que vous me rendez une visite en Italie, après celle que j'ai faite à la duchesse en Angleterre ?

Pardonnez-moi, milady, c'est à Alpino que je comptais aller... Mais ce soir... je ne savais... j'espérais...

Qu'espérez-vous donc, mon cousin ? Quel trouble ! .. En vérité, vos mains tremblent...

—Comment se nomme ce palais ? demanda le duc au lieu de répondre.

—*Il palazzo Marini.*

—*Il palazzo Marini !* répéta lord Whitefield... Vous ne l'habitez pas seule ? Vous y êtes en visite peut-être ?

—Non, je suis chez moi et j'habite seule ce palais avec mon vieux maître.

—Pardon, milady, n'y a-t-il pas un autre palais de ce nom ?

—Je ne le crois pas, milord, et c'est bien ici que l'on vous attend.

Une gravité étrange remplaça le sourire forcé qui errait sur ses lèvres.

—Où l'on m'attend ! Savez-vous donc ?...

Je sais que l'Ombra vous y a donné rendez-vous.

Le jeune homme s'approcha vivement de lady Stève dont l'air hautain et presque dédaigneux étouffa le pauvre Barini, qui, ne comprenant pas l'anglais, craignit que cet étranger ne manquât de respect envers Minia, il se leva donc.

—Reste où tu es, lui dit celle-ci, c'est mon cousin, lord Whitefield.

Puis, se tournant vers ce dernier :

—Milord, veuillez vous asseoir. J'ai à vous entretenir de la personne que vous espérez trouver ici. Elle vous est inconnue, et je suis chargée de vous donner sur elle tous les renseignements que vous désirez savoir.

—Mais pourquoi n'est-elle pas présente ?

—Je vais vous le dire, milord : l'Ombra est mon amie.

—Votre amie ?

—Oui, milord ; ne vous avais-je pas dit qu'en Italie le talent valait les titres de noblesse ? Vous étiez bien sévère pour les artistes. Je me souviens que vous m'avez dit un jour : On n'épouse pas ces femmes-là.

—Mais l'Ombra est au-dessus de toutes les autres, et je vous remercie, milady, de l'avoir alors défendue.

—Elle n'avait pas besoin, reprit Minia, car elle est votre égale par la naissance de votre fortune.

—Je ne veux pas le savoir, s'écria le duc, je tiens à vous dire, lady Stève, que je vous trompais en paraissant mépriser les artistes, et l'Ombra, quels que soient sa naissance et son pays, est de celle auxquelles on donne son nom.

—Et son cœur, ajouta Minia.

—Oui, son cœur, car je l'ai aimée en la voyant.

—Et un peu oubliée en ne la voyant plus, interrompit la jeune femme ; car si je ne me suis pas abusée, vous me l'avez offert ce cœur, en me demandant un rendez-vous.

—C'est vrai, milady, vous m'inspiriez des sentiments d'estime et d'affection qui m'ont fait désirer de vous obtenir pour compagne, mais vous m'avez refusé, et cruellement. Je veux aujourd'hui vous parler en toute franchise : vous avez bien fait, car vous deviez que j'en aimais encore une autre passionnément.

—Ainsi vous l'avouez, dit Minia violemment, vos tendres regards et vos paroles étaient des mensonges, et tandis que vous me demandiez d'être à vous, vous aimiez l'Ombra.

—Non, je ne vous ai point trompée, lady Stève. Je croyais l'Ombra perdue pour moi, et peu à peu j'ai subi le charme de votre beauté et de votre esprit ; le nom de l'Ombra jeté entre nous, m'a fait comprendre que je n'étais pas guéri de mon amour, et il s'est rallumé plus violent que jamais, voilà la vérité. Je vous devais cette confession, ma cousine : et je dois encore, tant j'ai confiance dans votre justice et dans votre bonté, vous apprendre qu'hier soir j'ai demandé à l'Ombra d'être ma femme.

—Songez-vous, milord, que le nom qu'elle portera est celui de votre mère ?

—N'essayez pas, chère lady Stève, de me détourner d'un projet irrévocablement pris : il s'agit du bonheur de ma vie... Ne puis-je compter sur vous pour plaider ma cause ?

—Non, milord.

—Êtes-vous donc une ennemie ?

Le duc n'obtenant pas de réponse et voyant l'ironie et la colère dans les yeux bleus de la jeune femme, continua :

—S'il en est ainsi, milady, je demande à voir l'Ombra qui m'a promis de m'entendre.

—Vous ne la verrez pas, milord, je la protégerai contre vous.

—Vous n'avez pas le droit de me séparer d'elle. Où est-elle ?

—Vous allez l'apprendre, duc de Whitefield, s'écria Minia en s'élançant vers Barini, qu'elle entraîna au piano. Accompagne-moi, mon maître.

Elle chanta, et sa voix s'éleva dans toute sa beauté... Le duc jeta un cri. Le chant continua, de plus en plus expressif.

—Où suis-je ? Qui donc êtes-vous ? balbutia William.

—Je suis l'Ombra, qui ne vous pardonnera jamais.

Dans sa surprise, son saisissement, son désespoir, le duc chancela et perdit connaissance.

A cette vue, Minia oublia sa colère, se pencha sur celui qu'elle aimait toujours et l'appela des noms les plus tendres, pleurant sur ce visage pâle comme celui d'un mort.

—L'Ombra ? murmura le duc en revenant à lui.

—Eh ! oui, l'Ombra, dit Barini ; est-ce qu'il y a deux voix comme la sienne ?

Avec la volubilité italienne, il commençait le récit de la métamorphose de son élève, quand William, la saisissant dans ses bras pour ainsi dire, l'emporta dans le salon voisin.

Un an après, lord Whitefield et sa jeune femme, revenant d'Alpino, s'arrêtèrent à Milan ; en se promenant le soir sur la terrasse de l'hôtel, ils lurent une affiche qui annonçait l'opéra d'*Isaura*.

—Voulez-vous venir passer une heure au théâtre, chercher amour ? demanda le duc, nous arriverons encore temps.

—Très volontiers,

Jettant sur sa tête un voile de dentelle noire, s'emloppant d'un burnous blanc, la jeune duchesse et son mari se blottirent dans une petite loge sombre.

—Ah ! s'écria William, après vous avoir entendu toutes les cantatrices paraissent détestables.

Minia était au fond de la loge, perdue dans l'Ombra. William en se retournant vit ses cheveux blonds entièrement cachés sous la dentelle noire, son corps dans son vêtement blanc, ses yeux bleus qui le regardaient tendrement.

—Comme tu ressembles en ce moment à l'Ombra murmura-t-il en se penchant vers elle, et il lui donna un ardent baiser.

Peut-être, si la blonde Minia avait pu lire dans le cœur de William, eût-elle été encore jalouse d'elle-même.

FIN

Les
prouve
e ne s
Je
gnom
ci ave
na têt
Il es
lu, ina
our d
ompl
iant s
an ric
masqu
ormi
'ai di
Dieu !
Ce r
l'une
némoi
rienne
le ces
risson
sens q
sensat
malgre
explic
l'hui t
a cou
finalen
—C
Pou
voilé r
réponc
ense o
a long
premiè
an pr
est p
mais il
point l
Je n
out à
déciden
Et p
pour v
éciles

LA CHAMBRE DU PENDU

PAR GUSTAVE GUESVILLER

I

Les médecins ont dit que j'étais fou, mon avocat l'a prouvé, les jurés l'ont cru et tous se sont trompés. Non, je ne suis pas fou !

Je mérite la mort, comprenez-le ! la mort terrible, ignominieuse, je mérite l'échafaud ! Et ils me cloîtent et avec des idiots ! Au lieu de la couper, ils vont soigner ma tête ! . . . Je trouve cela injuste, moi !

Il est vrai que depuis le jour où l'on m'a trouvé étendu, inanimé, livide dans cette chambre maudite, jusqu'au jour de mon jugement, j'ai vécu dans une prostration complète de mon être, dans un continuel hébètement, niant sans cesse d'un rire stupide, les lèvres plissées en un rictus béat—immobile, effrayant comme celui d'un masque. Je m'en rends compte et il me semble avoir dormi tout ce temps-là ; je ne me souviens ni de ce que j'ai dit, ni de ce que j'ai fait. Que s'est-il passé, mon Dieu !

Ce n'est pas que j'aie tout oublié ; je me souviens, mais d'une manière toute spéciale. Comment dirai-je ? Ma mémoire se refuse à me retracer aucun des faits qui viennent de s'accomplir, mais je retrouve "l'impression" de ces faits oubliés et je frissonne alors comme j'ai dû frissonner quand ils se sont produits. C'est ma chair, mes sens qui se souviennent, et si, par instants, une vague sensation de terreur m'étreint et me glace, je ne puis, malgré tous mes efforts, en démêler la cause. Grâce aux explications qu'on m'a fournies, je comprends aujourd'hui toute l'horreur de ma position. J'ai comparu devant la cour d'assises, on a déposé, on a plaidé, on a voté et finalement le jury a déclaré mon irresponsabilité.

—C'est humiliant !

Pourquoi n'ai-je pas parlé ? pourquoi n'ai-je pas dévoilé mon secret ? On a dû m'interroger souvent ; qu'ai-je répondu ? Rien, sans doute. Je sens aujourd'hui, à l'insensé désir qui me brûle de conter mon histoire, qu'il y a longtemps que je porte ce rude fardeau et que c'est la première fois que je puis me soulager. Je suis un grand, un profond criminel ; vous l'ignoriez, apprenez-le ! Ce n'est pas que je m'en vante—j'ai toujours été modeste—mais il me plaît de le reconnaître et de prouver à quel point la justice des hommes est maladroite.

Je n'ai plus rien à perdre, aujourd'hui ; bien plus, j'ai tout à gagner ; je vais enfin pouvoir tracer ces lignes qui décideront de mon sort et de ma renommée . . .

Et puis, je ne veux pas rester ici ! Je ne suis pas né pour vivre dans ce monde hideux de maniaques et d'imbéciles—encore moins pour y mourir. Encore une fois

je mérite un châtement terrible, non des soins, une pitié ridicules.

Cela vous intéresse-t-il de savoir que je suis le second fils de pauvres paysans de la Beauce ? Ah ! ce fut un beau temps que celui de mon enfance !—Cette constatation est bien commune, aussi je n'insiste pas.—Qu'est-ce que cela peut vous faire, en somme, que j'aie passé mes premiers ans à courir les bois, les champs, à me vautrer voluptueusement sur des tas de fumier ? Cela pourra tout au plus vous étonner dans la suite—et vous vous étonnerez pour bien peu.

J'avais un oncle, un vieil oncle célibataire dont les moulins avaient bien tourné. Il était relativement riche, et me prit en grande affection. A ma précoce intelligence il comprit sans peine que j'étais destiné à de grandes choses et il m'envoya au collège. A dix-huit ans, j'étais bachelier ; ce fut un triomphe pour mon oncle. A vingt-deux ans, j'étais docteur en droit : le lendemain du jour où il en reçut la nouvelle mon vieil ami mourut—de joie sans doute. Il ne laissait par grand'chose le bonhomme, car, quoique vieux, il avait, disait-on, des vices secrets et ruineux. Je m'inscrivis au barreau ; cet essai ne me réussit pas et je dus comprendre que l'éloquence de la chicane n'était point mon fait. Je cherchai ailleurs. Doué d'un tempérament robuste, d'une force physique et morale peu commune, j'avais en outre une intelligence en rapport avec mon ambition qui me permettait de tout entreprendre. Aux misères de la vie j'opposais une double cuirasse solidement trempée : la tenacité et l'égoïsme. Hélas ! est-il une cuirasse sans défaut ? On a beau être un homme "fort" le côté "faible" est toujours là, caché quelque part, comme la marque de fabrique ! Je tombai amoureux, amoureux à la folie car j'épousai. Ma femme n'avait en dot que ses yeux bleus et sa taille mince—je n'ai jamais aimé que les femmes minces, maigres même si l'on veut. Rubens pour moi n'a peint que des hideurs. Mais ceci est une question de goût.

Ma femme mourut en donnant le jour à mon fils à mon cher petit Jacques . . . oh ! comment ai-je pu écrire ce nom ? . . . Passons, passons vite !—J'enterrai ma femme, je la pleurerai beaucoup et, libre, instruit par l'expérience, je fis vœu de rester vœuf. J'avais vingt-quatre ans. Comment il advint que j'entrai alors chez le comte de Maleplaine en qualité de secrétaire, cela importe peu et, d'autre part, je ne m'en souviens plus. Cette place était la tranquillité, le bien-être pour moi et pour mon enfant ; je devais bientôt y voir la fortune c'était fatal !

Le comte de Maleplaine passait en tout lieu pour un

gentleman accompli. Il jouissait d'une grande considération, on citait ses mots, on écoutait ses avis, on estimait son sens droit, son esprit judicieux et l'on s'accordait à reconnaître en lui les qualités précieuses de l'homme sage unies aux distinctions de l'homme délicat. Tel ne fut pas le jugement que je portai sur lui. Qu'il fût homme de bien, jamais je n'en ai douté ; mais qu'il fût intelligent et raisonnable, voilà ce que je nie avec acharnement. Qu'on n'aille pas croire que je veuille calomnier gratuitement la mémoire du comte de Maleplaine. Je lui dois une grande reconnaissance : il était en tout l'homme qu'il me fallait. Doux, affable, timide même, d'un esprit très versatile, très impressionnable, usé déjà par les plaisirs et la fièvre mortelle de la grande vie parisienne, sans énergie, sans volonté et, avec cela, crédule comme tous les enthousiastes, enthousiaste comme tous les naïfs, le comte de Maleplaine était plus qu'un bon maître, c'était une proie facile, une cire molle qu'une main habile pouvait pétrir et façonner à sa guise.

Mon rôle était tout tracé, n'est-ce pas ? Flattant ses vices, exécutant ses défauts, admirant ses ridicules, je devins vite son ami, son confident, le compagnon indispensable de ses plaisirs. Observateur par métier, sinon par nature, au bout d'un mois je connaissais le comte de Maleplaine mieux qu'on ne le connaissait et surtout qu'il ne se connaissait lui-même — ce qui n'était pas difficile, car il était un peu fat et s'aveuglait complaisamment sur ses qualités.

Si j'insiste sur ce point c'est que, je le répète, je suis modeste et que je ne veux pas que plus tard on exagère mes talents outre mesure.

Je suis de ces hommes qui ont toujours gémi sur l'imprévoyance, le manque de discernement dont fait preuve la nature en ses créations. Cette injustice qui laisse l'homme fort privé des moyens d'utiliser sa force et met l'homme débile en possession de moyens puissants dont il ne sait et ne peut se servir, cette injustice, dis-je, m'a toujours révolté. Suis-je le seul à penser ainsi ? Voici deux hommes. L'un est faible, mou, timide ; l'autre est vigoureux, énergique, hardi. Le premier a des coffres débordant de richesses qu'il disperse follement aux quatre vents du ciel, le second est pauvre. Ainsi posés, que feront ces deux hommes ? Rien. Tous deux seront des impuissants. Qu'un accident, qu'un jeu du sort mette l'homme fort et pauvre en possession des biens de l'homme riche et mou, qu'arrivera-t-il ? Un inutile disparaîtra que personne ne songera à regretter ; de sa ruine, de son anéantissement, une puissance naîtra digne de l'admiration et du respect publics. Telle a été, telle est encore ma théorie.

Je sentais en moi des forces immenses pour les utiliser il me manquait un levier : l'argent. Le comte, l'homme débile, en avait plein ses coffres, c'était cet argent-là qu'il me fallait.

J'avais jeté les premiers plans et je commençais à pressentir le but tant désiré, quand une nouvelle fantaisie de mon maître fit subitement écrouler l'échafaudage si péniblement construit. Le comte voulait prendre femme. Pouvais-je l'en empêcher ? pouvais-je le blâmer ? Je dus abandonner mes plans antérieurs, longtemps je méditai pour établir une base nouvelle, et voici comment j'opérai... — Mais, ces préambules me fatiguent. A quoi bon vous faire pénétrer dans l'intimité journalière de mon travail ? J'ai hâte d'arriver aux faits. Qu'il vous suffise de connaître la nature de mes opérations et le succès dont elles furent suivies.

Depuis quelque temps des bruits étranges, des bruits sinistres couraient sourdement. On parlait de la révolution sociale, de la faillite imminente de l'État, de vengeance du peuple poussé à bout, de l'extermination certaine de tous les nobles et des riches, surtout : bruits sinistres qui ont dû se produire, plus ou moins menaçants à toute époque et qui, dédaignés par les gens sensés, servant de jouet facile aux sceptiques, suffirent parfois quand ils sont habilement exploités, à jeter l'épouvante dans les âmes impressionnables et timides. Possédant déjà la confiance du comte, je m'en servis pour le terroriser. Son esprit faible et crédule était un excellent "sujet à suggestion."

Le premier et précieux résultat de mon travail d'influence fut le brusque départ du comte et de sa femme pour un vieux château qu'ils possédaient aux environs de Limoges. Loin de Paris, loin de toute distraction et de tout conseil contraire à mes vues, le comte devait plus facilement encore s'abandonner à moi. C'est dans ce château solitaire, que, comme on le sait, la comtesse mit au monde sa fille Suzanne qui fut, hélas, la seule héritière du nom. J'attendais cet événement et je bénis son arrivée, cette enfant était une arme de plus entre mes mains. En effet, six semaines après les couches, la comtesse partait pour l'Italie avec sa fille, le comte se promettait de les rejoindre bientôt. Oh ! j'avais bien mené les choses. Le comte en éloignant sa femme et son enfant obéissait en réalité aux terreurs qui le hantaient secrètement ; mais la comtesse partait sans inquiétude, ne se doutant de rien, croyant à un voyage de santé.

— La comtesse est souffrante, disais-je à mon maître, si vous lui apprenez maintenant la cause réelle de son départ et du vôtre elle s'effrayera et cette peur subite peut déterminer chez elle un ébranlement désastreux. Plus tard, quand vous l'aurez rejointe, vous lui direz tout.

Le comte acquiesça à ce raisonnement car il me rendait justice, lui, et il m'écoutait comme un oracle.

La comtesse partie, j'aidai mon maître à régler ses affaires, c'est-à-dire, à réaliser sa fortune. Il fallait agir prudemment pour ne donner plus tard prise à aucun soupçon et aussi pour éviter une baisse possible, baisse dont j'aurais été la première victime, n'est-ce pas ? J'eus soin, en conséquence, de tracer son rôle à mon maître et de ne me mêler directement de rien. Pour les curieux, inévitables la réponse était toute faite : le comte confiait la totalité de sa fortune à une grande entreprise industrielle qu'il désignait plus ou moins vaguement.

Tout se passa selon mes prévisions, et le moment vint bientôt de livrer la grande bataille. Nous étions alors le 25 novembre, je ne fais pas erreur sur la date. Le départ du comte était fixé au lendemain. Lui seul et moi étions dans le secret, car j'avais eu la précaution d'intercepter la lettre qu'il avait écrite à sa femme, la prévenant de son arrivée. Il était convenu que je demeurerais quelques jours encore au château, aux fins de congédier les domestiques, de veiller au déménagement des meubles et de fermer la maison. Un pli cacheté que je devais remettre ensuite à un notaire de Limoges, renfermait les instructions du comte touchant la vente de sa propriété. Quant tout serait terminé j'avais ordre de rejoindre mon maître à Florence où il m'attendrait.

Le comte passa sa journée à classer ses billets de banque et à les serrer par liasses épaisses dans une ceinture spéciale et dans une sacoche que je lui avais procurée. Il voulait même que je l'aidasse, mais j'eus la délicatesse

refuser : j'avais, du reste, besoin de quelques heures de solitude. Je montai dans ma chambre pour jeter un dernier coup d'œil sur ce que je puis, sans fanfaronnade, appeler les instruments de mon chef-d'œuvre : une fiole de chloroforme, un tampon d'ouate, une corde et un couteau de papier à lettres, aux armes de Maleplaine, dont la première page contenait quelques lignes de la main du comte.

— J'allais oublier de vous dire que depuis longtemps déjà je m'appliquais à étudier et à reproduire l'écriture de mon maître. J'ai toujours eu du goût pour la calligraphie, et l'écriture du comte était originale. Grâce à ce travail opiniâtre j'étais arrivé à une contrefaçon en tout point parfaite. Le faux que j'avais sous les yeux avait décidé de ma fortune, je l'examinai sévèrement une dernière fois. Je pouvais être tranquille, les plus habiles s'y méprendraient. Alors je retirai la feuille contenant le faux et je la séparai en deux feuillets inégalement coupés.—Ce n'est pas à l'article de la mort qu'on s'empresse à l'emploi d'un coupe-papier et le procédé des faux à souches jouit à juste titre d'une grande réputation de sûreté.—Je plaçai le feuillet blanc à sa place, dans le cahier de papier à lettres, quant au faux je le traitai soigneusement et le glissai dans mon portefeuille. — Près quoi, je sortis prendre l'air dans le parc.

Le temps se faisait mauvais. De gros nuages noirs annonçaient, gonflés de pluie : les grondements lointains et sourds du tonnerre annonçaient majestueusement la venue de l'orage : il soufflait ce vent tiède, lourd, chargé d'électricité qui semble comme l'haleine fiévreuse de la nature altérée d'eau.

Au fond du parc, près d'un ruisseau bavard, la dévotion superstitieuse des premiers maîtres avait élevé, dans une sorte de grotte, un autel et une statue à la Vierge Marie. Derrière l'image de la Vierge, je soulevai une dalle descellée par le temps et un trou béant s'offrit à la vue. Il n'était ni large, ni profond, mais les billets de banque tiennent peu de place et, tel qu'il était, il servait aisément de refuge à la fortune des Maleplaine.

L'orage approchait rapidement : plus distinct, le tonnerre éclatait faisant croire à des écroulements de murailles gigantesques au sein des cieux. La pluie commençait elle tombait en larges gouttes qui s'aplatissaient sur la terre avec des bruits saccadés.

Je rentrai au château pour le dîner. Le comte m'attendait au fumoir.

— Tout est prêt, mon ami, me dit-il en me tendant la main. Je n'ai plus qu'à préparer ma valise, demain matin. Bientôt je serai hors de France, hors de tout danger. Ah ! je l'avoue, ces inquiétudes incessantes me torturaient effroyablement. Je vais enfin connaître le repos.

— Croyait-il si bien dire ?

A dix heures nous nous séparâmes. Accoudé sur ma table l'œil fixé sur la pendule, j'attendis que l'aiguille eût fait deux tours de cadran. J'étais un peu fiévreux, à dire vrai, mais mon esprit gardait tout son calme, toute sa lucidité. Je vérifiai avec soin si mon revolver était chargé : en cas de malchance, j'étais résolu à me faire sauter la cervelle. A minuit, tout dormait dans le château. L'ouragan était dans toute sa furie, le vent hurrait, le tonnerre grondait par intervalles réguliers, rythmant d'une cadence formidable la chanson monotone et bouce de la pluie.

Je mis plus d'un quart d'heure à descendre l'escalier, plus d'un quart d'heure ensuite à atteindre la chambre du comte. Dormait-il ? ..

L'oreille collée contre la porte, la main sur la serrure, j'attendis. Lentement, lentement, je tournai la clef.—Je ne redoutais pas un grincement importun, j'avais pris mes précautions comme vous pensez.—Je pénétrai dans la chambre. Un éclair me montra le comte plongé dans un profond sommeil... La foudre éclata, j'avancai de quelques pas... j'étais au lit !

Ah ! ce fut un beau crime !

Je saisis mon flacon de chloroforme, j'imbibai le tampon d'ouate et, sans secousse, avec une précaution extrême, je le posai sur le visage de mon maître. Tranquille de ce côté, j'allumai la bougie et m'emparant du bras du comte, je suivis anxieusement les progrès de l'anesthésie. J'avais étudié la question à fond, j'étais sûr de ne pas me tromper. A temps, je sus éloigner le tampon, car je ne voulais pas endormir entièrement mon maître, encore moins le tuer ainsi. Vous comprenez, je me méfiais d'une autopsie probable et je voulais seulement mettre ma victime dans l'impossibilité de résister.

J'ouvris la fenêtre, les volets extérieurs étaient clos. En m'aidant d'une chaise je réussis à passer ma corde sur la tringle des grands rideaux où je l'assujétis solidement. à l'extrémité opposée le nœud coulant était préparé.

Quand je songe au calme avec lequel j'accomplissais ces choses, une admiration immense de moi-même m'envahit ; il m'arrive parfois d'avoir peur de moi.

Je revins au lit. Avec toute la science d'un valet de chambre consommé, j'habillai le comte de la tête aux pieds. L'air frais, en pénétrant tout à coup, avait agi sur le sommeil léthargique de mon maître. Des plaintes légères, des soupirs plaintifs doux comme un chant lointain s'échappaient de ses lèvres demi-closes... C'était l'instant d'agir ! Je rassemblai mes forces, je saisis le comte à bras-le-corps et le portai ainsi jusqu'à la fenêtre. Là, je dus le déposer pour prendre haleine ; il était très lourd et j'avais trop présumé de ma vigueur. Cependant, il fallait me presser ! Le comte commençait à s'éveiller, il était "à point"—si je puis m'exprimer ainsi : je me ruai sur ma victime, je le saisis de nouveau et, dans une torsion brutale de tous mes muscles, sous la pression de fer de ma volonté surexcitée, je le hissai avec moi sur la chaise. Son cou était à la hauteur du nœud coulant. Un dernier effort !... un mouvement rapide !... Le comte était pendu... — Je veux dire : le comte de Maleplaine s'était pendu.

La suffocation le réveilla tout à fait. Ses yeux s'ouvrirent démesurément : ils lui sortaient de la tête. Sans aucun doute il me reconnut et comprit tout. Sa bouche s'ouvrit pour m'accuser, ses dents claquèrent précipitamment, mordant, mâchant sans pitié sa langue qui pendait, violacée déjà par la strangulation. Un son rauque sortit de sa poitrine, il s'agitait convulsivement et renversa d'un coup de pied la chaise qui m'avait servi à l'accrocher... Il eut un dernier râle, une suprême révolte de tout son être... et mourut.

Il était hideux, hideux !

Moi, je le regardais en souriant d'aise ; la grande difficulté était vaincue, le comte de Maleplaine était mort "éveillé," il était mort "vivant," l'autopsie, loin de me nuire, me servirait... j'étais sauvé !

Ah ! ce fut un très beau crime !

J'eus besoin de m'asseoir, j'étais las. La précaution que j'avais prise de pendre le comte à la tringle des grands rideaux avait pour but d'expliquer l'ouverture de la fenêtre, indispensable pour permettre à l'odeur du chloroforme de se dissiper.

Deux heures sonnèrent quand je me remis au travail. Avant tout, consciencieusement, je m'occupai à refaire le lit : il était inadmissible que le comte se soit couché avant de se pendre et qu'il se soit levé et rhabillé ensuite pour exécuter son sinistre projet.—Le lit fait, j'ouvris le secrétaire. Après les avoir attentivement examinés un par un, je fis un grand feu des papiers qui pouvaient être compromettants. Le suicide expliquait cet autodafé. Quant aux pièces sans importance, je les respectai et négligemment, je jetai dans un tiroir le cahier de papier à lettres et le feuillet d'où j'avais détaché mon faux. Il me fallut tout mon courage pour m'approcher du pendu et glisser dans la poche de son veston mon chef-d'œuvre de Calligraphie.

Il ne me restait plus qu'à prendre l'argent : ce ne fut ni long ni difficile, j'avais la clef du coffre-fort, la précieuse ceinture et la sacoche s'y trouvaient puissamment gonflées. Je m'en emparai, ayant soin de respecter les quelques rouleaux d'or qui gisaient auprès d'elles et qui, par leur volume et leur poids, m'auraient embarrassé.

Ma tâche était achevée. Un dernier travail de mise en scène pour dissimuler toute trace de violence, et je n'avais plus qu'à aller enterrer "ma" fortune. Je laissai telle quelle la chaise que le comte avait renversée dans ses convulsions—elle faisait très bien ainsi. — La bougie brûlait, je la laissai brûler—cela ajoutait à la vraisemblance et, satisfaisant de mon œuvre, je descendis dans le parc.

Oh ! quelle nuit ! quelle affreuse nuit ! Les éclairs m'éblouissaient : la foudre m'assourdissait : furieuse, la pluie me fouettait le visage, m'avenglait, rendant plus difficile encore ma course à tâtons dans la nuit. Le vent, le vent surtout me glaçait de peur ; ses lamentations déchirantes semblaient arrachées de la poitrine des damnés. Les arbres, en grandes ombres noires aux formes fantastiques, se tordaient dans la tempête et, humbles, se courbaient—laissant passer la colère des cieux.

Enfin, je gagnai la grotte. Hâtivement je cachai mes richesses au fond du trou sous la dalle. Dans le ruisseau qui courait près de là je vidai ce qui me restait de chloroforme, et j'enfonçai la fiole dans le lit même du ruisseau, au milieu d'une touffe de roseaux. . .

A quatre heures seulement, je rentrai au château. Tout était fini. Il ne me restait plus qu'à chercher dans le sommeil les forces nécessaires pour supporter les fatigues morales du lendemain.

Oh ! ce lendemain ! Je ne m'étais pas trompé sur les conséquences de mon crime. Sans me flatter, je puis dire que j'ai poussé l'art du comédien à ses dernières limites. On fit enquêtes sur enquêtes, vous en pouvez maintenant apprécier la vanité des résultats. Elles n'aboutirent qu'à démontrer plus sûrement le suicide de mon maître. Tout d'abord, on vit mieux, on eut vent d'un meurtre : les soupçons s'égarèrent un peu sur tout le monde, moi-même je n'en fus pas exempt, mais bientôt on se ravisa et l'on me fit des excuses que j'acceptai très dignement.

Le doute pouvait-il subsister du reste, devant la preuve irréfutable du suicide qu'on avait trouvée sur le comte lui-même ? Qu'on m'accuse personne de ma mort. Je suis ruiné, je me tue. Je demande pardon à ma femme et à mon enfant. Je fais appel au dévouement d'André, mon secrétaire, pour régler mes derniers comptes et satisfaire mes créanciers avec les quelques milliers de francs qui me restent."

Le pauvre comte ! Il fut prouvé qu'il avait dû se tuer de sang-froid, dans la plénitude de ses facultés, car son

écriture conservait tout son "charme," toute son "improbable distinction." Tel fut du moins, l'avis des experts qui sont gens de science et de profond mérite comme chacun sait.

Qu'ajouterai-je ? Vous connaissez mieux que moi ce qu'il advint de tout cela. Le comte de Maleplaine m'avait imité dans son mariage—ce n'est qu'alors que je l'apprenais. — Il avait épousé une jeune fille très noble, il est vrai, mais très pauvre. Elle était de plus orpheline : c'est peut-être là, d'ailleurs, la considération qui avait déterminé le comte à l'épouser. Je me montrai plein de sollicitude et d'attentions à l'égard de la malheureuse comtesse qui vivait modestement de la charité de ses parents éloignés et des quelques milliers de francs laissés par son père dans le coffre-fort. Ma conduite auprès de la triste veuve ne recueillit partout que louanges et sympathie ; aussi, quand, les larmes aux yeux, je vins annoncer à mon épouse ma maîtresse mon départ pour l'Amérique, oubliant toute pudeur de caste, elle se jeta dans mes bras, me supplia d'abandonner ce projet, dont l'accomplissement la privait de son meilleur, de son unique ami. Elle fut très touchante, mais je restai inébranlable. Depuis un mois j'étais en possession de "ma" fortune : la prudence m'avait fait jusque-là en différer l'exhumation, elle me conseilla aussi de partir et je partis.

J'eus une dernière entrevue avec la comtesse. Échange de part et d'autre de regrets, de souhaits de se revoir, de promesses de correspondances suivies, derniers serrements de cœur, dernières larmes, derniers adieux. . . et, le lendemain, mon fils et moi faisons voile vers le nouveau monde.

II

. . . Je viens de me regarder dans la glace : j'ai vraiment une bien belle barbe grise.—Je ne m'étonne point que mon avocat en ait tiré de si puissants effets oratoires.

Je n'avais pas cet air vénérable lorsque je débarquai à New-York ; aussi pour satisfaire aux questions gênantes, fidèle à la logique de mon plan, je cherchai en premier lieu à fabriquer un *acte de naissance* à ma fortune. En vérité, dans ce pays-là, rien de plus aisé. Je me dirigeai vers la Californie et, chemin faisant, je me liai avec un ingénieur suédois auquel j'achetai une mine d'or qui venait de découvrir récemment. Cet honnête industriel en me vendant sa découverte, pensa sans doute me voler ; il me rendit au contraire un immense service. Sa mine était, je l'avoue, d'une pauvreté invraisemblable, mais rien ne m'obligeait à m'en vanter et, aux yeux des ignorants comme à ceux des personnes éloignées, elle pouvait passer pour la cause première, la base fondamentale de ma fortune.

Vous n'attendez pas de moi, je suppose, des détails sur ma vie au nouveau monde. Les débats ont, sur ce point, très clairement révélé mes antécédents et vous avez pu voir combien on a rendu hommage et à mon habileté et à ma probité dans les affaires. Je fis un peu de tout—je devrais plutôt dire : beaucoup de tout—l'exploitation des mines, le commerce, la commission, la grande industrie. . . finalement, je m'arrêtai aux spéculations de Bourse et je devins banquier. Mon fils Jacques avait hérité de mon intelligence et m'était d'un grand secours dans mes opérations. A cinquante ans j'avais quintuplé la fortune des Maleplaine, je jugeai alors ma tâche accomplie, mon ambition satisfaite. Je résolus de liquider et de retourner en France. En dépit de mes succès en Amérique, j'avais le mal du pays, Depuis longtemps, dois-

dire, te
ait ces
ar les jc
eux où j
uffiert,
i sort.
l'appara
oi la te
Je sui
onnu la
isme qui
arler di
es histo:
ois avou
ures. Qu
es souv
yres un
ertaine
a hyabi
faite, et
emords.
Je vais
sprit for
entions,
ermemer
ésultat d
eureux j
n peu au
ments hu
ais. Je
ux "bôn
loi, je st
changer d
t c'est ce
C' qui
noble :
éros ; m
ers le m
atalemen
par leur
Paris de
ance me
t de sa fi
tments v
ant à leu
t de leur
Quelle
i-je épro
quelle sin
ne la cou
pérement
trouvai je
petite et c
ans ' Et l
omme le
ect de ce
n immen
La com
nière. . .
attendait
pour le cl
oin de te
ombre ; é
en voula
près la p
le château

dire, toute correspondance entre la comtesse et moi avait cessé, et les nouvelles de Paris ne m'arrivaient que par les journaux. Une idée fixe m'obsédait : revoir les lieux où j'étais né, ceux où j'avais vécu, les lieux où j'avais souffert, ceux surtout où j'avais triomphé de l'injustice au sort. Les plaines de la Beauce, Paris et Limoges apparaissaient dans une auréole d'or ; ils étaient pour moi la terre promise.

Je suis intelligent, on le sait ; aussi n'ai-je jamais connu la discussion systématique, encore moins l'absolutisme qui est la manie des sots. J'ai entendu souvent parler du "remords," on m'a raconté, j'ai lu à ce sujet des histoires terrifiantes ; je veux bien y croire, mais je ne puis avouer que je n'ai jamais connu de semblables tortures. Que de fois, pourtant, ai-je songé au comte ! Mais ces souvenirs, loin de m'effrayer, amenaient sur mes lèvres un sourire orgueilleux, et c'était même avec une certaine jouissance intime que j'évoquais ce passé dans sa lugubre horreur. D'après la description qu'on m'en avait faite, ce n'est certainement pas là ce qu'on appelle le remords.

Je vais vous avouer une chose étrange. Je suis un esprit fort, je foule aux pieds superstitions, préjugés, conventions, scrupules de toute sorte et, cependant, j'y crois fermement. Peut-être cette croyance est-elle moins le résultat de l'expérience que celui de la vieillesse, il semblerait heureux pour moi de trouver là une excuse. On a divisé, un peu arbitrairement à mon sens, les actes et les sentiments humains en deux catégories : les bons et les mauvais. Je crois qu'il y a des hommes qui naissent voués aux "bons," d'autres qui naissent voués aux "mauvais." Moi, je suis, évidemment, de ces derniers. J'ai voulu changer de voie, j'ai cherché à combattre ma destinée et c'est cela qui m'a perdu. Vous en jugerez.

Celui qui me rappelait en France, c'était le patriotisme, ce noble sentiment de l'amour du pays qui fait tant de héros ; mon retour fut en conséquence mon premier pas vers le malheur. J'avais donné prise à un bon sentiment, fatalement les autres devaient suivre, j'allais être broyé par leur engrenage maudit. En effet, je n'étais pas à Paris depuis deux jours que la pitié, la reconnaissance me faisaient mettre à la recherche de la comtesse et de sa fille. Dès que j'eus appris que les deux pauvres femmes vivaient à Limoges, dans un petit pavillon attendant à leur château, je m'empressai d'aller les rejoindre et de leur porter des consolations.

Quelle émotion, mon Dieu, quelle voluptueuse émotion, ai-je éprouvée à la vue du théâtre de mon crime ! Avec quelle sincérité d'affection me suis-je jeté dans les bras de la comtesse me tendait comme à un vieil ami désespérément attendu, inopinément retrouvé ! Comme je la trouvai jolie, la belle Suzanne, que j'avais quittée si petite et que je revoyais grande jeune fille de vingt-deux ans ! Et le parc comme il me parut verdoyant et frais, comme le vieux château me parut grandiose !—À l'aspect de ces lieux aimés je sentis mon cœur se fondre en un immense attendrissement.

La comtesse me narra ses chagrins, ses désespoirs, sa misère... et des larmes me montèrent aux yeux. Elle attendait encore, elle attendait toujours un acquéreur pour le château ; mais on le trouvait trop vieux, trop loin de toute distraction, surtout trop grand et trop sombre ; de plus il avait un fatal renom ; bref, personne n'en voulait. Sur-le-champ, une résolution fut prise ; après la pitié, ce fut la charité qui me domina. J'achetai le château, séance tenante, en suppliant la comtesse et sa

filles d'y vouloir bien demeurer avec Jacques et moi. À force de prières, je parvins à les décider. Qu'il est donc triste de vieillir et de perdre ainsi la juste appréciation des choses !

Mon fils Jacques vint un jour en rougissant m'avouer son amour pour la blonde fille des Maleplaine.—Je ne m'étonnai pas de cet accident, il était fatal, je l'avais prévu dès notre installation au château ; il faisait même partie de mon programme, il était une des conséquences de la crise de vertu que je traversais. Ce mariage était de plus en soi quelque chose d'étrange qui souriait à mon imagination. Il n'est pas "commun" de voir une jeune fille épouser le fils du meurtrier de son père, et vous reconnaîtrez que je ne suis pas un homme vulgaire.

Le mariage se fit donc en temps et lieu. Mon fils et sa femme occupaient l'aile droite du château, la comtesse quatre chambres sur la façade ; moi, je m'étais réservé l'aile gauche où se trouvait, entre autres pièces, la chambre verte, la chambre du pendu. Depuis le "suicide" du comte, personne n'y avait pénétré. On l'avait fermée et abandonnée pour toujours ainsi qu'un lieu maudit qui pouvait porter malheur.

J'avais retrouvé au château toutes les sensations du passé ! Mes souvenirs si distincts, si vivaces déjà, avaient pris, à l'aspect de ces murs et dans la fréquentation journalière de ces objets si connus, une intensité, une puissance extraordinaires. En vérité, je les aimais, car ils me rajeunissaient de vingt-cinq ans, et ils réussissaient presque à faire du passé le présent. Aussi vivais-je très heureux ! Souvent quand tombait le soir, j'allais accomplir un pieux pèlerinage à la grotte de la Vierge ; la statue se tenait toujours debout, souriante, les bras étendus en un geste miséricordieux. Là, je passais des heures poignantes, pleines d'un charme cuisant. Peu à peu je perdais la notion du temps présent, du monde extérieur, et les "images" du passé, prenant l'apparence de "réalité," cessaient d'être des souvenirs pour devenir des actions présentes, des sensations ; que je "vivais" une seconde fois. Certes, si le souvenir de mon crime m'avait été pénible, je n'aurais eu aucune peine à le chasser, mais il me plaisait au contraire, j'avais soif de ces sensations étrangement exquisées qui chez moi remplaçaient les tortures du remords. Quand elles ne venaient pas d'elles-mêmes, je les évoquais, et ce que je ne fis d'abord que par un plaisir de raffiné devint bientôt un besoin, une habitude—la seconde nature du philosophe. Par l'observation constante de légers détails, de circonstances presque invisibles, je réussissais à me procurer telle ou telle sensation de souvenir, à tel ou tel moment, au gré de ma fantaisie. Ma mémoire imaginative, "la folle du logis," cette faculté de l'intelligence si indépendante, si capricieuse, était entièrement soumise à ma volonté. D'un autre côté, je l'avoue, ma volonté était sous l'entière dépendance de ma mémoire ou plutôt, pour ne pas m'enrouiller dans toutes ces subtilités psychiques, je n'avais plus de volonté que pour me souvenir, je n'avais plus de mémoire que pour satisfaire ma volonté. Tirez de là les conclusions que vous voudrez ; pour moi, je n'en ai jamais tiré qu'une, c'est que je vivais très heureux, vivant selon mes désirs.

Car, enfin, quand on a eu un jour de grande joie, d'immense amour, ou un jour de gloire, de triomphe superbe, le comble du bonheur n'est-il pas de le revivre, ce jour, de le revivre indéfiniment, de ne vivre que lui ?

Qui soutiendra le contraire ?

Le souvenir de mon crime était pour moi une jouis-

sance, une jouissance barbare, féroce, odieuse, si vous voulez, mais une jouissance certaine et puissante qui remuait mes fibres les plus secrètes. Hélas ! après les épreuves terribles que j'ai traversées, après l'épouvantable dénoûment de ma vie, à cette heure même où, méconnu, bafoué, insulté, je languis dans un cabanon de fou, je ne puis trouver d'autre consolation à ma peine que le rappel de mes jours passés.

Mor ! Dieu ! la partie facile de cette confession est achevée. . . . Comment vais-je faire pour venir ? . . .

Un jour vint bientôt où les jouissances platoniques dont j'assouvissais ma passion ne lui suffirent plus. Jusque-là une secrète pudeur et aussi le désir prudent de garder, selon le proverbe, mon pain blanc pour plus tard, m'avait empêché de pénétrer dans la chambre verte. Mais cette idée me torturait chaque soir et, certainement, si la clef avait été sur la porte, je n'aurais pas si longtemps résisté. Ayant conscience de l'effet que produisait sur moi la vue du château, de la grotte, de tous les lieux qui avaient assisté, témoins muets, à mon audacieuse victoire, je présentais ce que je devais éprouver en présence de son principal théâtre. . . . Un jour donc, je me jugeai suffisamment préparé, suffisamment "entraîné" par mes expériences antérieures pour pouvoir tenter la dernière épreuve, celle qu'en un mot je croyais devoir être décisive. Je descendis dans l'antichambre ; là, dans un bahut se trouvait un trousseau de vieilles clefs rouillées. J'étais sûr d'en trouver une qui fit jouer la serrure de la chambre verte, car le château était vieux et l'art de la serrurerie moderne n'y avait pas pénétré. Je montai à la chambre du feu comte et, sans en ouvrir la porte, je me contentai de m'assurer du jeu des clefs. Je choisissais la moins rouillée des quatre ou cinq qui s'adaptaient à la serrure et je remis au soir même ma première visite à la chambre du pendu.

De dix heures à minuit, je connus l'angoisse, l'angoisse torturante du doute. . . . Réussirai-je ? Réussirai-je enfin à soumettre mon être entier au désir tyrannique de ma volonté ? Réussirai-je à trouver, ne fût ce qu'un instant, les sensations réelles, palpables, "présentes" du passé, à rester inaccessible aux véritables impressions sensorielles, à supprimer l'existence du monde extérieur pour vivre "extérieurement" de ma vie intérieure ? . . .

. . . . Quand minuit sonna je me dirigeai vers la chambre verte. Les quelques pas que je fis dans les ténèbres ranimèrent mon courage et ma foi. Cette marche prudente, anxieuse, à tâtons le long d'un mur humide ; cette marche silencieuse au point que mon cœur en ses battements me semblait résonner, sonna comme l'enclume sous l'écrasement continu des marteaux. oui, oui ! . . . cette marche, c'était bien la même que "l'autre". Avec la même angoisse j'atteignis la porte, avec la même angoisse je tournai la clef. Mais les gonds grincèrent longuement et ce simple bruit suffit à me ramener à la réalité. — J'étais furieux !

Par une tension puissante de ma volonté je me contraignis à pénétrer avec épouvante dans la chambre du pendu. — Elle était froide comme un tombeau. — J'allumai une bougie et, lentement, m'efforçant toujours à la terreur, je jetai un regard circulaire dans la pièce maudite. Rien n'y avait été changé. Le secrétaire était là ; auprès de lui, le coffre-fort ; la table de travail devant la cheminée ; le lit dans son alcôve, en face de la fenêtre. — La fenêtre ! . . . Elle était fermée, j'allai l'ouvrir. Alors, la bougie se prit à vaciller, faisant des ombres bizarres au plafond, sur les murs. Je m'assis — me persuadant que je

tremblais — et je m'abîmai dans une contemplation fixe du lit. . .

Combien de temps restai-je ainsi ? . . . tout à coup je me levai dans un brusque sursaut, les bras crispés, l'œil hagard, les cheveux hérissés ! . . . Il y avait quelqu'un dans le lit ! . . . quelqu'un ? — Oui, je venais de le voir. . . . Une forme humaine se dessinait vaguement dans l'ombre mystérieuse des rideaux ! . . . Et cette forme remuait, elle respirait, elle vivait ! — Un délire de joie m'envahit. — Et voici, qu'à l'instant même, la terrible symphonie de la tempête s'éleva, immense dans la nuit. . . . Le vent reprit ses lamentations déliantes ; la pluie, son crépitement monotone ; la foudre, sa cadence formidable. Une idée étrange, assouvissant ma passion d'une volupté féroce, se fixa dans mon esprit surmené : J'avais "rêvé" l'assassinat du comte, rien n'était fait, tout était à faire, j'allais le faire. . . . je le faisais ! . . .

D'un pas lent, automatique, je m'approchai du lit, moi-même comme je soulevais les rideaux, jetant autour de moi le regard soupçonneux de l'assassin, j'étais un cri d'horreur. . . . A la fenêtre, se balançant au vent, le comte de Maleplaine était pendu ! — il me regardait ! Et pourtant il était couché dans son lit ; la forme humaine se percevait toujours. La vision était double, je voulus la fuir, sentant ma raison s'égarer. Mais dans ma fuite, je trébuchai et je tombai sur un cadavre. Le comte ! . . . encore ! . . . Le hideux pendu était partout ! . . .

Comment fis-je pour courir à la fenêtre, pour en ouvrir tout grands les volets ? . . . La nuit était plongée dans un calme profond : pas un nuage pour voiler la lune qui glissait dans l'azur laiteux ; pas un bruit sinon le murmure des feuilles sous les baisers de la brise. . . .

Le jour se fit immédiatement en moi, je compris tout et une grande joie me gonfla le cœur. J'avais donc réussi ! Je venais d'être le jouet d'une hallucination et d'une hallucination presque volontaire ! Pour m'en procurer d'autres, les conduire, les diriger, il n'y avait qu'un pas à faire et, dans ce but, je me mis à étudier attentivement la nature de celle dont j'avais été la proie.

J'étais, à vrai dire, dans une excellente disposition. Mes souvenirs que depuis nombre d'années j'évoquais avec tant de persistance, mon imagination tendue sans cesse vers une contemplation unique, surexcitée encore par mon habitation au château, me mettaient en cet état où les "images" s'imposant de leur plein gré, renversent momentanément l'ordre des facultés et annihilent facilement les impressions réelles pour en prendre la place. J'étais apte à "réaliser" des rêves, non seulement à les marcher, à les parler comme les somnambules, mais encore à les "vivre".

Dans une telle prédisposition d'esprit, il suffit de la plus légère circonstance pour déterminer l'hallucination. C'était cette circonstance que je cherchai et que je trouvai tout de suite. Deux oreillers, rendus indistincts par l'ombre épaisse des rideaux, étaient posés sur le lit de comte. La leur vacillante de la bougie, les éclairaient vaguement, faisaient au fond de l'alcôve des ombres portées qui dansaient avec la lumière. On connaît les phénomènes si étranges des illusions d'optique — bien des apparitions de saints, de saintes, de fantômes s'expliquent scientifiquement par elles — et je ne m'étonnai pas que la fixité de mon regard sur cette forme vague qui semblait bouger sous l'action de la lumière, jointe à la surexcitation de mon imagination, eût déterminé dans mon esprit l'apparition subite du comte ; la solidarité intime des sens expliquait l'orage ainsi que le cadavre étendu

erre. Il é
ne cause é
ussir à m
Vous voy
ne m'ap
illucines
ous défenc
our m'env
ntairemer
ritais me
vo de ces
de-rmina
meur idée
lligence el
uels vous
ête brüte,
maladie.

Je n'eus p
ont je vou
roite ligne.
Étant dor
rait seule
ouvais, par
andre : je c
er un moy
us l'appar
s chances
ops humai
ent je dev
Huit jour
e sais trop
our propos
ussitôt ne
ême mise i
A Paris, j
endant deu
exte. Le s
grande cais
nombre. J
enait un ma
ien condit
es peintres.
ne longue l
e Maleplai
nsuit couc
erte et, san
tait de trop
upe, je m'e
emain, je r
nfants que
our cherche
rétextée.
Nous restâ
râmes tous
remière épi
une corde,
ne certaine
ne je l'avais
gure, ensuit
omme étar
membres, je
un lieu d'a
rideaux, je
putes : les d
erre. De ce
e mannequin

Il était donc évident pour moi que si je trouvais la cause déterminante plus sérieuse, je devais forcément réussir à m'halluciner.

Vous voyez que je sais un peu de quoi je parle et que je ne m'appuie jamais que sur des données exactes. Les hallucinés sont des sortes de fous, j'en conviens, mais je ne défends de vous appuyer sur mes hallucinations que pour m'envoyer dans une maison de force. Car c'est volontairement, moi, c'est par raisonnement, par science que j'imitais mon imagination ; c'est moi qui prenais l'initiative de ces troubles cérébraux et je le faisais parce qu'ils terminaient en moi des jouissances dont vous n'avez aucune idée : je suis un être libre, raisonnable, doué d'intelligence et de volonté et non, comme les hallucinés auxquels vous voulez m'assimiler, non comme les fous, une brute, inerte, incapable de résistance, esclave de sa maladie.

Je n'eus pas de peine à trouver la cause déterminante dont je vous parlais. Le raisonnement m'y conduisit en toute droite ligne.

Étant donné mon crime, sa répétition exacte me redonnerait seule la totalité de mes impressions. Or, je ne pouvais pas, chaque fois, endormir un homme et le pendre : je devais donc recourir à un subterfuge et chercher un moyen de frôler la vérité le plus près possible. L'apparence serait trompeuse, plus grandes seraient mes chances de réussite. D'un oreiller à un véritable corps humain il y a une certaine marge, et infailliblement je devais la trouver.

Huit jours après cette nuit fameuse, je profitai de je ne sais trop quelle grande fête qui se donnait à Paris pour proposer à mes enfants une visite à la capitale. Aussitôt accueillie, ma proposition fut le lendemain même mise à exécution ; la comtesse était des nôtres.

À Paris, je réussis sans difficulté à quitter mes enfants pendant deux jours ; une affaire d'intérêt fut mon prétexte. Le soir même j'arrivai au château avec une grande caisse oblongue que je fis déposer dans ma chambre. J'attendis la nuit pour la déballer. Elle contenait un mannequin d'homme, grandeur naturelle, très bien conditionné—une véritable œuvre d'art à l'usage des peintres. Sur la figure de bois, imberbe, je collai une longue barbe blonde, semblable à celle que le comte de Maleplaine portait avec tant de distinction. J'allai aussitôt coucher le mannequin dans le lit de la chambre verte et, sans rien tenter ce soir-là, car la supercherie était de trop fraîche date pour que je puisse en être sûre, je m'endormis placidement. Au petit jour, le lendemain, je repris le train de Paris et j'annonçai à mes enfants que j'avais dû subitement retourner à Limoges pour chercher un papier important qu'exigeait l'affaire rétextée.

Nous restâmes une quinzaine à Paris, puis nous rentrâmes tous au château. Immédiatement, je tentai la première épreuve. Muni d'un flacon de chloroforme et d'une corde, je pénétrai dans la chambre fatale et, avec une certaine fièvre anxieuse, je répétai mon crime tel que je l'avais commis. D'abord le tampon d'ouate sur la figure, ensuite la pendaison. Je renonçai à l'habillage d'homme étant trop long. L'âge ayant alourdi mes membres, je perfectionnai le système de la pendaison. Au lieu d'attacher la corde à la tringle des grands rideaux, je me contentai de l'y passer une fois pour deux : les deux bouts pendaient de chaque côté jusqu'à terre. De cette façon je n'avais qu'à traîner le corps—le mannequin, veux-je dire—jusqu'à la fenêtre. Là, je

lui passais au cou le nœud coulant, je le hissais sans peine, la tringle des rideaux servait de point d'appui et de poulie, et j'assujétissais le bout de la corde à la rampe de la fenêtre. Pour la dépendaison, je n'avais aucune difficulté et je laissais la corde en place, dissimulée par les plis des rideaux.

La première fois le succès de ma tentative fut médiocre. Le trop grand souci de réussir paralysait l'effort de mon imagination. J'eus cependant une poignante émotion quand je vis le pendu, dansant à la fenêtre. Ce demi-insuccès ne me découragea pas. Je réitérai avec acharnement, comptant sur la fréquence de mes essais pour atteindre mon but. Presque tous les soirs, je m'enfermais dans la chambre verte pour pendre et rependre mon homme de erin ; mon opération finie, tantôt je le serrais dans une longue armoire, tantôt je le couchais dans le lit. Pour gagner progressivement, sans secousse, l'entière hallucination, j'éteignais la bougie, sitôt mon entrée, quand le mannequin était dans le lit, sitôt que je l'y avais couché, quand la fois dernière je l'y avais enfermé dans l'armoire, je procédais à mon crime dans les ténèbres, craignant que la vue ne détruisit mon enchantement. Je constatais chaque fois, du reste, un progrès considérable. Comment vous expliquer cela ? J'étais "deux," je me sentais réellement double. C'est-à-dire qu'il y avait une partie de moi-même qui s'abandonnait, une autre qui luttait ; une qui croyait à la "réalité" des "images," qui se laissait entièrement duper par elles ; une autre qui se débattait contre leur envahissement et qui s'acharnait à répéter que le comte était mort et que mon pendu n'était qu'un mannequin. Je percevais à chaque tentative nouvelle la diminution lente mais certaine de cette dualité gênante. Chaque fois, je constatais l'affaiblissement de cet autre moi raisonneur. J'en avais l'ardente conviction, un jour était prochain où cette dualité s'annihilerait, où je ne serais plus qu'un, où je pendrais réellement un autre comte, que dis-je ? le comte lui-même ; où mon imagination en un mot serait toute ma vie.

Quelque chose me gênait pourtant. On avait entendu des bruits étranges la nuit ; on s'était convaincu de l'existence d'un mystère au château. Les domestiques jasaient, parlaient de revenants, de spectres, que sais-je, moi ? Ils allaient jusqu'à prétendre que le comte de Maleplaine venait errer vers minuit dans la chambre maudite. La comtesse haussait les épaules, attristée néanmoins par ce lugubre souvenir. Mon fils riait très haut, en incrédule qu'il était comme son père, mais Suzanne s'épouvantait : "Elle ne voulait plus vivre dans ce château hanté par le fantôme du comte, nous dit-elle un soir en pleurant, elle ne le voulait plus, elle ne le pouvait plus !" Mon fils la calma de son mieux, lui promit de lui donner une preuve certaine de la vanité de ses terreurs enfantines et sécha ses larmes d'un baiser. Ces scènes se renouvelèrent fréquemment, paraît-il ; comme elles me gênaient beaucoup, je les évitais soigneusement.—Pourquoi n'ai-je pas été plus curieux ?

Je me promis de prendre plus de précautions. Mais, vous comprenez que mon autre moi, le moi raisonneur, s'affaiblissait de plus en plus ; il ne m'était guère possible quand j'arrivais au paroxysme de la jouissance de modérer mes transports. Car j'y touchais, j'y touchais au paroxysme, mon dualisme avait presque entièrement disparu et le lendemain de mes crises j'étais dans cet état exquis de douleur, de doux abattement qui suit l'assouvissement des passions violentes.

Un soir enfin, il y a deux mois, un soir, je compris que jamais je ne pourrais monter d'un degré plus haut dans la jouissance. En proie à l'ardente fièvre, qui depuis quelques jours me consumait, j'avais pénétré dans la chambre du pendu. Il était une heure du matin, tout brûlait. Ma bougie me montra le mannequin dans le lit, je ne m'en étonnai pas, immédiatement j'éteignis et je commençai mon œuvre.

Imbibber le tampon de ouate, le poser sur le visage du mannequin fut l'affaire d'une seconde. L'odeur du chloroforme déterminait toujours chez moi l'ivresse désordonnée des souvenirs, à peine se fut-elle répandue dans la chambre que mon exaltation ne connut plus de bornes, jamais je ne m'étais senti à ce point halluciné. L'autre moi était mort, oui, il était enfin anéanti, car lorsque je saisis le "comte," c'était bien de la chair que mes mains atteignaient, c'était bien un corps humain, tiède, souple, respirant... ces traits que palpait ma main tremblante, cette bouche, ce front, ces yeux clos n'étaient pas en bois... non ! Tout cela vivait—vivait ! Quelle ivresse, mon Dieu !...

... Je traîne le "comte" à la fenêtre. Mes membres eux-mêmes étaient hallucinés, car ils me donnaient la sensation d'un effort plus vigoureux, plus pénible que d'habitude... Je cherche la corde à tâtons... Voici le nœud coulant ! Avec quelle féroce puissance le passai-je autour du mannequin, du mannequin enfin vivant !... Je m'empare du bout de la corde... Raidissant mes muscles, étrangement fatigués ce soir, je tire... je tire...

et avec un rire silencieux sur mes lèvres, j'attache rapidement la corde à la rampe de fer...

Et voilà qu'un râle affreux s'échappe du pendu postiche... dans l'ombre, indistinctement, je l'aperçois se tortiller en d'horribles convulsions... — Mon Dieu ! tous mes sens sont hallucinés, tous !... — Que pouvait faire ma raison contre eux et contre l'implacable tendance de mon imagination ?... J'y touchais donc, à la "réalité" dans le "rêve", à l'inconnaissable, à l'infini dans le bon heur !...

Sûr maintenant de ne point avoir de déception, voulant jusqu'au bout jouir de mon triomphe, voulant presser l'éponge jusqu'à la dernière goutte et me souler bestialement de mes jouissances extra-humaines, je m'approche de la table et j'allume la bougie... Mon regard brutal, féroce, ardent se dirige vers la fenêtre où le pendu se convulsionne encore dans les affres de l'agonie.

Mon Dieu ! Quel réveil ! Quel réveil !...

Je crus qu'une griffe invisible me déchirait le corps pour en arracher l'âme ! En un instant je fus en proie à tout ce qu'un être humain peut supporter d'horreur, de désespoir, de torture aiguë sans en mourir...

Et puis, immobile, je restai à contempler mon œuvre cherchant à comprendre... croyant réellement rêver.

Je voulus marcher, je tombai.

Je voulus parler, des loquets m'étranglèrent.

Je voulus pleurer, je me pris à rire... et puis, enfin je perdis connaissance !...

— J'avais pendu mon fils !...

FIN